

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC.

A. BARBIER. — Imprimerie de BAUDOUIN, rue et hôtel Mignon.

WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC

PAR

LÉON GOZLAN,

AUTEUR DE

LE NOTAIRE DE CHANTILLY. — LES MÉANDRES.

II



PARIS.
WERDET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
49, RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN.

—

1838.



XIX

Interrompue pendant quelques jours à cause de la fête de la tempérance, la correspondance des deux jeunes gens allait se renouer. Mais que de modifications apportées aux idées du fils du duc de Levert! Aux huit jours si bien remplis par les leçons de Des Verriers, il faut ajouter d'autres semaines, que celui-ci avait également employées

à l'instruction de son neveu. L'esprit de Washington oscillait maintenant entre la fierté de sa mère et les opinions de son oncle. Sa fougue s'allumait ici et s'éteignait là. Il se trempait comme le fer en sortant du feu pour être plongé dans le vinaigre. Seules les opinions de son père glissaient sur lui sans laisser de trace. Son cœur ne s'embrasait qu'au bien ou au mal. Il était tout par le cœur, rien par la tête, partie invulnérable qu'aucun raisonnement n'atteignait. Emu du faste, palpitant sous le désir, attendri par l'admiration, l'action plaisait à son âme, et la réflexion le laissait froid. Il imaginait peu, il éprouvait sans cesse. Aucune harmonie continue ne chantait en lui; sa poésie était le moment présent, comme celle du soldat. Aussi le regret, le souvenir, étaient-ils chez lui profonds, mais sans étendue. Dans l'ordre poétique, il n'eût été peut-être que tendre et entraînant; il eût à coup sûr manqué de l'esprit de création et de diversité. Le cœur est un rayon solitaire. Il traverse le monde, mais il l'éclaire à peine.

Du premier coup, Des Verriers avait deviné l'organisation de son neveu, si bizarrement faussée par le duc. Qui comprend mène et gouverne ; et c'est dans une intention sans doute excellente qu'il avait miné en quelques heures le monument mal assis et mal joint construit par son beau-frère. Ingénieur attentif, il vit que le duc avait voulu maîtriser la place par la tête, tandis que c'était le cœur qui la dominait. Son travail souterrain achevé, Des Verriers attendit l'explosion avec confiance.

Cependant Des Verriers se serait trompé, comme son beau-frère, s'il n'avait pas fait une large part d'influence à la toute-puissance de la mère de Washington. Non seulement il comprit, il mesura cet ascendant, mais il chercha souvent à l'introduire dans ses combinaisons, dans celles du moins où le despotisme de l'orgueil était susceptible de cacher la faiblesse naturelle du sujet. Car il y a des vertus de corps, des qualités factices attachées à certaines institutions comme à certains hommes, qu'il faut se garder de détruire,

sous peine de toucher à des qualités réelles. L'écorce d'un arbre n'est qu'une écorce : arrachez-la, l'arbre meurt.

Des Verriers accepta tous les obstacles ; il eut l'air d'abandonner avec indifférence son intérim d'un moment pour laisser à madame la duchesse la gloire de continuer plus brillamment la tâche.

XX

« Mon cher Socrate,

« Que je suis heureux! hier j'ai vu la cour. T'imagines-tu ce que c'est que la cour! Belle question! je ne la connaissais pas, moi qui en entends parler tous les jours; comment pourrais-tu en avoir la plus légère idée au fond de ton hospice? Laisse-moi t'apprendre d'abord où elle est située, pour procéder à la manière de nos

professeurs de rhétorique. « Décrivez les lieux, comme ils disent, vous peindrez ensuite les événemens. »

« La cour est aux Tuileries, et les Tuileries sont à l'extrémité du Louvre, où il y a des gardes qui veillent, si tu te souviens des vers de Malherbe; mais où l'on ne voit plus de barrières. Une aile du Louvre forme la galerie des Tuileries. Derrière cette aile s'étend le jardin, un fort beau jardin selon moi, quoique beaucoup de gens le trouvent ennuyeux, parce qu'il est trop régulier. Est-ce qu'un jardin public doit être une bruyère par hasard, ou un taillis? Tiens, Socrate, je commence à ne plus accepter l'opinion des autres avec les yeux fermés. D'autant plus que, malgré tout le mal qu'on m'avait pareillement dit des statues de ce jardin, j'ai été dans l'enchantement lorsque je les ai vues pour la première fois. Il y en a, mon cher, qui sont belles, mais belles, comment te l'exprimerai-je, belles comme si elles étaient complètement nues; et elles le sont presque complètement. Grandes

et fortes, elles ont la bouche entr'ouverte, les épaules arquées, les genoux ronds. Est-ce que toutes les femmes sont faites ainsi? Je suis porté à le croire, si j'en juge par l'indifférence avec laquelle on passe auprès de ces statues. Personne ne lève la tête pour les regarder seulement. Mais alors pourquoi sont-elles là, et pour faire plaisir à qui?

« Mais où en étais-je? à mon bonheur d'avoir vu la cour, le roi, les princes du sang, les princesses, les maréchaux, n'est-ce pas? Figure-toi qu'hier matin, ma mère m'a fait prévenir qu'à dix heures je l'accompagnerais au bal de la cour. Il n'y avait plus d'heures pour moi après cette nouvelle. En un instant je me suis habillé et déshabillé trois fois; tantôt je me trouvais beau, admirable même, aussi beau qu'une femme, avec mon petit claque sous le bras, mon habit à larges pans arrondis, et mes cheveux noirs ramenés sur l'oreille gauche; et tantôt mon teint me semblait pâle, mes yeux abattus; franchement j'étais laid. Ne t'approche jamais trop

d'une glace, quelque bien prévenu que tu sois en ta faveur. Que le temps me paraissait long, ennuyeux, éternel! Aller au bal de la cour comme le chevalier de Grammont autrefois, comme le duc de Lauzun! Et avoir à attendre encore huit ou dix heures! Le soleil ne se couchera donc pas! murmurais-je avec impatience, en allant de ma porte à ma croisée. On eût juré que, pour me faire enrager, il s'était endormi sur la neige; car la neige couvrait le toit des maisons, et s'élevait de trois pouces sur le gazon du jardin. J'ai voulu lire, impossible. Je n'y voyais rien. J'ai essayé de tous les genres de lecture, tantôt de la prose et tantôt des vers; la prose me faisait l'effet d'un morceau de pain dur, elle ne passait pas; les vers sonnaient creux à mes oreilles comme des grelots d'argent. Il y a sans doute pour le cœur trop plein un langage qui n'est pas celui-là, mon ami; mais quel est-il? Ces écrivains, pris aussitôt que quittés dans ma bibliothèque, pensaient, ces poètes pleuraient sans doute; mais ils pensaient pour eux

et ne pleuraient pas comme moi. Chaque événement est pour mon cœur une révélation mêlée d'inquiétude et de joie. Celui d'aller à la cour m'a ému ; j'en sens encore la secousse, et suis sous la même impression en te parlant. Dans ce moment, comme dans tous ceux où je suis saisi par une idée, par un sentiment impérieux, je ne vois que moi. Tout monte de mon cœur à ma tête, et descend de ma tête à mon cœur. Le monde, c'est moi. La neige, le soleil, ces tristesses lointaines, les heures qui sonnent, la voix mélancolique du ramoneur qui m'arrive avec le vent de la cheminée, le soupir de l'orgue qui s'y mêle ; ce bruit et ces couleurs enfin sont à moi comme mon âge, mes richesses, mon titre, comme mon cheval que j'entends hennir dans l'écurie, et comme mes lévriers que j'ai laissés à la campagne depuis la fin de l'automne. Est-ce que tu vis comme moi? Suis-je fou? ou bien, à notre âge, tous les jeunes gens sont-ils ainsi?

« Je te disais que les heures me semblaient sans fin en attendant le moment de me rendre

au bal de la cour. De dépit, j'ai allumé des bougies et je me suis habillé une quatrième fois pour calculer l'effet que je produirais aux lumières. Cette résolution n'a pas tourné à mon avantage ; il eût été plus sage de s'en tenir aux essais précédens. Te l'avouerai-je, mon ami? je crois avoir un défaut dont la découverte m'a attristé ; cependant j'ai l'espoir de le voir disparaître dans le développement de la croissance.

« J'ai peur de rester petit ; ma main tremble en écrivant ce mot : être un petit homme ! Conçois-tu un petit soldat, un petit ministre, un petit roi, un petit homme auquel une grande dame donne le bras ? une femme n'est jamais petite, quand elle est jolie ; mais un homme est rarement bien s'il n'est pas grand ; avoir même une tête à caractère, lorsqu'on est petit, c'est un défaut de plus ; c'est un vol, il me semble, fait à un homme de haute taille plus digne de la porter. Es-tu grand, toi ? si tu l'es, je t'envie. Je donnerais cent mille francs pour être grand

ce soir. Et ce maudit costume de bal qui vous rapetisse encore. Un collet plat, des souliers plats, on est écrasé. Ma mère a raison, les hommes ne savent plus s'habiller. Je l'approuve quand elle gronde et renvoie mes tailleurs pour le plus léger pli dans la coupe de mes habits. Elle dit avec un grand sens que puisque nous ne portons plus des costumes de soie, ornés de rubans, de perles et de dentelles, choses qui étaient toujours somptueuses si elles n'étaient pas toujours élégantes, nous devons racheter notre misère par des habits exacts au corps, quoique au fond, ce soit maintenant l'homme qui fasse valoir le costume, au contraire d'autrefois où le costume marchait devant l'homme et l'annonçait.

« Enfin, l'heure du dîner a sonné, et j'ai vu s'allumer les bougies. Ma mère était parée; elle ne m'avait jamais paru si fière de moi; à ses yeux j'allais, pour ainsi dire, prendre possession du sceptre et de la couronne; son regard sondait chacun de mes mouvemens, et elle rap-

pelait par des préceptes concis les leçons de tenue auxquelles elle m'a habitué. Sa vaste mémoire des petites choses, qui, à la longue, constituent les grandes, versait en moi, à la faveur de cette conversation intelligente, les trésors précieux du savoir-vivre, transmis jusqu'à elle de race en race. Aucun livre ne renferme les notions de cet art de distinction, par l'intermédiaire duquel les esprits d'élite s'entendent et se reconnaissent. Les rois l'enseignent aux rois; la cour d'aujourd'hui le tient de François I[er] qui l'avait appris de la cour de Charles VII. De mère en mère, cet art, apanage des grands, descend aux fils; car la noblesse n'est pas seulement dans le sang, comme le croient certains esprits. Mes parens me l'ont souvent répété : — Parler, écouter, répondre, s'asseoir, se lever, ramasser un gant, toucher une épée, saluer, sourire, offrir un fauteuil, entrer, sortir, sont en apparence des actes indifférens; en réalité, ce sont des choses que l'homme de robe n'accomplit pas comme le bourgeois, le bourgeois comme

le militaire, le militaire comme le prêtre. A ceux qui font leur vie de ces lois de l'étiquette, il appartient d'y obéir avec la supériorité du naturel. Ma mère me les a apprises avec religion. Elles sont chez moi des préceptes. Mon père peut en rire, mon oncle s'en moquer au fond de l'âme; mais ils les respectent tous les deux.

« Ne bornant pas ses instructions à ces seules leçons de forme, ma mère, toujours à l'occasion du bal, a ramené la conversation sur les qualités nobiliaires plus ou moins contestables de ceux qu'elle se promettait d'y rencontrer. Généreuse pour les uns, implacable pour les autres, sa mémoire m'a étonné par ses ressources et sa précision; et ma surprise n'a pas cessé quand elle a rappelé, d'abord avec un air d'indifférence, et ensuite, avec des intentions personnelles sur mon attention, les hauts faits et gestes de notre famille, et de sa branche particulièrement.

« A quelque branche, m'a-t-elle dit, que je m'arrête en parcourant l'arbre généalogique de

notre maison de Des Verriers, je rencontre un sujet d'édification et d'orgueil. Sous Louis XIV, de glorieuse mémoire, votre aïeul passa en Grèce, et mourut sous les murs de Candie, à côté du duc de Beaufort; sous Louis XIII de pieuse mémoire, votre grand-aïeul perdit un bras en Espagne, et fut embrassé, dans la cour du Louvre, par M. le cardinal de Richelieu. Si le nom de Des Verriers ne reçut aucune illustration militaire pendant le règne d'Henri IV de galante mémoire, il fut grand dans les fastes de l'église, puisqu'un de nos descendans fut évêque et eût des chances pour être cardinal. Sous Henri III, sous Charles IX, François II, Henri II et François Ier, de chevaleresque mémoire, notre maison est toujours citée avec éloge dans l'histoire. Un Des Verriers suivit Philippe-Auguste en Palestine; et ce fut ce souverain qui, désirant imprimer à notre race une illustration visible, lui accorda les armes que nous portons aujourd'hui : *d'or plein au turban d'argent.* Enfin, les racines de notre arbre ne sont pas

moins profondes que celles de la monarchie.

« J'avais écouté ma mère avec admiration.

« Quand le chasseur est venu nous avertir, à onze heures, que la voiture était prête, j'ai sauté au cou de ma mère, dont j'ai un peu dérangé la toilette par cette embrassade irrésistible.

« Nous avons ensuite roulé vers le Pont-Royal, en répandant des clartés éblouissantes sur les piétons frileux rangés sur notre passage. J'en distinguais qui tremblaient le long des murs, et dont l'haleine violette sortait de leurs lèvres fendues; le croiras-tu? j'étais plus heureux après les avoir vus; ma joie était plus raisonnée, et, malgré moi, mieux sentie. Ces rues de boue, l'air brumeux que nous fendions avec la tête de nos chevaux, ces boutiques mal éclairées, et au fond desquelles j'apercevais de pauvres commis courbés sur des cartons, me rendaient, par comparaison, un être supérieur, prédestiné aux voluptés du monde. Dans ce moment, j'ai compris qu'il n'était pas si déraisonnable qu'on le dit, d'être fier du hasard

d'être né gentilhomme et riche. Est-ce autre chose que le hasard, la beauté? Et n'est-on pas fier d'être beau? Qu'est-ce donc que l'esprit? n'est-ce pas un présent du hasard? Pourquoi en est-on fier? L'éloquence, la force, l'adresse, le goût, la prudence, la sensibilité, la bonté, le courage, ne sont-ils pas de purs dons du hasard? Si l'on considère tous ces hasards comme d'un grand prix, pourquoi celui de procéder d'un sang noble serait-il déprécié pour son origine? Il n'est rien qu'on ne fût en droit de rabaisser avec cet argument du hasard. Hasard, soit, mais j'aime mieux le hasard qui fait qu'on est roi, que le hasard qui fait qu'on est sujet.

« Enfin notre voiture s'est arrêtée dans la seconde cour du Carrousel, où affluaient des officiers de toutes les armes, empressés d'établir l'ordre parmi la foule des invités. Je donnais le bras à ma mère. Depuis le jour de ma première communion, je n'ai pas éprouvé de surprise aussi forte que celle que j'eus en montant les marches de marbre du palais des Tuileries. Ma

mère remarqua mon étonnement, car elle me dit : « Soyez naturel, monsieur, songez que vous êtes chez vous. » Elle ne m'avait jamais dit monsieur. Croiras-tu que ce respect ne m'étonna pas? J'en ai acquis la preuve dans cet instant, les lieux sont pour la moitié, au moins, dans le caractère des gens, dans le son de leur voix et dans leurs mœurs mêmes. Tout le long de la soirée, je dis madame en parlant à ma mère.

« En mettant le pied sur le seuil de la salle de bal, mon haleine s'arrêta. Il y avait tant de lumières, que je n'y vis plus. Si tu es encore un peu enfant, tu comprendras ma naïveté; et si tu l'es beaucoup, dis-toi : Il y avait un lustre là, un autre après celui-là, un autre après celui-là, et parle ainsi pendant cinq minutes. La tapisserie était rouge lamée d'or; et tout autour de la salle à quelque distance du mur étaient assises les dames. Elles étaient immobiles avec des épis de diamans balancés sur leurs cheveux. Ma mère prit place, et je me tins debout derrière elle.

Mon éblouissement se régularisa quand j'eus mes pieds arrêtés sur le tapis, et mon corps à peu près caché par ma mère. Était-ce une erreur de mon imagination, était-ce une réalité? mais je crus remarquer qu'on me regardait beaucoup en parlant tout bas. Cette attention prolongée me fit rougir. Mon visage devint brûlant. Je baissai la tête. Ma mère qui me voyait dans la glace, leva son éventail, l'inclina en arrière, et m'en donna un petit coup sur le bras. Je compris son injonction. Ma tenue n'était pas digne selon elle. Je relevai la tête, décidé à être plus courageux en face du monde. Le premier coup de feu était essuyé. Alors seulement j'ai joui du spectacle le plus fabuleux qu'on puisse rêver. Toutes les femmes étaient blanches et jeunes; quelle était la plus jeune et la plus blanche? Que d'autres le disent; il m'eût été impossible d'arrêter un choix. Mon désir ne tenait plus à la terre; comme si j'avais eu des ailes, je me sentais emporté d'un bout de la alle à l'autrebout, effleura nt de mes doigts et

de mes lèvres toutes ces femmes, dont pas une, il me semblait, n'aurait eu l'énergie de me repousser, tant elles étaient paisiblement belles. Si j'avais osé prendre une fleur de leurs têtes pour la mettre à leur ceinture, ou pour détacher de leur ceinture le petit album en satin, où étaient écrits les noms des heureux cavaliers avec lesquels elles s'étaient engagées pour danser, je crois qu'elles ne m'auraient rien dit.

« J'étais si absorbé dans mon enchantement, que lorsque ma mère m'a dit : Louis, allez rappeler à madame la marquise de Gontac que vous êtes inscrit pour figurer avec elle à la seconde contredanse, je me suis écrié : Madame la marquise de Gontac, n'est-ce pas cette dame qui a de si beaux bras roses pressés dans des bracelets en topaze ; ou celle qui a des yeux noirs si vifs tournés en ce moment vers nous ; ou celle dont la taille est si bien prise dans cette robe en tulle brodée de perles ?

« Madame la marquise de Gontac, m'a ré-

pondu ma mère avec beaucoup de calme, est madame la marquise de Gontac. Elle est à droite sous le huitième lustre après celui-ci. Allez! et ne regardez pas trop votre dame en dansant, ni la pointe de vos pieds. Je vous ai dit que vous êtes chez vous, puisque vous êtes chez le roi, gentilhomme comme vous.

« Pour arriver jusqu'à la place de madame la marquise de Gontac, il m'a fallu traverser un tiers au moins de la salle. Mais des groupes nombreux circulaient, et on pouvait passer sans être trop vu. Cependant mes genoux tremblaient. Tout-à-coup, pour m'achever, les groupes s'ouvrent, et que vois-je? le roi! le roi lui-même tenant par la main les deux princesses et les faisant saluer par les invités. Mon cœur s'est fondu. Dans cette position désespérée, j'ai regardé ma mère pour qu'elle me conseillât. Elle m'avait prévenu. Sa figure me commandait de me ranger et de m'incliner un peu. Le roi portait un habit noir qui lui seyait à ravir.

« Mon isolement m'attira l'attention du roi

qui me demanda avec sa familiarité si bonne : Êtes-vous de ma maison? — Sire, comme tout le monde. La réponse lui plut, car il ajouta : Votre nom? — Louis de Levert, fils du duc de Levert. — C'est bien; et il me sourit une seconde fois en continuant sa tournée. Croirais-tu que dix minutes après, on se répétait ma réponse comme un bon mot du prince de T..... ou du baron allemand Berg.....? Cela est allé si loin que j'ai fini par être émerveillé moi-même de mon esprit, car on me prêtait douze phrases différentes de celle qui m'avait attiré cette célébrité de cour; plus tard j'eus honte d'être si populaire pour des saillies dont un autre se savait consciencieusement l'auteur. Quoi qu'il en soit, ma réputation était faite. Au courant de mon succès, madame la duchesse de Gontac m'adressa, en dansant, un compliment auquel je répondis avec modestie, de peur d'avoir un succès aussi grand que le premier, victoire dont il faut bien se garder, selon mon oncle Des Verriers.

« A deux heures nous avons quitté le bal; ma mère ne tarissait pas d'éloges sur mon compte; François Ier n'avait jamais été aussi galant que moi, et j'aurais enseigné à Louis XV l'art de faire la cour aux dames. Mon père, qui nous attendait, me dit tout simplement en se retirant dans ses appartemens : Je suis sûr que vous ignorez combien il entre de parties nutritives dans les navets.

« Ma nuit est passée, ami; ma vie commence. J'ai besoin de me prendre la tête à deux mains pour qu'elle n'éclate pas. Que d'idées! que de tableaux! que de bruit depuis ce bal!

« La vie! la vie! la jeunesse! la force! la richesse! les honneurs! les titres! les joies de l'orgueil et des sens, je les ai, je les tiens là; qui a de semblables trésors? personne; quelques-uns peut-être qui n'en sentent pas le prix. Mon bonheur n'est pas ingrat. Je remercie Dieu de m'avoir fait plus riche, plus noble, plus maître de moi que les autres hommes; sans

calomnier Dieu qui l'a voulu ainsi, je ne puis me croire l'égal de tout le monde.

« WASHINGTON, marquis DE LEVERT. »

XXI

« MON CHER WASHINGTON,

« Cent fois j'ai lu ta lettre ; je l'ai dévorée. Pendant deux jours je n'ai eu ni le désir de manger, ni le besoin de dormir, tant j'étais dominé par cette lecture, que j'ai faite d'abord à vol d'oiseau pour posséder tout de suite, et sur laquelle je suis revenu à petits pas pour savourer mes jouissances. Au premier coup-d'œil, j'ai été ébloui : non,

je ne l'aurais pas été davantage, m'eût-on tiré d'un caveau pour me suspendre au-dessus de Paris. Mon cœur battait en découvrant, comme des îles fleuries au milieu de la mer, les phrases lointaines de ta lettre, où étincelaient les mots Tuileries, statues, princes, rois, maréchaux, bal, cour, princesses. Évidemment, il y a des mots qui sont plus hauts les uns que les autres, de même qu'il y a des monumens à coupole portés dans les airs. J'ai commencé ma seconde lecture avec le projet de t'accompagner pas à pas, de marcher à la suite de ton enthousiasme, sans perdre un instant tes traces. Ton premier cri, Washington, a été le mien. Les Tuileries! quel nom! Ce nom est si souvent mêlé aux récits de ceux qui visitent mes camarades; ils le fondent si bien dans leur admiration pour Paris, quand ils racontent la grande ville sur les bancs du parloir, que je brûlais d'apprendre si ta surprise était à la hauteur de leur adoration. Excepté les jardins de Babylone, qui étaient suspendus (à la vérité, on ne m'a jamais dit à quoi ni sur quoi), il

n'est aucun jardin dont on ait tant parlé sous le ciel, que de celui des Tuileries. Toi seul, mon ami, étais en position de confirmer à mes yeux sa réputation. Tu allais donc me dire combien l'on y voit d'allées de cèdres, de labyrinthes de mélèzes, de cascades tombant dans des conques de bronze; combien de temples comme Poussin en a mis, dit-on, dans ses paysages, de collines de gazon et de lacs teints des feux du soleil couchant. Premier coup de massue à mes illusions! Au lieu de ces beautés, dont je ne croyais pas le concours très difficile aux Tuileries, tu me parles de statues qui ont la bouche ouverte et les genoux ronds, et qui ressemblent à des femmes, ajoutes-tu. Washington, mon ami, est-ce qu'il existe un objet au monde qui ressemble à une femme? Tu es donc comme moi, tu n'en as jamais vu? Regarde-le mieux une autre fois, ce jardin, je t'en prie; regarde-le pour moi. Bien sûr, tu l'as mal vu. Il y a des cèdres aux Tuileries, il y en avait à Babylone.

« Comme j'ai compris ta vivacité folle, mon

ami, après que ton domestique t'a eu annoncé de la part de ta mère que tu irais au bal de la cour! Mes gestes imitaient les tiens quand je suis arrivé au passage de ta lettre relatif à ta toilette; j'ai revêtu aussi en idée mon habit noir et je me suis toisé dans la glace, une glace en idée aussi. Tu ne t'es pas trouvé beau, n'est-ce pas? Moi, j'étais superbe. D'abord je suis grand, très grand pour mon âge; l'économe de la maison, ancien capitaine recruteur, assure que j'ai cinq pieds quatre pouces.

« Comment as-tu pu t'occuper de ta taille, toi qui es si riche, comme tu le dis si souvent dans ta lettre? est-ce que tu manquerais jamais d'accueil dans le monde, lors même que l'envie découvrirait en toi le défaut, si c'en est un, d'être un peu petit? Que je partage encore ton affection pour ta mère, qui revient à chaque instant dans ta pensée, soit que tu l'écoutes te parler de tes aïeux, soit que tu restes toujours enfant auprès d'elle, même au milieu d'un bal où un roi daigne te remarquer! Il me semble

que lorsqu'on a une mère, on l'aime, entre mille raisons, parce qu'auprès d'elle, on n'est plus ni puissant, ni riche, ni ambitieux, ni célèbre; on aime une mère parce qu'on est enfant auprès d'elle, parce qu'on le redevient, ou plutôt, parce qu'on ne cesse jamais de l'être. Mon expérience filiale, tu le sais mieux que personne, n'est puisée que dans les livres. Ce sont ces livres qui m'apprennent la base de ce sentiment dont je suis heureux de te voir jouir, quoique avec un peu d'égoïsme et de fierté, pardonne-moi de ne pas te le cacher.

« A ce propos, je te raconterai qu'un enfant trouvé comme moi, et qui, comme moi, habitait cette maison, en est sorti ces mois derniers sur une réclamation de ses parens. Dieu semblait avoir inspiré un acte de parfaite justice en le destinant, lui plutôt qu'un autre, au bonheur si rare parmi nous de rentrer dans sa famille. Jamais enfant n'avait montré à un degré aussi exalté l'amour filial, et lancé tant d'anathèmes contre Dieu qui l'avait fait bâtard. Dieu eut pi

tié de lui; un jour on l'appelle au parloir : là, non-seulement il trouve une mère à appuyer sur son cœur, mais il est reconnu, embrassé par son père, par ses sœurs, par ses frères, par ses oncles, enfin par cinq ou six familles au lieu d'une. Témoin de ce spectacle, je t'avoue que j'aurais bien désiré lui voler un oncle ou au moins un petit cousin. Enfin, je fis taire l'envie, et fortuné je suis que la Providence ne m'ait pas exaucé; tu vas savoir pourquoi.

« Jaloux, — et qui ne l'aurait été à sa place? — de connaître les particularités honorables de sa nouvelle famille, ainsi que les vertus privées de ses ancêtres, il s'est entouré des moyens propres à satisfaire sa curiosité. Il a d'abord appris que ses deux sœurs, portant par conséquent le même nom que lui, étaient tombées si bas dans l'opinion publique, qu'il n'y avait rien au-dessous d'elles, si ce n'est la boue. Funeste découverte! surtout pour lui, nature ombrageuse! fanatique de la pureté patriarcale de la famille, et par le reflet des livres chastes, amante des mœurs an-

tiques, si belles et si naïves. Ses regards se sont tournés alors vers ses frères, les amis donnés par la nature selon J.-J. Rousseau ; et quoique l'affection entre frères et frères ne vaille pas l'affection entre frères et sœurs, de ce que la première manque à la loi des contrastes, contrairement à la seconde qui a toutes les oppositions attractives, opposition de visage, de voix, de caractère, mon camarade d'hospice comptait sur le dédommagement de ses frères pour adoucir sa déception.

« N'y aurait-il pas de bonheur absolu au monde, même après avoir retrouvé sa mère ? Devines-tu son malheur ? Ses deux frères et ses cinq ou six oncles étaient sous la surveillance de la police pour avoir fabriqué de la fausse monnaie, et avoir été compromis autrefois dans un vol de grand chemin dont toute la France fut révoltée. Pauvre ami ! réduit à maudire Dieu pour avoir trop de famille, lui qui blasphémait Dieu, il n'y a pas trois mois, de ce qu'il n'avait point de famille ! Ses poignantes angoisses s'imaginent

aisément. Deux soeurs, elles sont déshonorées ; deux frères ils sont infâmes ! cinq ou six oncles, ils ont mérité les bagnes.

« Il me reste ma mère, pensa-t-il, et ce débris est encore assez fort pour se sauver du naufrage. Cachant le lien qui l'unissait à elle, il alla aux enquêtes auprès des personnes les mieux informées. Que n'a-t-il toujours vécu à cet égard dans une complète ignorance ? Sa mère, lui confessa-t-on à voix basse, avait empoisonné son premier mari, et étranglé le second, celui dont mon camarade d'hospice est le fils. Voilà la mère qu'il avait tant souhaitée, tant appelée dans ses rêves et ses insomnies, qu'il s'était représentée, chaste, féconde en vertus, filant pour son mari et lavant pour ses fils à l'abreuvoir. Oh ! il y a des bonheurs exécrables, est-il venu me dire ici ; il y a des dons du ciel maudits ; non, les hommes ne savent pas ce qu'ils veulent. J'étais fou de me dessécher le cœur, et de solliciter de tous mes voeux une famille, des frères, des sœurs ! J'ai eu tout cela en un jour : des voleurs, des filles publiques, une

empoisonneuse! Pardonne son exaspération, Washington, et n'oublie pas que c'est lui qui parle. Il a ajouté, en me prenant les mains: L'homme dont le sort doit faire envie, c'est toi; l'homme auquel aucun n'est comparable, c'est toi, toi qui n'as pas de mère connue, point de famille qui te soit une honte, un remords, une tache, une douleur. Ne tente pas le ciel en lui demandant de te retirer de ce que les niais appellent ta confusion, ton abîme, ton néant! Ton néant, c'est le paradis moral sur la terre! N'es-tu pas à ton gré le fils de tout le monde et le fils de personne? Ne choisis-tu pas ton père où il te plaît et quand la fantaisie t'en prend? parmi les plus grands hommes ou parmi les plus riches, ou parmi les plus honnêtes aussi? car, les hommes honnêtes ont aussi des bâtards. Oui, tu peux te croire fils d'un roi, fils de l'empereur Alexandre, du roi de Prusse, ou de l'empereur d'Autriche, tous trois à Paris aux environs de ta naissance : cela est dans ton droit, comme de repousser les paternités auxquelles il te répugne de

te soumettre. Si tu n'aimes pas les avocats, les médecins, les juges, il t'est permis de te renier pour leur fils. Dis-toi le fils du plus grand génie et de la plus belle femme du monde, personne n'osera te dire non.

« Mais pourquoi donc se plaindre d'être bâtard, quand le monde est une loterie de familles où, sur cent, quatre-vingt-dix-neuf ont un membre taré, lequel membre suffit pour infecter le reste. Cherche une famille, j'ai dit sur cent, je dis sur douze, où il n'y ait pas eu un ascendant assassin, voleur, traître, lâche, une femme prostituée, une fille vendue, un mari banqueroutier! Toi, a-t-il poursuivi, tu descends de Socrate, dont tu as le nom, si tel est ton bon plaisir, et de Lucrèce par les femmes.

« Encore une fois, Washington, ne m'attribue ni ces pensées ni ces paroles; je reste neutre d'opinion, en matières filiales, entre toi si noblement partagé en aïeux, et mon camarade si mal doté en famille. J'achève. Au moment de me

quitter, il s'est donné le coup de grâce, l'infortuné. C'est toujours lui qui parle.

« Une lueur d'espoir me restait. Pourquoi mes aïeux n'auraient-ils pas racheté d'avance, par des existences irréprochables, me suis-je demandé, toutes les actions odieuses des héritiers de leur nom? Pourquoi un sang vicié dans son cours n'aurait-il pas été sans souillure à son origine? Et je remontai à la source. Qu'ai-je appris? Ah! c'est à cracher au ciel. J'ai appris que tous mes aïeux de père en fils, sans en excepter un seul, étaient devenus fous à quarante ans. Ainsi je serai fou à quarante ans. J'en porte la menace, j'en ai la conviction. N'eussé-je que cette conviction, elle suffirait pour déterminer chez moi la terrible infirmité que le hasard m'eût peut-être épargnée, si j'en eusse ignoré la fatale condition d'existence faite à tous les miens. Déshonoré, avili maintenant, fou en perspective, tels sont les avantages que j'ai reçus en acquérant une mère, des sœurs, des frères, des oncles, une famille, une race enfin.

« Maintenant plains-toi sans blasphème d'être bâtard, m'a-t-il dit en tirant sur lui la grille de l'hospice.

« Ne m'en veux pas, Washington, si la pompe de mon esprit, entretenue par les erreurs de la solitude, écrase les réalités de ta lettre. J'habite le pays des rêves. Malgré les quelques notions du vrai que j'ai puisées dans mes études, il n'en coûte rien à ma raison de créer des soleils à volonté et d'attacher des ailes diaphanes à toutes les choses rampantes de la terre. Le délaissement où je suis n'est qu'un motif de plus pour prêter des couleurs violentes aux vulgarités de la vie. N'est-ce pas dans la terre la plus stérile que croissent les tulipes? Faut-il encore, après cet aveu, continuer à comparer mes impressions aux tiennes? Je suis assez satisfait de la tapisserie rouge du bal et des lames d'or; j'aurais préféré cependant qu'elle fût toute d'or. Je ne me figurais pas autrement les tentures royales. Tu prévois de loin mon désenchantement lorsque j'ai lu que le roi avait un habit

noir. Un roi de France en habit noir! Est-on roi sans le sceptre, la couronne, le manteau de pourpre? N'y a-t-il donc plus de roi en véritable costume que le roi de pique et le roi de carreau? Comme les cartes m'ont trompé! presque autant que les livres. Que lui reste-t-il de roi maintenant? Non, tu ne t'imagines pas la révolution que ta lettre a opérée en moi. Il n'est pas une de tes lignes où ne se trouve la mort d'une de mes plus douces croyances. Comment as-tu fait pour être enivré, toi, de ce qui me dément avec tant d'ironie? Tes femmes sont des femmes. Tu m'as estropié mes anges avec des bras, des jambes, et je ne sais quoi encore.

« Et c'est lorsque tu as mordu à la pomme la plus aigre que jamais tentateur ait offerte; c'est lorsque tu as coudoyé un roi en habit noir ou un habit noir en roi, que tu t'écries : La vie! la vie! la jeunesse! la force! les richesses! les honneurs! les titres! la joie de l'orgueil et des sens! Ce n'est pas moi qui serai l'écho de ton inintelligible cri.

« Ma lettre est finie. Adieu. La lune éclaire la neige ; la neige blanchit les toits de la chapelle de l'hospice. Il est une heure de la nuit. Nous sommes quatre cents ici qui n'avons ni père, ni mère, ni patrie ; sur ces quatre cents, il n'est pas un de nous qui ne foule sous les pieds nuageux de ses méditations des mondes mille fois plus sereins et plus beaux que le tien. Adieu ! La lune est au zénith ! une heure sonne ! J'entends une voix de femme qui chante à cent pas de l'hospice. Et je ne la verrai jamais, mon Dieu ! chante-t-elle au ciel ou sur la terre ?

« Ton frère,

« SOCRATE LEBLANC.

« *P. S.* Une phrase de ta lettre est restée indéchiffrable pour moi : qu'a voulu dire ta mère, par ces mots : nous portons *d'or plein au turban d'argent ?* Est-ce du grec ? »



XXII

« MON CHER SOCRATE,

« L'histoire de ton compagnon d'hospice, réduit à maudire le sort après avoir été rendu à ses parents, n'est, tu l'avoueras, qu'une triste bizarrerie, qu'un événement exceptionnel peu concluant contre le bonheur incontesté d'avoir une famille. Comme tu me l'as raconté sans arrière-pensée d'apologue, je m'y suis tout sim-

plement intéressé; mais le projet n'est pas venu un seul instant à mon esprit d'en combattre la moralité. La thèse est trop naïve. Parce que quelques familles sont avilies, corrompues, déshonorées, établirons-nous en principe que la famille est un don de malheur, qu'un père est une calamité, une mère un affront, que des sœurs sont un lien d'infamie? Plaisante manière de raisonner! autant vaudrait méconnaître le sentiment du juste parce qu'il existe des coupables, l'impression de la beauté parce que la laideur se présente souvent. Et le cas que tu cites est bien plus rare encore que l'accident de l'injustice ou de la laideur. Tiens, tu n'aurais pas été plus paradoxal en condamnant l'usage des dix doigts, des deux pieds, des cinq sens, de ce qu'on a vu des êtres venir au monde sans mains, avec trois pieds ou privés de deux sens. Une monstruosité prévaut-elle contre l'ordre général? Personne, depuis deux mille ans peut-être, n'a été dans la position de ton bâtard reconnu. Je ne dis pas dans les familles comme la mienne, mais dans

les plus basses de la sphère sociale, survient-il jamais d'évènemens assez sérieux pour provoquer la malédiction d'un homme contre son nom, contre sa race? Mon chér Socrate, ton histoire peut se comparer à ce qu'en médecine on appelle un cas rare. L'éléphantiasis, la lèpre, sont des cas rares. Ajoute à cette série la biographie de ton camarade, et laissons-la ensuite tomber dans l'oubli avec l'histoire des monstres.

« Non, la phrase de ma mère n'est pas du grec, mon ami ; elle renferme un sens profond. Je suis heureux d'être le premier à te l'expliquer, afin que, plus tard, si tu entres dans le monde, tu ne calomnies pas, à la suite d'une nuée d'ignorans, la signification morale du blason, qui est à l'histoire ce que les chiffres sont au calcul. Si les temples, les statues, les pyramides, sont des monumens consacrés à la mémoire des faits, le blason est une galerie de monumens élevés à la mémoire des hommes ; c'est même une langue dans laquelle les idées sont rendues par des signes et des couleurs. Rien n'est plus facile à

démontrer. Juges-en toi-même. Alphonse-Henrique Ier, roi de Portugal, terrasse, en 1139, cinq rois maures sur le champ de bataille d'Ourique : n'était-il pas naturel qu'il fît peindre sur son écu cinq petits boucliers, témoignage parlant des cinq bannières enlevées, des cinq rois vaincus par lui, et de cinq blessures reçues? Voilà tout le blason, mon ami, son origine et son but. C'est l'histoire d'un héros écrite avec des figures rouges ou bleues, des lignes simples ou compliquées. Quand on n'avait pas encore d'annales, et que les grades se distribuaient sur le champ de bataille, songe à l'utilité du blason et à la nécessité pour les chefs d'armée de le connaître. Qu'est-ce que les seize alérions des Montmorency? sinon le souvenir d'autant de bannières prises à l'armée d'Othon IV, à la journée de Bouvines, en 1214.

« Tu sais maintenant le sens du blason. Quant aux lois à observer dans l'art de composer et de lire une armoirie, je ne les sais que très imparfaitement. Il y a, du reste, à Paris un savant

appelé le Juge-d'Armes, dont la charge est de vérifier les titres de ceux qui prétendent à de hautes alliances, ou à des emplois exclusivement confiés aux gentilshommes.

« Si j'en croyais l'abbé Ronsin, très versé, selon ma mère, en science héraldique, le blason serait une chose tellement divine, qu'il descendrait du ciel. L'Ancien et le Nouveau Testament, la fable même, porteraient en plusieurs endroits des traces de l'existence du blason. On prouverait sans peine, au dire de l'abbé Ronsin, que David *portait d'azur à une harpe d'or cordée d'argent*.

« Anubis portait *un chien passant*.

« Bara, fameux héraldiste, donne à Jason une toison d'or *mise en pal*, *accornée d'azur*.

« Le même donne à Priam *de gueules au lierre d'or*.

« Amphiarus avait un écu de *pur argent*, comme n'ayant encore rien fait de remarquable: *Parmaque inglorius alba*.

« Sans partager tout-à-fait l'opinion de l'abbé Ronsin, un peu hardi, il me semble, dans ses

conjectures, que ma mère admet cependant comme des vérités, je suis pénétré de l'antique date, de la majesté et de l'excellence du blason. As-tu encore à m'adresser quelques questions là-dessus, ou sur autre chose? »

XXIII

« Mon cher Socrate,

« Une épée! une épée, une arme quelconque pour me venger! Sais-tu que je suis le plus outragé des hommes? j'en suis le plus malheureux. Un évènement horrible m'est survenu; horrible! horrible! mais une épée avant tout! Par où commencer? où puiser assez de sang-froid dans ce moment, car je tremble encore de la tête aux

pieds, et j'ai du feu dans les veines depuis cette insulte; où puiser du sang-froid pour te dire ce qui m'est arrivé il y a une heure? Il n'y a qu'une heure que je sors des Tuileries, où j'ai reçu un soufflet sur la joue de tous les miens. Liras-tu ces lignes brisées et salies par les convulsions de ma main, effacées par mes pleurs? oui, effacées par mes pleurs! Je pleure, Socrate; je n'ai plus qu'à mourir; mais une épée, mon Dieu! et que je ne meure qu'après m'être couvert du sang si bon de la vengeance.

« Oui! on m'a dit en face, et toute la cour et tout Paris ce soir le saura; on en rira au théâtre et dans les salons; on m'a dit, — j'ai peur de le répéter; sais-tu quoi?

« Mais que tu es heureux, Socrate, toi qui n'es rien, qui n'as rien, qui ne veux rien; oui! Socrate, remercie Dieu de n'avoir ni père, ni mère, ni famille! Comme je changerais ma vie pour ta vie! Et comme tu perdrais au change, mon ami! Ton camarade avait raison; les hommes ne savent pas ce qu'ils veu-

lent. J'étais fier, je te l'ai écrit et je t'ai presque rendu jaloux de mon orgueil; j'étais fier de m'appeler d'un grand nom, de compter des héros tout le long de ma race! Fat! impudent! ceci m'a été dit; et qu'ai-je de mieux à faire que d'y croire, si je ne sais pas me venger?

« Or, comme je te l'apprends, je suis allé aux Tuileries ce soir, à cinq heures, pour être reçu page. J'avais d'abord à faire mes *preuves*; cérémonie insignifiante, pensais-je, ferme et bien assis, comme je le suis, sur mes titres de noblesse. Depuis trois mois, le juge d'armes avait en sa possession la collection de pièces établissant ma filiation nobiliaire. Aucune difficulté ne s'était présentée à lui dans l'examen de mes titres, et j'avoue qu'il a employé ce soir toute sa vaste science pour me sauver le déshonneur dont je t'écris l'histoire. Suis-moi bien, je t'en prie. Nous étions assis autour d'une table, tous les jeunes gens destinés à être pages. Beaucoup de parens assistaient à la cérémonie; leur présence n'ajoutait pas peu à ma timidité. Heureusement,

aucun de nous n'avait à parler. Le juge d'armes seul avait une fonction délicate à remplir, au milieu de tant de susceptibilités intraitables.

« Enfin il commence ; il parle, on écoute ; il discute un peu, glisse avec prudence sur les titres équivoques, y supplée sans affectation par des passages historiques, des réponses royales, et il conclut toujours, comme de raison, à l'admission du candidat. Au bruit des félicitations des amis et des parens, mon nom est jeté ; le juge d'armes compte les quartiers de ma maison, dresse, avec des éloges pareils à ceux qu'il avait prodigués aux autres, mon arbre généalogique, et il va prononcer le mot : admis, quand un des jeunes gens déjà reçus arrête la parole du juge d'armes, et lui dit...

« Socrate ! j'aurai la vie de cet homme tout entière. Figure-toi un fat, blond comme une femme, à l'œil bleu, y voyant à peine, me regardant avec indifférence derrière le verre de son lorgnon, se balançant, frêle comme la petite canne d'ébène avec laquelle il jouait !.

« Mais j'oublie de te rapporter sa remarque. Monsieur, fait-il observer au juge d'armes, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que la preuve la plus convaincante de la fausseté des armes généalogiques est dans l'emploi impossible de la couleur sur couleur, ou du métal sur métal.

— Jamais cela ne fit aucun doute, répliqua le juge d'armes, auquel adhèrent en souriant les autres pages et les assistans.

— Très bien, répond mon fat : — et si quelqu'un, parmi nous, avait des armes ainsi blasonnées, elles seraient notoirement fausses; il serait indigne de figurer avec nous au rang des pages.

— Sans doute, répond encore le juge d'armes. Mais pourquoi ces questions?

— Oh! pour rien. Seulement je me permettrai de faire observer, sans en rien conclure de fâcheux, que les armes de M. de Levert sont un peu contre la vraisemblance.

« Toute l'assemblée me regarde. Il y a des

momens, Socrate, où l'on voudrait être Caligula, et que le genre humain ne fût qu'une tête.

— M. de Levert, poursuit mon misérable, porte métal sur métal, puisqu'il a dans son écu un turban d'argent sur un fond d'or. Or et argent sont des métaux, si je ne me trompe.

« J'étais condamné à mort, mon ami. Le juge d'armes, embarrassé, parle de remettre à un autre jour la vérification de mes titres ; dans la salle, on me regardait déjà avec pitié. Alors, moi, je me lève et je m'écrie : Le vicomte de Maison-Ronde est un lâche.

« Ce n'était pas répondre, je le sais ; mais voilà ce que j'ai répondu, toujours. Et vois si je suis malheureux ; ma mère, la seule personne qui était à même de me tirer de cet abîme en m'apprenant comment ce faux est dans nos armes, ma mère est aux eaux avec l'abbé Ronsin. Mon père, à qui je vais confier tout ceci, de peur que les bruits du dehors ne grossissent la chose, me fera peut-être partir sur-le-champ

pour Bagnères, où est ma mère; et mon oncle Des Verriers gardera, j'en suis sûr, sa neutralité désespérante.

« Quoi qu'il en soit, je ne serai plus page, je ne serai rien du tout; le premier échelon de ma fortune s'est écroulé. Que devenir? Si je me tuais? —

« Mais voilà mon père qui entre; il saura tout: dans une heure, je t'écrirai ma conversation avec lui. Mais que tu es heureux, Socrate, d'être bâtard! »

Minuit.

« MON CHER SOCRATE,

« Un père est, dit-on, le meilleur ami; j'en doute. Personne ne comprend moins qu'un père les secrètes douleurs d'un fils, et n'a moins l'art de les deviner. Quand la vieillesse ne le prive pas entièrement de la faculté de s'intéresser à des chagrins qui ne sont plus de son âge, elle l'entoure de tant de majesté, que son aspect retient la confidence filiale et la durcit au pas-

sage. Le mien n'est ni froid ni sévère, mais comme règles de conduite et aux dépens de son bon naturel, il s'est imposé tant de maximes générales, et par conséquent inutiles, qu'il est plutôt un livre qu'un homme. Son cœur est un traité de médecine morale, divisé par chapitres, où chaque passion a sa recette. Je n'ai tiré de lui, ni conseils, ni lumières ; il m'a blâmé d'abord d'avoir préféré le titre de page à celui de philosophe, dont il espérait me doter ; et il m'a conseillé ensuite d'écrire au vicomte de Maison-Ronde, pour lui demander pardon de mon emportement, ajoutant qu'il valait mieux souffrir pendant long-temps d'une vengeance domptée, que d'avoir toute sa vie à endurer le remords d'un meurtre à la suite d'un duel. Mes doigts, irrités, tandis qu'il parlait ainsi, arrachaient brin à brin les crins du fauteuil où j'étais assis. Vous avez tort ou vous avez raison, m'a-t-il dit ; si vous avez tort, à quoi bon aggraver votre faute d'un crime ? car le duel est un crime. Si vous avez raison ; montrez une supériorité d'esprit

et de cœur sur votre adversaire en oubliant l'offense. Il n'a jamais consenti à placer la question sur d'autre terrain que sur celui du juste et de l'injuste. Voilà comment sont les pères !

— Mais, mon père, me suis-je écrié avec une indignation que ma mère eût partagée, la noble femme ! mais, mon père, plus tard, il sera temps d'examiner si c'est à lui ou à moi que revient le premier tort ; aujourd'hui, tout est là : un homme a été appelé lâche, un autre a employé cette expression. Comment voulez-vous que cela finisse ? — Par l'humanité. Voilà sa réponse. Mais, mon père, n'y a-t-il une humanité qu'à soixante et dix ans ? une humanité stérile et glacée ? n'y a-t-il pas une humanité de vingt ans ; comme la mienne, impatiente, incapable de vivre sous le coup d'un affront, qui a le droit de tout dire, mon père, pourvu qu'elle ait le courage de tout soutenir, une humanité sans laquelle tout ce qui s'accomplit de jeune dans le monde n'arriverait jamais, la guerre, la

conquête, les découvertes hardies, les entreprises périlleuses?

—Vos exemples sont mal choisis. La conquête et la guerre sont des fléaux; en quoi leur funeste réalité justifierait-elle la fermentation de la jeunesse?

— Mais, mon père, si je ne me bats pas, on dira dans le monde...

— On dira que vous ne vous êtes pas battu.

— Mais on me jettera à la face tous les termes avilissans dont on se sert pour qualifier ceux qui reculent devant un duel, — un duel que j'ai provoqué.

—Réfugiez-vous dans votre conscience, sanctuaire du juste.

— Eh bien! ma conscience me torturera, mon père; elle criera encore plus fort que le monde que j'ai manqué de cœur; jour et nuit la réprobation des jeunes gens de mon âge me poursuivra. Je ne dormirai pas, je ne vivrai pas; je serai poursuivi comme Caïn, non pour avoir tué, mais pour n'avoir pas tué.

A ces mots mon père m'a attiré sur lui, et sans quitter son rôle de censeur des vices de l'humanité, mais mêlant beaucoup de larmes sincères à sa sensibilité universelle, il m'a dit : — Washington, mon ouvrage est donc brisé, ma peine est perdue ; je croyais t'avoir formé, à force de soins et de sollicitudes, une âme saine, une âme au-dessus de la petitesse, de la dureté de tes semblables ; je croyais à la perfection de l'espèce en parvenant à lui en donner le plus beau modèle; et ton premier acte est de verser le sang. Songe, Washington, que ce jeune homme que tu veux tuer a une mère comme la tienne, pauvre femme à qui l'on rapportera son fils avec une balle dans le front; un enfant qui sera un jour, que la Providence le veuille, et cela sera, un Montaigne, un Fénelon, un Vincent-de-Paule. En le chassant violemment du monde, considère, mon fils, que tu ne prives pas seulement la terre d'une créature, mais que tu la déshérites peut-être à tout jamais d'une découverte utile. Si l'on eût tué en duel Galilée,

Jenner, Gioja d'Amalfi, Christophe Colomb, Parmentier, qui cultiva le premier la pomme de terre, sans laquelle la moitié de l'Europe mourrait de faim, Jenner sans qui la petite vérole emporterait le cinquième de la population, songe de quelle noire infamie, aux yeux de Dieu, se seraient couverts leurs meurtriers. Ne tue personne! mon fils : ceci est la loi de Dieu qui a été père, on le voit à ce commandement, et qui fut le premier des philantropes.

«Votre frère Socrate m'eût épargné, mon fils, ces pénibles remontrances.

« Quelque chose de plus éloquent que les paroles de mon père, ses larmes, commençaient à m'attendrir, quand un domesique m'apporta ce billet, que je transcris :

« Vous vous attendiez, monsieur, à mon in-
« vitation ; aussi, n'est-ce guère que comme une
« question de temps et de lieu à préciser que
« j'ai jugé nécessaire de vous l'adresser. Je serai
« demain, à midi, à la barrière de l'Etoile,

« route du bois de Boulogne. Vos armes seront
« les miennes.

« Vicomte DE MAISON-RONDE,

« Reçu page. »

« En repliant cette lettre, j'allai vers mon père et lui dis : — Mon père, si au lieu d'un Parmentier, d'un Jenner, d'un Christophe Colomb ou d'un Galilée, je tuais un Cartouche!

« Mon père n'a rien répondu, mais ses larmes n'ont pas cessé de couler. Socrate, que répondrai-je au vicomte de Maison-Ronde ? »

W.

Nous plaçons en son lieu le billet écrit par Socrate à Washington, en réponse aux deux lettres précédentes.

« MON FRÈRE,

« Ta lettre m'a bouleversé. Mon avis est que tu dois tuer ou faire tuer ton vicomte. Le duel

qu'il te propose est une duperie véritable : car si c'est lui qui est vainqueur, tu auras été insulté d'abord et blessé ou tué ensuite. Si j'étais libre, je t'offrirais d'aller prendre ton vicomte par le collet de son habit de page, et de le tremper pendant une demi-heure dans le bassin des Tuileries. Dans tous les cas, bats-le, fais-le battre, mais ne te bats pas. Voilà mon avis.

« A toi,

« SOCRATE. »

Il résultait donc jusqu'ici de la double éducation philantropique appliquée à deux caractères différens, qu'un des jeunes élèves du duc concevait le duel comme un moyen de réparation à peine suffisant, et que l'autre élève ne l'admettait pas du tout, préférant de beaucoup, comme les Espagnols et les Italiens, peuples plus primitifs, l'assassinat au duel.

XXIV

« Mon cher Socrate,

« Depuis un mois je ne t'ai écrit. Sans les nouvelles que nos professeurs ont dû te donner de ma santé, tu serais en droit de me croire mort à la suite de mon duel. Je vais te mettre au courant de ce premier incident grave de ma vie. Ma dernière lettre ne précédait que de quelques heures, si tu t'en souviens, ma rencontre

avec le vicomte de Maison-Ronde. Je t'écrivais dans la nuit ; il était à peine jour quand je me décidai, malgré une foule de répugnances, à demander un conseil à mon oncle Des Verriers, à défaut de tout autre confident plus digne d'apprécier l'embarras de ma position.

« Voici à peu près notre conversation :

— Je sais tout, me dit-il en me faisant asseoir près de lui ; tu as un duel.

— Puisque vous le savez, mon oncle...

— Tu commences de bonne heure, mon enfant. J'en suis fâché.

— Il n'a pas dépendu de moi, mon oncle, que cette affaire n'eût pas lieu.

— Tu te trompes ou tu mens ; un homme sensé n'a jamais de duel dans sa vie, s'il a la patience d'attendre une minute avant de répondre à une parole blessante. Mais peu ont cette prudence si courte. Cette minute est tout, en affaire, en intrigues, en résolutions : à cinquante ans tu seras de mon avis.

— Je vous crois, mon oncle, mais je n'ai pas

encore cinquante ans. Dans ma position que faire?

— Te battre! mais ferme la porte; ton père ne s'est pas couché, et il a l'oreille fine. Te battre et bravement, si tu peux, si tu as du courage.

— En doutez-vous?

— Si j'en doute! — Personne n'a du courage, mon enfant. Cela t'étonne : écoute-moi. D'abord, il y a toutes sortes de courage. Le courage de marcher en ligne au milieu de trois cents hommes contre autant de Russes ou de Prussiens. C'est le courage du pompon et de l'uniforme; tout le monde l'a; et le courage d'attendre sans fléchir une balle tirée à vingt pas par un seul homme; celui-ci est plus rare. Un courage n'est pas l'autre. Ces deux courages n'ont aucun rapport avec celui du médecin qui touche un pestiféré; et celui du médecin n'est pas le courage du physicien montant, sans sourciller, au sommet d'une montagne pendant l'orage, pour attirer la foudre au bout d'une

baguette de fer. Le matelot courageux à l'extrémité d'une vergue, se sent défaillir s'il est obligé de descendre au fond d'une mine. Il y a ensuite le courage de raisonnement, le courage d'habitude, le courage factice, celui qu'on se crée avec six verres d'eau-de-vie, le courage de la colère, le moins réel de tous peut-être et le plus remarqué pourtant, et vingt autres courages encore. Il n'y a donc point de courage absolu, tu le vois. Ne sois pas surpris si je te demande : as-tu du courage ?

— Je me battrai, mon oncle, n'importe le nom du courage avec lequel je tiendrai une épée ou un pistolet.

— C'est bien. Alors tu as le courage de la colère, le moins réel de tous, je viens de te le dire, car c'est celui des dupes et des fous ; vois-le toi-même. Si ton adversaire a le courage de l'adresse, et ne soit qu'un poltron du reste, il te tuera comme s'il s'appelait Bayard ou Turenne, grands héros qui n'avaient peut-être que le courage du groupe et du nombre. Sais-tu

tirer l'épée? réponds : t'es-tu exercé au pistolet?

— Non, mon oncle, ai-je répondu.

— Voilà bien l'éducation du monde! On t'a appris à être un beau parleur, un gracieux cavalier, un sauteur de fossés, au grand orgueil de ton père et de ta mère. Non, tu n'ignores rien, rien, excepté l'art de quelques heures, l'art le plus à la portée de tous, de diriger une balle sans écart vers un but, et de défendre ta poitrine au moyen de deux ou trois gestes si communs, qu'il n'est pas de caporal, au bout de six mois de garnison, qui ne sache les employer. A quoi sert toute ta science aujourd'hui? à rien. Que notre premier soin soit de défendre la place, nous bâtirons la ville ensuite. C'est au rebours que procèdent ces fameux instituteurs de l'humanité, ton père, par exemple. Apprécie ce qu'il t'a fait : raisonne. Dans l'état de nature, tu aurais tes ongles et tes dents; parce que tu es un homme civilisé, il t'est défendu d'appeler la force brutale à ton aide. Le

mouton a ses cornes, la mouche a son dard; homme, tu n'as rien. Si ton adversaire était aussi dépourvu de défense que toi, je me tairais; mais avec la première arme venue, et grâce à un exercice sottement négligé par ton père dans ton éducation, il te renversera avec plus de promptitude qu'un tigre, avec plus de sang-froid qu'un lion. Tu dis que tu as du courage contre lui; tu as de l'imbécillité.

« Je sautai au cou de mon oncle.

— J'ai trouvé enfin quelqu'un qui me comprend, m'écriai-je. Oui, mon oncle! il faut être fort, il faut être impitoyable, il faut être habile dans ce monde de bêtes féroces. Quand j'en aurai tué un, les autres n'oseront plus me regarder en face. Les braves m'applaudiront, les lâches battront en retraite. Oui, mon oncle! je suis de votre avis, pour n'être pas tué, il faut tuer. Je l'éprouve; j'ai des exemples. En se couchant, pour n'avoir pas à se dire : Demain, un journal, écrit par des faussaires, annoncera à tout Paris, à la France entière, que j'ai laissé mourir de

faim un frère, si j'en ai un, ou même si je n'en ai pas; que ma femme, si j'ai une femme, est une coquette diffamée; ou que mon nom, ma race, ma famille, sont des choses de mensonge et d'erreur; pour n'avoir pas à craindre ces menaces dans son sommeil, il faut tuer un homme. La société est un composé d'honnêtes gens, incapables de prendre en main votre défense; d'indifférens, heureux de varier la monotonie de leur existence par l'éclat d'un scandale ou par le piquant d'une révélation, qui est toujours un scandale; de curieux sans âme, hommes ou femmes, semblables au chacal, qui n'aiment les réputations qu'à l'état de charogne; et enfin de mauvaises natures, nées pour alimenter la faim dépravée de tous ces caractères, dont pas un ne vaut: celles-là, ces mauvaises natures, il faut les tuer. Tuez, tuez un homme : le lendemain, les honnêtes gens vous serreront la main, ceci par peur; les curieux vous applaudiront, ceci parce que vous les aurez amusés; et les diffamateurs iront chercher d'autres dupes. De

dix-huit ans à trente-cinq, il faut tuer un homme, c'est le commandement du dieu de la civilisation ; n'est-ce pas, mon oncle ? Fasse le ciel que je tue le vicomte !

— Washington, tu m'as trop compris. Te conseiller de ne pas te livrer aux chances d'un duel sans quelque adresse dans les armes, ce n'était pas te démontrer la nécessité de tuer. Il y a du vrai dans ton opinion à côté de beaucoup de faux. J'admets le duel comme une intimidation, et non comme une réparation. Ce qu'on t'a reproché, et ce pourquoi tu te bats, ne disparaîtra pas dans la fumée d'un coup de pistolet ; mais il est probable que tu seras pour longtemps à l'abri de pareilles avanies. Ensuite tu as complètement perdu de vue ma réflexion principale : celle qu'il n'y avait que les imbécilles qui apportaient dans une rencontre le courage d'un pieu ou d'un mur. Tu dis trop, mon enfant : Je tuerai, je tuerai le vicomte ! Il est probable, au contraire...

— Mais, mon oncle, il est chétif comme une

demoiselle; il n'y voit qu'avec un lorgnon, il vacille au moindre choc.

— Ce sont ceux-là, mon cher Washington, a répliqué mon oncle, qui touchent leur homme à coup sûr. Méfie-toi des hommes ainsi faits; crois-moi. Il essuiera son lorgnon, il sourira un peu, il se balancera un peu, il soulèvera un peu ses cheveux blonds, et il t'enfoncera une balle dans les côtes. Au contraire, quand une occasion de querelle te mettra face à face avec un homme de six pieds, va à lui droit comme une flèche, marche-lui sur les pieds, pile-le, épouvante-le de ta faiblesse hardie, tu le verras ployer comme un éléphant. Ceci t'étonne encore. Mon Dieu! Mais la société l'a réglé ainsi; plus on est géant, plus on est hors du centre d'une société où les faibles ont toujours le dessus. Ce n'est pas le fort qui a inventé l'insulte, l'épée, le pistolet; c'est le faible. Le fort n'en avait nul besoin. En un mot, mon cher enfant, la société se résume en un nain invulnérable.

— Mais voilà l'heure bientôt, mon oncle, de notre rencontre. M'accompagnerez-vous ?

— Tu ne te battras pas aujourd'hui, et cela pour toutes les excellentes raisons que je t'ai données. Attends, je vais répondre moi-même au cartel de ton adversaire.

« Mon oncle se mit à son bureau, et voici le billet qu'il fit immédiatement passer au vicomte de Maison-Ronde :

« MONSIEUR,

« Louis Washington, marquis de Levert,
« mon neveu, m'ayant choisi pour son second,
« et je me flatte que vous me ferez l'honneur
« de m'accepter pour tel, je viens vous prier,
« monsieur, de remettre à un mois votre ren-
« contre avec lui. C'est moi, monsieur, qui ré-
« clame de votre délicatesse et de votre justice
« ce délai nécessaire, indispensable à un voyage
« en Auvergne, que je ne puis retarder, et qui
« ne durera pas plus d'un mois. Ce délai écoulé,
« nous serons, vous avez ma parole, mon ne-

« veu et moi, à heure dite, à la barrière de
« l'Étoile, route du bois de Boulogne, avec des
« pistolets et deux épées. Vous êtes de trop
« bonnes maisons, l'un et l'autre pour ne pas
« respecter, durant cet intervalle, une trêve
« convenue.

« Agréez, monsieur le vicomte, les civi-
« lités de votre très humble, et très
« obéissant serviteur,

« PAUL DES VERRIERS. »

« Le vicomte accepta le délai proposé; et le même jour, mon oncle me mena au tir : je m'inscrivis le lendemain au nombre des élèves de Grisier, un des plus fameux maîtres d'armes de Paris.

« J'ai touché une épée, Socrate; j'ai senti un pistolet là, dans la paume de la main. Mes progrès à l'épée, quoique rapides, n'étaient pas comparables à mon adresse au pistolet. J'attribue cette différence à la nature distincte de ces deux armes. A l'épée, l'attaque et la défense

vont de pair ; son maniement exige l'aplomb, le coup-d'œil, la subtilité du geste et plusieurs autres conditions très difficiles à réunir au même instant. Le pistolet est une arme simple ; au bout de quinze leçons on sait le tirer, où l'on ne le tirera jamais bien. Mais, à l'épée comme au pistolet, l'étude ajoute peu de chose : on naît tireur d'épée ou de pistolet comme on naît joueur de billard.

« Moi qui n'ai jamais été assez agile pour franchir un fossé de cinq pieds, ni pour m'acquitter du moindre exercice de gymnastique, au grand désespoir de mon père, j'ai obtenu des résultats merveilleux à l'épée et au pistolet. Pendant mes études, mon oncle ne me quittait pas. Un jour que je m'écriais, plein de l'orgueil d'un superbe coup : « Mon oncle, j'aurais tué un homme, je n'ai frappé qu'à trois pouces de la poupée, » il me dit : « Rappelle-toi, mon neveu, que sur le « terrain un homme est moins gros qu'une pou- « pée dont, exactement parlant, il n'a que trois « fois la surface. »

« Au vingtième jour d'exercice, je mettais dix mouches sur douze coups ; et la veille du jour convenu pour mon duel, je couvris de six balles, sur six coups, la place d'un pain à cacheter.

« Tu t'imagines bien, mon cher Socrate, que mon père n'avait aucune connaissance de mes occupations de chaque jour; mon oncle, discret comme le silence, lui laissait croire que mon différend avec le vicomte était apaisé.

« Enfin, nous nous trouvâmes à la barrière de l'Etoile à l'heure fixée, mon oncle et moi; nous descendions de voiture quand nous aperçûmes le vicomte de Maison-Ronde qui arrivait vers nous du côté de Neuilly, suivi de ses deux seconds. Nous nous saluâmes ; et au bout de quelques minutes nous nous arrêtâmes à un endroit désert du bois de Boulogne. Point de pourparlers inutiles. Je maintins le mot offensant que j'avais dit au vicomte ; mon oncle fut conciliant sans être faible.

« Nous nous plaçâmes à vingt-cinq pas l'un de l'autre.

« Superbe moment, Socrate, il était là, debout, plein de vie. Eh bien! je fus sans pitié, sans émotion! Les livres mentent, les philosophes sont des fous, les philantropes des enfans! Rien ne crie dans la conscience au moment du duel! de faire feu! Toute ma rage remonta dans mon cœur comme une vapeur brûlante! Rousseau dépense en pure perte de l'éloquence génevoise en faveur de son système. Si Rousseau eût reçu un soufflet, quelle plus belle lettre il eût écrite à l'avantage du duel! Moi je lui crie à la face : Un cerf, un lièvre, inspirent plus de compassion qu'un homme, qu'un calomniateur, oui! un magnifique cerf, triste à voir tomber! — Nous devions tirer ensemble.

« Le signal se fait entendre; je tire, et je vois un corps qui hésite un instant, et qui s'affaisse aussitôt comme un sac dont on ne tient plus les cordons.

« Le vicomte de Maison-Ronde avait reçu une balle dans la mouche, dans le cœur, veux-je dire,

il respirait encore; cinq minutes après il n'existait plus.

« Voilà, Socrate, l'histoire de mon duel. Enfin, j'ai tué un homme; la main sur le cœur, et je suis sincère, ce que peu seraient à ma place, ce moment a été le plus complet de ma vie.

« J'ai reçu vingt lettres de félicitations ; on me visite, on m'écrit, on me complimente ; mon père seul est au désespoir de me voir si loin des espérances qu'il avait conçues, et des prédictions phrénologiques du docteur Wolf.

« Ma mère arrive demain.

« Ton frère, « WASHINGTON. »

DE WASHINGTON A SOCRATE.

« Un mot seulement, mon cher Socrate ; ma mère est arrivée avec l'abbé Ronsin. Elle avait appris en route par un journal le résultat de ma rencontre au bois de Boulogne avec le vicomte de Maison-Ronde. Sa douleur a été grande, mais elle n'a pas égalé son étonnement quand je lui

ai appris la cause de ce duel. — Ignorans! s'est-elle écriée avec une ironie triomphante; nobles d'hier! qui ne savent pas que nos armes sont les plus belles, les plus authentiques, puisque ce sont des *armes à enquérir*. Godefroi de Bouillon portait-il autre chose *qu'une croix potencée et cantonnée de quatre croisettes de même sur un fond d'argent?* Quand ceux qui voyaient ces armes s'informaient de la raison de cette irrégularité, on leur répondait : Ce sont les armes de Godefroy de Bouillon qui a conquis Jérusalem.

L'erreur était commise exprès pour qu'on en *enquît* la cause. Nos armes provoquent une question et ont une réponse prête comme celles de Godefroy de Bouillon : — *Le turban d'argent sur un fond d'or* signifie qu'un de nos aïeux trancha la tête à un calife, pendant les croisades, dans les plaines d'Ascalon. Avant ce glorieux fait d'armes, nos armes étaient d'or plein; Philippe-Auguste y ajouta le turban d'argent; ce qui a produit la confusion de métal sur métal et nous a valu l'honneur de posséder

des armes à enquérir. Qu'on s'en enquière : voilà comme nous répondrons.

« J'aurai donc toujours raison, remarqua mon oncle Des Verriers. Si le vicomte de Maison-Ronde eût patienté quelques jours seulement, il aurait été convaincu de l'excellence de notre noblesse. J'ai bien attendu jusqu'ici, moi, sans le savoir.

« Comme ma mère n'était pas femme à se contenter d'avoir raison pour elle seule, elle a écrit au juge d'armes pour le couvrir de confusion d'avoir ignoré la nature des armes à enquérir. En quelques heures tout a été réparé. Ma réhabilitation a été complète. Le juge d'armes est convenu de son erreur, en pleine cour, et sa réponse à ma mère était accompagnée de ma nomination de page. Ainsi je suis page.

« La famille du vicomte de Maison-Ronde étant très irritée contre moi de ce que je n'ai pas été tué à la place de leur parent, ma mère exige que je parte sur-le-champ pour Londres où je resterai quelques mois. Pendant mon ab-

sence les irritations se calmeront, et à mon retour j'exercerai les fonctions de ma charge. Si je remarque dans mon voyage quelque particularité qui vaille la peine d'une lettre, je ne manquerai pas de t'écrire. Crois-moi toujours,

« Ton frère dévoué,

« WASHINGTON. »

XXV

Dans le cours de cette correspondance, Washington avait promis d'adresser plusieurs lettres à son ami Socrate Leblanc pour lui expliquer l'importance et le caractère des conditions sociales. Nous publions ici la seule qu'il ait eu le loisir de lui écrire sur ce sujet, ou plutôt à côté de ce sujet avant son départ pour l'Angleterre

et présumablement avant son duel avec le vicomte de Maison-Ronde. Il y a lieu de croire que le trouble où l'avait jeté cet événement l'avait empêché de réaliser plus tôt sa promesse. Il s'en serait dégagé d'une manière plus heureuse, si le temps n'avait pas fait défaut à sa bonne volonté. Au reste, il avoue lui-même l'insuffisance de son travail.

« MON CHER SOCRATE,

« Les professions n'ont pas renouvelé considérablement le fonds d'idées sur lequel elles vivent depuis des siècles, malgré les grands et incommensurables mots de progrès et de perfectionnement. Cela est si vrai, que le but de toutes les fatigues que s'impose l'esprit humain aujourd'hui, est toujours le bonheur, dont il est plus loin que jamais. Dans quel temps a-t-on vu la moitié des habitans de l'Allemagne quitter leur patrie, l'Europe, et aller demander à l'Amérique de la terre à remuer pour avoir du pain? Dans quel temps l'un des trois royaumes

d'Angleterre s'est-il vu forcé de mendier à la porte des deux autres ? Dans quel temps l'Espagne et le Portugal ont-ils compté tant de malheureux, maudissant l'heure de leur naissance ? Dans quel temps la France a-t-elle payé plus d'impôts ?

« Il est assez difficile de découvrir le bonheur général dans ce naufrage universel. Mais je m'élève trop haut pour aller long-temps ; je ne te parlerai que de la France. La fièvre de s'enrichir s'y est accrue dans une proportion qui dépasse toutes les prophéties des philosophes moroses du passé. Je ne sais si c'est un mal, mais je sais que cela s'explique avec la plus grande facilité, pour peu qu'on veuille convenir que, lorsqu'on fait dix lieues à l'heure sur des chemins de fer, il est de rigueur qu'on gagne de l'argent avec une rapidité égale à cette vitesse. Il n'est pas bien que l'homme se laisse vaincre par le charbon et le fer ; aussi, a-t-il trouvé un moyen de fortune qu'on peut comparer à la vapeur sous plus d'un rapport. Ce moyen fut

inconnu des Grecs et des Romains, et même des Chinois, chez lesquels il est convenu cependant que tout a été découvert sans excepter ce qui est à découvrir.

Ce moyen de fortune est l'Annonce. Littérairement parlant, l'annonce est une collection de lignes où l'on fait l'éloge de sa marchandise si l'on est épicier, ou de son livre si l'on est homme de lettres; typographiquement, l'annonce est un carré de papier imprimé, dont la dimension varie depuis la grandeur d'une feuille jusqu'à la hauteur d'une maison. On a vu des annonces de deux étages avec quatre croisées et une porte cochère. Il résulte de cette diversité de l'annonce, diversité toujours marquée par quelque accroissement, qu'elle est susceptible d'un développement qui n'a pour limites que les bornes de la terre.

« J'ai commis une erreur dans ma définition, quand j'ai dit d'une manière trop générale, que dans l'annonce on faisait son propre éloge. Tout le monde, c'est convenu, vaut mieux que tout

le monde ; mais beaucoup de gens ne savent pas se louer comme ils le méritent, soit que leur éducation ait été négligée, soient qu'ils aient peur d'être trop modestes. Dans l'un et l'autre cas, ils ont recours à des intermédiaires dont la profession est de rougir pour eux. Ces *Annonciateurs* ont créé une nouvelle profession qui est la première de toutes, puisque sans elle il n'y aurait pas de profession vraiment lucrative. L'annonciateur voit d'abord la marchandise que vous avez à vendre ;—un fonds de boutique, une clientelle, un poème, cent bouteilles de vin de Bordeaux, une église dissendente, un roman, enfin un produit quelconque. Il l'estime discrètement devant vous, et il vous dit ensuite : Ceci doit coûter tant en frais d'annonces et rapportera tant. Nous en parlerons dans six grands journaux, un petit journal littéraire et vingt journaux de province. Il est rare qu'il se trompe dans ses résultats, à moins cependant qu'on ne fasse comme ce libraire qui a dépensé deux mille francs d'annonces pour un roman qui

n'existait pas. Quand on venait demander à ce libraire des exemplaires du roman annoncé, il faisait répondre par ses commis que l'ouvrage était épuisé. Par ce moyen, il entretenait le public de son nom, jusqu'au moment d'une publication réelle; malheureusement le même libraire annonce aujourd'hui, sans pouvoir les vendre, des livres qui n'existent que trop. Peut-être ne les annonce-t-il pas assez.

« Si tu veux avoir un exemple de la puissance merveilleuse de l'annonce, écoute cette histoire dont tout Paris au besoin te constaterait l'authenticité. Parmi les écrivains de l'époque, il en est un très connu, quoiqu'il soit arrivé à la renommée par des chemins ignorés de ses confrères. Il tutoie les ministres qui le croyent un littérateur, et il coudoie les littérateurs qui le croyent autant qu'un ministre. Sais-tu l'origine de cette prépondérance? La voici. Il va trouver un jour un libraire en vogue, et il lui dit avec beaucoup de mystère : — Je n'ai pas fait un livre, mais il faut que vous le vendiez. — Et quel est ce livre

que vous n'avez pas fait? lui demande le libraire avec beaucoup de sang-froid. — Ce livre que je n'ai pas fait est un beau livre. — Soit. — Un très beau livre. — Soit. — Incomparable. — Je n'en doute pas; mais encore, quel est son titre? — Un titre à faire vendre vingt éditions. — Mais enfin? — *Histoire de la Restauration.* Qu'en dites-vous? — Je dis que si le livre est bien écrit, s'il renferme des documens nouveaux, il peut, à l'époque où nous sommes, avoir beaucoup de succès. Apportez-moi votre livre. — Je vous l'apporterai; mais en attendant annoncez l'*Histoire de la Restauration* comme devant paraître dans le courant du mois.

« Le libraire ne manqua pas d'annoncer avec fanfare, dans tous les journaux, l'*Histoire de la Restauration.* Il fit à l'ouvrage un magnifique pont d'or pour arriver à une prochaine publicité.

« A peine sut-on en hauts lieux politiques qu'il allait paraître un ouvrage sur la restauration, qu'on s'en émut profondément. On craignit des révélations; on parla de pièces qu'on croyait ca-

chées et qui allaient voir le jour. Le jeune auteur fut circonvenu, attiré par des caresses, enfin il eut un emploi de six ou huit mille francs quelque part.

« Toutefois le libraire annonce de nouveau, au bout d'un an, l'*Histoire de la Restauration*. Autres craintes dans certains endroits, autres récompenses plus grandes. Les appointemens ou les indemnités s'élevèrent à plus de douze mille francs. Ce n'est pas tout. Le bruit de cette publication avait passé dans les salons, et toutes les fois que l'auteur s'y montrait, on se disait tout bas : Voilà l'auteur de l'*Histoire de la Restauration*. La province prit sa part d'intérêt à l'ouvrage et à l'auteur; l'un et l'autre commencèrent à y être en bonne réputation.

Il était permis de supposer que l'auteur ferait enfin paraître son livre *si impatiemment attendu*. Au bout de six ans, le même libraire se décide à annoncer que le livre va paraître, et que bien des erreurs seront dévoilées, bien des fautes mises à nu. Pour le coup l'effroi fut dans les

administrations suprêmes; on se hâta de nommer l'auteur chevalier de la légion d'honneur, et on lui assigna quarante mille francs par an, sur diverses caisses de l'état. Voilà douze ans qu'il touche quarante mille francs de pension, qu'il roule carosse, qu'il dîne au Rocher de Cancale, pour cette fameuse *Histoire de la Restauration* qu'il n'a pas écrite, qu'il n'écrira jamais, qu'il serait incapable d'écrire.

« Nie maintenant l'effrayante puissance de l'annonce.

«Je n'ai pas fini. Tandis que cet auteur célèbre ne faisait pas son histoire, un autre auteur en écrivait une sur le même sujet. J'ai lieu de croire qu'il l'a traitée avec conscience et talent, et cependant personne n'en a eu connaissance. Ainsi, grâce à l'annonce, celui qui n'a pas publié l'*histoire de la Restauration*, est un des hommes les plus heureux, les plus riches, les plus connus de la France; et l'autre, celui qui a réellement publié l'histoire de la restauration, en est encore (peut-être pour l'avoir

moins annoncée), à sa première édition (1).

«Puisque je suis sur le terrain de la littérature, je n'achèverai pas ma lettre sans te parler de ceux qui en font profession.

«On compte l'homme de lettres ministre, l'homme de lettres avec des rentes, l'homme de lettres gentilhomme, l'homme de lettres journaliste, l'homme de lettres académicien, l'homme de lettres marié avec une femme de lettres, l'homme de lettres homme de lettres.

«Le plus curieux de tous, c'est l'homme de lettres qui reçoit comme un ministre sans l'être, qui vit comme s'il avait des rentes, et il n'en a pas, qui se conduit en garçon, et qui souffre dans son intérieur comme un homme marié. Celui-là je le garde pour la bonne bouche. Commençons par les premiers.

«L'homme de lettres ministre protège ordinairement les peintres, les éleveurs de chevaux,

(1) Je ne parle pas de l'*Histoire de la Restauration* publiée par M. Lubis, il y a quelques mois. L'opinion publique a déjà classé ce bel ouvrage au rang qu'il mérite.

pensionne les agriculteurs de la Côte-d'Or, envoie des médailles aux fabricans de soieries de Lyon, mais il fait consigner les hommes de lettres à sa porte. Un des derniers ministres sortant, homme de lettres aussi, écoutait un jour l'histoire des procédés employés sous l'empire pour protéger la littérature dont la guerre suspendait les débouchés; comme on lui disait que Napoléon faisait embarquer deux ou trois éditions des poésies de l'abbé Delille ou de tout autre écrivain, et qu'ensuite, prose et vers étaient par son ordre jetés à la mer à quelque distance des côtes, ce ministre s'écria : « Noyer les livres, c'est bien ; mais il y a mieux. Je n'aime pas les demi-moyens. »

«L'homme de lettres élégant qui a des revenus, un entresol avec des meubles de Boule dans son appartement de la Chaussée-d'Antin, dont les chevaux concourent pour le prix royal aux courses du Champ-de-Mars, s'attache le plus possible à ne point paraître écrivain. Au moral comme au physique, il considère l'encre comme

une tache. On ne sait ni l'endroit où il écrit, ni l'heure à laquelle il se résigne à prendre une plume. Il ne sollicite jamais d'éloges dans les journaux, et à la vérité il n'en obtient aucun. Sa popularité se renferme dans quelques salons où la gloire littéraire n'est soufferte qu'à la faveur du demi-jour. Sa manie est de paraître gentilhomme avant tout et dans tout. On lui pardonne ce travers parce qu'il couvre un mensonge, dont personne n'est dupe, par une dépense prodigieuse d'esprit, et que d'ailleurs on ne va plus qu'aux galères du ridicule pour usurpation de titre. Mais le ridicule ne lui manque pas. Dès qu'il a tourné le dos, on lui dresse un arbre généalogique des plus touffus; et l'on se dit : C'est un charmant garçon : il ressemble beaucoup à son cousin le charcutier ; c'est étonnant comme il a la voix de sa mère la mercière.

« L'homme de lettres académicien attend une mort pour bien mourir. Pour trépasser en règle, il lui faut la bière d'un autre. On ne saurait imaginer le mal qu'il se donne pour s'humilier et

se faire petit, afin d'être reçu dans le corps fameux. Sa poésie est médiocre, sa prose n'est connue de personne, sa renommée n'est que dans la mémoire de quelques amis ; en vérité, il ne sait pourquoi il est si hardi de demander la place de l'homme célèbre, sublime, incomparable, auquel il ose vouloir succéder. Si on le nomme académicien, il appelle ses confrères des immortels ; s'il n'est pas nommé, il s'écrie : Ce sont des paltoquets !

«Arrivons au dernier, à l'homme de lettres qui n'ayant en propre que sa plume, comme l'officier de fortune n'a que son épée et comme une jolie femme coquette n'a que sa fraîcheur et ses belles dents, veut vivre sur le pied ruineux d'un gouverneur de la banque, recevoir tous les vendredis avec le faste d'un président de la chambre des pairs, et mener enfin au-dehors et au-dedans un train de prince russe. Pauvre prince ; dont les dix châteaux sont ses dix doigts, dont le domaine seigneurial est son cerveau.

«Entrez chez lui sans crainte, il est accessible

comme un roi absolu : tout respire dans ses palais le luxe et le meilleur luxe d'autrefois. Les pieds tremblent d'écraser les roses de son tapis, les coudes timides ont peur de frôler les teintes pures de ses fauteuils. Gardez-vous de laisser l'empreinte de votre tête en sueur sur les tentures de soie plissées à mille plis de ses tapisseries. Soyez prudent dans vos gestes ; un écart de vos bras briserait pour six cents francs de porcelaine de Saxe, car le Sèvres est abandonné aux domestiques. Des domestiques, il y en a partout, sans compter ses amis. Les uns, je parle des domestiques, secouent du haut de la rampe des couvertures de tigre et de léopard ; les autres posent sur des guéridons fragiles des services en vermeil ; d'autres cirent avec respect des salons qui ne sont jamais ternis ; d'autres caressent des levrettes nourries de biscuits ; d'autres font caracoler dans la cour des chevaux achetés la veille chez Crémieux ; d'autres agacent la femme de chambre qui se rend en courant dans la chambre à coucher de madame. Elle a sonné, on

sonne ici, on sonne plus loin. Quel spectacle! quel bruit!

« C'est là pourtant l'intérieur d'un homme de lettres qui gagne sa journée page à page, ligne à ligne, comme le couvreur tuile à tuile, et qui, au contraire du couvreur, ne travaille pas quand il pleut, quand il fait trop chaud, quand l'atmosphère est lourde. Oui, c'est syllabe à syllabe, je ne dis pas idée à idée, qu'il gagnera assez pour payer les domestiques, les biscuits des levrettes, les services en vermeil, les roses de ses tapis et les chevaux qui demandent à grands cris du foin et des articles, du fond de leurs écuries; terribles chevaux de Venise toujours debout sur l'attique de son imagination. La meûte aussi a faim : vite une page de prose! la levrette veut des biscuits : travaillez, monseigneur, vite un chapitre de roman. Un domestique réclame ses gages ; celui-ci n'a plus de livrée; celui-là n'a plus de chapeau galonné, cet autre n'a pas encore de souliers, le palefrenier a soif de luzerne; le cocher a perdu son fouet,

le grainetier apparaît au seuil avec son mémoire: vite! vite! de la prose! Mais je souffre, j'ai une angine; ma tête est perdue, mon sang est corrodé; de la prose! Pas d'argent, pas de chevaux, pas de prose, pas d'argent.

« Alors l'homme de lettres soupire, se met à sa table, et il écrit :

« *Quelle douce chose que le printemps.......*

— Monsieur, votre tailleur désire vous parler; il a sa note...

— Voilà et laissez-moi tranquille.

« *Quelle douce chose que le printemps : il ramène les fleurs, les oiseaux...*

— Monsieur, on présente un effet de cinq cents francs.

Payez, et faites-vous acquitter le billet.

« *Il ramène le printemps, les oiseaux, les fleurs, les lettres de-change...*

— Monsieur, votre carossier est dans l'antichambre.

« *Les oiseaux, les fleurs, les lettres de change... La vie renait, on se sent rajeunir...*

— Il dit comme ça qu'il n'a pas le temps d'attendre.

—Que veut-il?

— Il demande si l'on changera le train qui a été endommagé.

— Qu'il change le train :

« *On se sent rajeunir. Voyez-vous la laitière qui passe avec des fleurs dans les cheveux, qui rit à qui lui rit; et qui ne rit pas au printemps? Le ciel...*

— Pierre qui n'ose pas entrer, me fait vous dire que votre cheval Apollon a la morve.

— Apollon a la morve!

— Oui, monsieur.

— *Le ciel est plus bleu...* Que voulez-vous que j'y fasse s'il a la morve?

— C'est que si la bête n'est pas mise à part, dans une autre écurie, elle donnera la maladie aux autres.

— Mettez alors la bête dans une autre écurie... *Le ciel se pare de ses plus belles couleurs; le soleil...*

— Monsieur ! Monsieur !

— Qu'y a-t-il , Annette ?

— Madame veut aller au spectacle, l'accompagnez-vous ?

— Non , j'ai à finir ce morceau qui me presse :

« *Le soleil...*

— Elle ira donc seule ?

— Priez-la de m'excuser...

« *Le soleil rayonne...*

— Mon cher ami , est-ce que vous ne m'accompagnerez pas à l'Opéra ?

— Vous voyez combien je suis occupé...

— C'est ennuyeux ! Vous écrivez toujours.

— *Le soleil rayonne...*

— Viendrez-vous me chercher au moins ?

— Oui, à onze heures, ma bonne, mon ange !

— Monsieur , il y a un petit là-bas qui demande de la copie.

— Dites-lui d'attendre; j'achève :

« *Le soleil rayonne...*

— Ne manquez pas au moins.

— Monsieur, le petit dit qu'il n'a pas le temps d'attendre.

— Donnez-lui celà.

— Rien que ces trois lignes?

— Oui! Je porterai le reste ce soir à l'imprimerie. Quelle horrible migraine!

— Adieu! amour.

« *Le soleil rayonne, car c'est le printemps.*

« Et tandis que Madame va au spectacle, que les chevaux brisent les pavés de Paris, que les domestiques boivent et mangent à l'office, l'homme de lettres travaille pour les domestiques, pour les chevaux, pour madame, et chante le printemps, à six sous la ligne.

«A présent dis si tu n'aimerais pas mieux être galérien à Gênes, qu'homme de lettres de cette espèce? »

XXVI

« Mon cher Socrate,

« Je t'ai déjà confié les impressions produites sur moi par l'Angleterre et ses usages. Que ta patience consente encore à lire ces derniers souvenirs recueillis au retour. Il m'est doux, je ne te le cache pas, de te les mettre sous les yeux : en les écrivant, j'y gagne de soulager mon cœur et de les fixer dans ma mémoire qui les aime.

Enfin j'ai besoin de m'épancher. Je n'ai jamais compris une joie muette. Ceux qui blâment la jeunesse d'être indiscrète, ignorent donc que la confidence est la confession du bonheur comme la confession est la confidence de la tristesse.

« Le paquebot à vapeur qui devait me ramener en France était amarré le long de la Tamise. Quand j'arrivai à bord, les fours de l'appareil chauffaient déjà, quoique l'heure du départ fût encore loin. Je m'assis à la poupe du bateau, me laissant aller à contempler l'éveil de la grande cité. Derrière le brouillard épais d'une matinée d'automne remuaient des milliers de vaisseaux. J'entendais le cri des poulies et la voix des matelots gréant des mâts. En beaucoup d'endroits de cet espace brumeux, je n'apercevais parfois qu'un homme suspendu au ciel, sans distingner l'appui qui le retenait à quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la Tamise. Quelques vaisseaux crevaient ce voile et descendaient le fleuve engourdi. Cette activité

de si bonne heure me fit honte. Londres est une ville mortelle à l'oisiveté ; j'y ai rougi souvent de n'être ni un brave capitaine de mer, ni un entrepreneur de quelques travaux utiles, à l'exemple de tant de lords.

« De minute en minute, le mouvement que j'observais se multipliait de manière à ne plus permettre de s'en rendre compte. Cette brume grise se distendait, s'animait, et chaque atôme entrait en travail. Six vaisseaux, dix vaisseaux, s'en vont au courant du fleuve ; l'odeur du goudron parfume l'air matinal ; la vapeur des cheminées de la ville en obscurcit la teinte ; les heures qui sonnent tombent en flocons cotonneux. L'eau, la terre et le ciel semblent enfermés dans le flacon magique de quelque enchanteur qui les retient malgré les efforts qu'ils font pour s'échapper.

« De ma place, qu'envahissait une marée de valises, de malles et de manteaux, je voyais arriver mes compagnons de voyage, aventuriers

au petit paquet collé sous le bras, fashionables accompagnés de leurs lévriers jusqu'à l'échelle du paquebot, et rentiers qui avaient assez gagné dans la semaine pour risquer la partie fine à leur petite maison de campagne de Greenwich ou de Gravesende. Dès qu'ils étaient à bord, ils cherchaient les uns et les autres la place qu'ils occuperaient pendant la traversée, précaution qui semblera extravagante aux touristes français, espèces de moineaux francs voltigeant de place en place quand ils sont embarqués, ennuyant de questions les matelots, prétendant savoir mieux gouverner que le timonier, et possédés de la rage de descendre dans la partie du vaisseau où se meuvent les divers ressorts de l'appareil locomoteur. L'Anglais se dit : Cette machine de fer qu'on appelle roue a pour fonction de pousser cette machine de bois qu'on nomme vaisseau ; cette machine à deux pieds qu'on nomme capitaine, a pour fonction de me conduire, moi, autre machine qui ai pour nom passager ; que chacun remplisse son devoir. Et

il reste à sa place comme l'écrou d'un système auquel il appartient.

« Le moment du départ approchait : les cabines étaient pleines; le pont offrait peu de lacunes; des paillettes de feu, des gouttes d'eau brûlante jaillissaient en pétillant des parois du tuyau de tôle ; on allait tirer au large, déjà les roues battaient l'eau quand le capitaine cria : *Stop!* c'étaient des passagers retardataires qui arrivaient ; le paquebot s'arrêta. Du fond d'une chaloupe que je n'aperçus, tant la brume rétrécissait l'horizon autour de nous, que lorsqu'elle nous accosta au pied de l'échelle, sortirent douze ou quinze femmes encapuchonnées d'épais manteaux rayés vert et rouge, qui ne permettaient guère de soupçonner dessous une créature humaine. L'aigrette bleue qui sortait de l'endroit où était présumablement une tête, accusait seule une respiration.

« Cette ascension silencieuse par l'échelle du paquebot, à une distance qui nous cachait déjà les bords du fleuve, et exécutée au milieu de la

fantasmagorie du brouillard, avait tout l'air d'une vision. A peine toutes ces femmes touchèrent le pont qu'une séparation brusque s'opéra parmi elles. La plus grande fraction passa à l'arrière et disparut par les marches qui conduisent au salon du paquebot; l'autre partie se dirigea vers la proue, où je remarquai seulement alors qu'étaient agglomérés des visages moins aristocratiques, beaucoup de gros fermiers, des marchands de boeufs et des éleveurs de chiens entourés de leurs meûtes. L'incident me révélait, sans qu'il fût besoin d'autre commentaire, que sur le paquebot il y avait deux catégories de places : la première pour les riches ou les moins économes, la seconde pour le peuple et la domesticité. Aucune barrière cependant n'indique cette distinction; le réglement seul retient chacun dans les limites de la place qu'il a payée.

« Nous courions rapidement sur la pente du fleuve, effleurant tantôt à droite et tantôt à gauche ces villas anglaises faites à l'image des maisons de campagne de l'Inde. Le marbre, le

silence et le gazon composent ces délicieuses habitations, où l'on aperçoit tout ce que la fortune fait éclore sous les doigts de l'industrie. Tu vois des prairies alignées comme la planche d'un burin suave, et dans ces prairies des troupeaux de vaches qui paissent au milieu de l'abondance. Le poétique n'y est pas maigre comme en Italie.

« Chose rare, et que les lettres de recommandation ne procurent pas, le soleil parut et déchira cette ouate grise étendue sous le ciel. Dans le midi le soleil est une habitude ; dans le nord sa présence est un cadeau. Sous ses rayons peu chauds, mais gais, je vis s'enfuir la brume; et nous respirâmes un air pur.

« Il était alors onze heures; les passagers étaient remontés sur le pont ; la plupart tenant une bouteille de vin de Bordeaux d'une main, buvant à même, et de l'autre, un morceau de bœuf froid appliqué à un morceau de pain de l'épaisseur de huit tartines. Autre préjugé dont il faut se défaire, celui de croire que

les Anglais ne mangent pas de pain ; ils en mangent beaucoup, sans préjudice de ce qu'ils dévorent en mouton et en bœuf.

« Je te ferai grâce de la peinture des figures anglaises d'hommes, en général fort déplaisantes; c'est le type carré du Normand abâtardi dans le moule fade et beurré du Saxon ; c'est le produit du cheval et du mouton. Il n'est pas question de tous les Anglais ; les exceptions sont notables et magnifiques. Ils sont d'ailleurs de haute taille et étalent l'existence avec noblesse. Ce qu'il y a d'incomparable, mon ami, ce sont les femmes anglaises. Elles sont les Grecques du nord.

« Celles qui étaient à bord du bateau à vapeur ne démentaient pas la bonne opinion que je t'exprime sur elles, quoiqu'elles ne m'apparussent pas avec l'accompagnement de la toilette dont les Anglaises ne savent point se passer. Tu n'es pas de ceux qui croient qu'elles sont toutes blondes comme du chanvre. Leur teint est aussi varié que celui des Françaises, et il naît à Lon-

dres, année commune, autant de brunes qu'à Madrid. Brunes et blondes, mes compagnes de route étaient fraîches comme des groseilles de Strawberry. Je ne parle ici que de celles qu'aucun homme n'accompagnait, et qui s'étaient rendues à bord comme une procession de manteaux. Je fus fâché cependant de ne lire sur leurs visages, encore chauds des baisers d'adieu de leurs mères, aucune marque de tristesse. Elles riaient comme des folles. Londres avait pourtant disparu derrière les mille tortuosités du fleuve; nous pressentions même déjà le voisinage de la mer, à la couleur plus bourbeuse des eaux, à la stérilité de la côte, et surtout aux larges courans d'air qui nous arrivaient.

« La seule Anglaise dont les traits fussent pleins d'une douleur vraie, était une de celles qui étaient passées à la proue du paquebot, quand la séparation des jeunes filles riches et des jeunes filles pauvres s'était faite. Son coude s'appuyait sur la galerie, et son bras soutenait sa belle tête toute bouclée de cheveux. Une cage



allait mal à cette charmante créature avide d'air et d'indépendance. Rouges comme deux grains de groseilles mouillés par la pluie, ses lèvres semblaient, pauvre enfant, murmurer des paroles d'adieu sans fin à la fugitive patrie. La vapeur bleue des montagnes se peignait au fond de ses yeux plongés vers le fleuve : que de choses pénibles elle lui confiait! Et quand elle regardait autour d'elle la côte qui se précipitait à la mer, elle rappelait la biche effrayée qui, pour échapper aux poursuites, traverse un lac avec du feuillage dans les cornes, croyant emporter la forêt avec elle. La jeune miss se cachait sous sa pensée sauvage. Sa taille était petite, mais elle était encore si jeune que la remarque n'avait aucune valeur. Ses joues n'avaient ni cette fraîcheur roturière, commune aux Anglaises de basse condition, ni cette pâleur des femmes de distinction, pâleur trop louée, qui n'est, après tout, que le signe d'une mauvaise santé. Elle était pâle et fraîche comme on l'est sur la montagne, c'est-à-dire sans excès. Les

ailes transparentes de son nez indiquaient une sensibilité vive. Cet ensemble intéressant était couvert par ce glacis d'intelligence et de pauvreté répandu par la civilisation sur ceux dont elle n'a pas mesuré la fortune à l'ambition ou à la noblesse.

« Je ne détachai plus mes regards de la jeune miss. Je fus touché de cet amour de la patrie, si discrètement exprimé; j'aimais déjà cette jeune fille plus que toutes ses compatriotes, beaux oiseaux sans pays, qui vivent partout où on leur siffle un air qui les amuse dans une cage dorée.

« Il me vint le pressentiment qu'elles allaient peut-être quitter le paquebot sur quelque point du fleuve; je n'avais pas encore pensé qu'elles n'iraient pas jusqu'en France avec nous. Quoique je ne fusse que depuis quelquesheures avec elles, l'idée de cette séparation m'attrista comme si nous nous fussions connus depuis long-temps. Il existe un attachement de hasard qui a, dans sa rapidité d'une minute, ses jalousies et ses

regrets. Le cœur renferme des mystères impénétrables de tendresse qu'aucune langue n'est assez subtile pour exprimer. Ceux qui ont langui d'amour pour des statues et ceux qui ont brûlé d'une passion muette pour des femmes dont ils n'avaient connu que le portrait, ne furent pas moins extravagans que moi, me désolant à la supposition que j'étais peut-être sur le point de perdre une femme qui n'aurait pas respiré plus d'une demi-journée le même air que moi, et à une distance où il était presqu'impossible qu'elle m'eût vu; car j'avoue que la peine de m'en séparer était ce qui me faisait désirer de ne pas voir partir ses compagnes.

« Bientôt je n'eus plus ces craintes à redouter ; mon anxiété disparut. Nous découvrions la mer devant nous. La traversée cessait pour tous d'être un trajet d'agrément pour prendre le caractère sérieux d'un voyage.

« Enfin nous franchîmes l'embouchure de la Tamise, et nous nous élançâmes sur la grande mer. La nuit venait. Derrière nous l'Angleterre

s'était déjà voilée d'une gaze de brume violette, à travers laquelle bondissaient, comme les troupeaux nuageux des pasteurs d'Ossian, d'énormes rochers, roulant les uns sur les autres, du ciel jusqu'au rivage. C'était l'heure où la mélancolie du nord déploie ses ailes de crêpe et plane sur les lacs. Plus de soleil, pas d'étoiles au ciel; il faisait doux. Les passagers et les passagères, trouvant cependant que l'air était trop vif pour rester sur le pont, descendirent dans leur cabine, l'un après l'autre, se livrer au sommeil, tant la nature leur semblait digne d'être admirée. Graduellement les objets s'effaçaient dans le lointain que nous avions quitté. Bientôt il n'y eut sur le pont du navire que le capitaine, la jeune Anglaise, moi, le timonier et un autre matelot de quart; celui-ci s'endormit dans son manteau le long de la galerie, après avoir allumé la lampe de l'habitacle.

« Entre la poupe et la proue du vaisseau, peut-être ai-je oublié de te dire, s'étend un banc, respecté des deux catégories de passagers

dont je t'ai parlé. Les riches ne sont pas assez humbles pour y prendre place ; les pauvres sont trop fiers pour l'occuper. Ligne neutre, il est presque toujours vide pendant la traversée. Dès qu'elle se vit seule sur le pont, la jeune fille alla s'asseoir sur ce banc limitrophe, heureuse sans doute de se rapprocher des places d'honneur sans qu'il en coûtât de sacrifice à sa pauvreté orgueilleuse. A peine était-elle sur ce banc, que j'étais près d'elle confondant au gré de la brise les plis de mon manteau avec les plis du sien. J'essayai de lui parler ; mais le vent qui fraîchissait de plus en plus emporta mes quelques paroles, et je n'eus pour réponse qu'une boucle de ses cheveux qui effleura mon front et courut sur mes lèvres ; car, au bruit de ma voix, elle s'était brusquement retournée, et, dans ce mouvement, ses yeux furent sur mes yeux.

— Miss n'a jamais voyagé sur mer ?

— Pardon, monsieur, me répondit-elle en anglais ; ceci est mon second voyage.

« Quel était le premier? Il eût été indiscret de le demander. Mais où peut être déjà allée une fille de quinze ans, pensai-je avec dépit. Pourquoi avec dépit? diras-tu. Si un jour tu aimes, tu te feras toi-même la réponse.

— Pensez-vous, miss, que nous aurons de l'orage cette nuit?

« C'est là tout ce que je trouvai de moins stupide à lui dire pour ne pas laisser mourir la conversation à son début.

— Auriez-vous peur de l'orage? répondit-elle en me regardant avec une pénétration qui m'effraya pour l'opinion qu'elle concevait de mon courage.

« Une exagération en appelle une autre.

— Je voudrais, miss, qu'il fît une horrible tempête cette nuit.

— Pour que nous périssions tous, sans doute?

— Pour vous sauver, lui dis-je.

« Une Parisienne eût éclaté de rire à ce souhait romanesque.

— Je vous remercie, monsieur, me répondit la jeune miss en nouant plus étroitement les rubans de son petit chapeau de paille sous le menton; mais je sais nager.

« C'était refuser un service de la manière la plus péremptoire, surtout à un homme qui n'aurait pas eu trop de ses deux bras pour se sauver.

— Mes frères m'ont appris à nager dans un lac voisin du presbytère. Je suis protestante, et l'éducation des enfans, vous le savez, est dans notre sainte religion plus forte que celle des enfans catholiques. On nous enseigne de bonne heure ce que n'apprennent jamais les filles des papistes, d'ailleurs très ignorantes sur tout.

— Votre père a donc été votre maître?

— C'est lui qui m'a appris le français, l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

« Juge si je me sentis petit quand j'entendis une enfant me dire naïvement qu'elle savait tant de langues, moi qui, pour me venger de si mal connaître la mienne, en estropie tant d'autres.

J'éprouvai dans ce moment que le meilleur moyen de guérir un Français de son pauvre babil de science, était de lui donner une Anglaise pour femme.

« Dans ma confusion, je lui aurais volontiers parlé latin, comme ce savant sinologue aux Chinois de Pékin, arrivés un jour malencontreusement à Paris. Mais si elle m'eût répondu en chinois!

— Et vous connaissez, miss, les poètes de ces nations dont vous parlez les langues? continuai-je en tremblant.

— Les meilleurs me sont assez familiers, J'adore les poètes espagnols. Avez-vous lu Garcilasso de la Vega?

— Oui, miss! m'écriai-je comme un homme sauvé.

— Alors vous avez dû retenir ces vers qui sont de lui :

Y en la tercera rueda,
Contigo mano a mano,

Busquemos otro llano,
Busquemos otros montes y otros rios,
Otros valles floridos y sombrios
Do decansar y siempre pueda verte.

— Ces vers sont divins, miss.

« Et je les redis machinalement en français; car si on parle plusieurs langues, on ne sent jamais vivement que dans la sienne.

« Mon ami, cette poésie, inspirée il y a trois cents ans à un sauvage castillan, est une rêverie inconcevable pour le temps où elle fut écrite. L'amour, l'ennui des choses terrestres, si profond de nos jours, la mélancolie, sont mêlés dans cette églogue tombée du troisième ciel, où le poète souhaite d'aller rejoindre son amie; le premièr est trop bas pour qu'il y ait songé. Je regardai les yeux de la jeune miss; ils étaient noyés de larmes. C'est qu'elle aussi allait chercher d'autres lieux et d'autres rives inconnues. Reconnaissance aux poètes! ils établissent une communion entre toutes les âmes aimantes de

la terre. Reconnaissance aux poètes! on aime comme ils ont aimé; ce qu'ils ont dit, nous le répétons mille ans après leur mort, et ceux qui nous écoutent pleurent. Garcilasso me révélait un cœur que, sans lui, je n'aurais jamais soupçonné si plein de fraîcheur, d'élévation et d'harmonie. Reconnaissance à Garcilasso.

« Oui, vous aussi, miss, vous allez vers d'autres rives. Mais où est le bien-aimé qui, la main dans votre main, vous conduira à la troisième sphère?

« — Porte à tribord, cria dans ce moment le capitaine d'une voix brève, porte à tribord, navire près de nous, à babord. Attention, timonier!

« En effet, presque dans notre sillage, nous aperçûmes une goëlette qui se dirigeait vers le nord; elle passa près de nous comme un éclair; le sifflement du vent dans ses cordages, la lueur de sa lanterne qui raya nos voiles, un chien qui aboya par le trou des sabords, deux figures que nous vîmes à la poupe, ce fut tout.

Notre capitaine s'assit de nouveau, le matelot de quart se recoucha; et la main de la jeune miss resta dans la mienne.

«—Farewell! adieu, s'écria-t-elle en tournant la tête du côté où elle ne voyait plus que les derniers phares de l'Angleterre, son pays; Farewell!

« Moi je voyais les phares de la France, et je me disais tout bas: Dans une heure Boulogne, demain Paris!

« Comprends-tu, mon ami, combien cette tristesse de la jeune miss et le ravissement de mon retour faisaient pressentir le lien d'un attachement inévitable. Je la ramenai d'Angleterre comme un souvenir de ce beau pays; j'étais pour elle la première branche sur laquelle elle s'appuyait en le quittant. Quel bonheur! j'allais lui être utile, j'allais être son guide sur cette autre mer où ma proposition de la sauver ne serait peut-être pas aussi vaine. Elle le sentait instinctivement, si je devais en croire la pression de sa main, tandis qu'elle regardait s'éteindre le

dernier point lumineux des phares anglais.

Quelle joie de n'avoir pour rival que la patrie dans le cœur d'une femme, et une patrie qui n'est plus qu'une goutte de feu suspendue entre deux infinis.

« Elle s'inclina vers moi; sa tête s'appuya sur mon épaule ; elle y resta : l'enfant n'avait plus de patrie. Le dernier phare avait disparu.

« — Debout! debout! criaient les matelots, debout ! Nous sommes arrivés ! Boulogne ! Boulogne ! Ohé ! les autres, éveillez-vous !

« Nous étions à Boulogne. Notre navire s'amarra au quai ; des planches appuyées un bout sur le pont, un bout sur la terre, facilitèrent le débarquement des passagers; je touchai le sol de la France.

« Fort indifférent sur le choix d'un hôtel, je m'acheminai vers celui où mes voyageuses allèrent, au milieu d'une nuée de domestiques qui portaient des falots. Les adroits coquins profitent de l'espèce d'ivresse que répand dans tous les sens l'agitation de la traversée pour prendre un

empire absolu sur la volonté des passagers. Ils vous remorquent où il leur plaît ; il ne tiendrait qu'à eux de vous considérer comme des épaves, et de s'approprier vos effets.

« Une grande table couverte de mets froids nous attendait dans la principale salle de l'hôtel. Son aspect me ravit, non que je sois très gourmand, mais la somptuosité en tout est mon faible. Je n'espérais pas voir s'asseoir avec moi, à ce banquet de nuit, mes frêles compagnes du bateau à vapeur. Elles avaient besoin de se reposer, et de puiser dans un sommeil réparateur des forces pour le départ du lendemain. Les sylphes! A six heures deux diligences, dans l'une desquelles j'avais obtenu à grande peine une place sur l'impériale, les rouleraient, fardeau léger, vers Paris. Ce n'était pas trop que ces quelques heures de trêve qui leur étaient laissées entre l'arrivée et le départ.

« Mes prévisions étaient fausses. Toutes les jeunes filles anglaises, irlandaises, ou écossaises les plus souffrantes même, celles dont la mer

avait ravagé cruellement les traits et la toilette, prirent place autour de la table. Mon Dieu! pensais-je, que vont-elles manger, si délicates et si diaphanes! je ne vois ici que des montagnes de bœuf, des pyramides de côtelettes, des baquets de pommes de terre, des buissons de homards et d'autres choses aussi légères. Si l'aubergiste avait lu Ossian, s'il était lakiste le moins du monde, s'il n'ignorait pas, le bourreau, que ses hôtes s'appellent Bella, Diana, Dorothy, Edith, Grace, Jemima, Love, Mercy, Nanny, oserait-il leur offrir, par un contresens odieux, ces mets de plomb, bons tout au plus pour des matelots de docks.

« Nous bûmes du porto; quand je dis nous bûmes, je veux dire que toutes ces demoiselles pâles en burent d'abord un plein verre.

« Elles attaquèrent ensuite les côtelettes avec furie. C'était merveille de voir exécuter ce pillage par des doigts roses et des ongles transparens! Comme les jeunes filles vaporeuses mangent, mon ami! Défie-toi, Socrate, du bu-

rin anglais ! Vois-tu, ces femmes, taillées en fuseau, au visage ovale comme l'ellipse d'un bel astre, engloutissent le bœuf roti à pleine bouche. Oh ! mon ami, pour croire à la poésie des Anglaises, ne les vois jamais manger.

« Les poulets froids y passèrent comme les homards et les dindes farcis. Il n'y avait plus de Love, ni de Diana ; ni de Nanny, ni d'yeux bleus levés vers le ciel ; il y avait des appétits insatiables et des soifs qu'irritait le porto. Encore une fois, brûle tous les keepsakes. Ces petites demoiselles roses, souriantes, tendres et voilées sous leurs cils et leur pudeur, sont de véritables ogres.

« Enfin, nous conclûmes avec le porto, et l'on apporta le champagne, qui fut suivi de l'eau-de-vie. Alors s'émut une controverse fort intéressante entre toutes ces frêles créatures, sur la question de savoir, si l'eau-de-vie devait être bue dans les verres à champagne, ou le champagne dans les petits verres à eau-de-vie. La majorité opina qu'on devait boire autant

qu'on avait envie, sans s'arrêter à la difficulté puérile du contenant.

« Une heure après le dîner, ces anges ne prirent plus que du thé et ne mangèrent que des tartines beurrées et du jambon de Présalé.

« Harassé d'avoir tenu tête à tous ces êtres aériens, je me retirai dans ma chambre, empressé d'ouvrir la fenêtre pour respirer.

« En regardant la lune qui jouait avec les flots, je pensai à celle qui avait manqué à ce dîner, à celle qui n'avait bu ni porto ni eau-de-vie.

« Je pensai à elle toute la nuit. Le bonheur d'être de retour en France, d'entendre sonner les cloches, qui sonnaient en français, ne lutta pas un seul instant avec avantage contre le souvenir toujours présent de la jeune miss. J'aurais désiré être Anglais, être blond, être né dans le Hampshire, pour m'assimiler à elle par tous les points de mon existence. Je considérais ma nationalité, ma figure, comme autant

d'ennemis qui m'éloignaient de son attention. Heureux, me disais-je, ceux qui l'ont connue, qui l'ont vue, toute petite, courir sur le gazon, aller au prêche avec un petit chapeau collé sur ses joues roses, glisser sur la glace du lac, de ce lac où elle apprit à nager; tu sais, le lac près du presbytère. Aimer, mon ami, ce n'est pas une chose si aveugle et si étourdie qu'on l'imagine. L'amour se rend compte jour par jour, heure par heure, du passé d'une femme. Il est avide de tout savoir. Il remonte jusqu'à la naissance d'une femme. Il se penche sur son berceau, et la voit dans sa fleur. Ensuite, il la regarde grandir; il ne veut pas qu'un autre l'ait prise à dix ans par la taille pour lui faire traverser un ruisseau; il ne veut pas qu'un autre ait éveillé un sentiment, une idée, une lueur d'affection dans son âme. On ne sait pas, je le sais, moi, aujourd'hui, tout ce qu'on a de jalousie pour une femme avant de la connaître. C'est que la femme qu'on aime, on l'a toujours connue.

« Cruelle pensée ! Qui sait si la jeune miss n'a pas laissé là-bas ce que je lui demande ici, un premier amour. Oui ! ses pleurs, ses regrets me disais-je, attestent les douleurs d'une passion rompue. Elle aime là-bas ! Ce n'est pas le phare ; ce n'est pas le lac du presbytère, ce n'est pas la patrie qu'elle regrette ; c'est un ami, c'est un rival. Il doit s'appeler John ; James ou Arthur. Oh ! pourquoi Napoléon n'a-t-il pas écrasé l'Angleterre ?

« De lassitude, je tombai dans un fauteuil et je ne pensai plus ; pendant des heures entières mes regards furent machinalement occupés à suivre des troupes de pêcheurs qui, avec des rames sur l'épaule et tirant de lourds filets, marchaient le long de la côte en chantant. Comme les passions nous font ; mon ami ! J'enviais le sort de ces pêcheurs aussi dépourvus de désirs que les huîtres qu'ils vont pêcher.

« Il y a des nuits qui ont cent heures ; celle-là ne finissait pas. Cependant le jour parut, si l'on peut donner ce nom à une lueur moins

claire que celle de la belle nuit qui venait de s'écouler.

« Bientôt la voix du conducteur résonna dans les corridors de l'hôtel; nous allions partir. Dans la demi-obscurité qui régnait, je vis monter l'une après l'autre dans les diligences, les jeunes Anglaises du paquebot. Elles étaient silencieuses dans leurs fourrures et sous leurs capotes. Après la prise de possession de toutes les places d'intérieur, on nomma les places de l'impériale et des autres cellules latérales des deux diligences; la dernière n'avait plus que deux places vides; une pour moi, l'autre.... je n'ai pas besoin de te dire à qui elle était destinée.

« Mon ami, le hasard c'est Dieu. Ce hasard je ne l'aurais pas échangé pour une couronne. Quand je la sentis près de moi, son coude contre le mien, je me fis petit, je ne respirai plus, je tremblai qu'en me voyant là elle ne demandât à descendre dans l'intérieur. Mon Dieu! que le bonheur tient peu de place!

« Quand les jeunes miss se furent bien assurées qu'elles n'avaient oublié ni leurs mâlles ni leurs valises, ni leurs sacs de nuit, et cela à huit ou dix reprises, quand les gouvernantes, à leur tour, furent convaincues, comme de leur existence, qu'elles ne laissaient derrière elles ni une paire de bas, ni un pot à beurre, ni une tasse à thé en terre rouge de Jersey, alors elles prièrent le cocher de ne pas encore partir, attendu qu'elles n'avaient pas eu la précaution de se réchauffer l'estomac par un tout petit verre de rum. C'était trop juste. On leur donna leur ration matinale, et les fouets claquèrent.

« Le jour était venu; le temps paraissait devoir se maintenir au beau. Les diligences du nord sont des montagnes. Me vois-tu là-haut trônant sur des paquets, dominant les vallées et les fleuves, découvrant cinq lieues de plaine de tous côtés. Je tarde bien, n'est-ce pas? à te parler de ma compagne. C'est que je n'ai encore rien à t'en dire. Elle ne s'est pas détournée un seul instant de sa lecture. Cette lecture,

je m'en assurai par une petite indiscrétion de mouvement, ce n'était pas la Bible ou les Psaumes, c'était Byron. Ce poète-là m'irrite. Je l'ai trouvé partout en Angleterre. Comme nationalité, cette lecture est fort louable; comme goût elle est très contestable à mon sens; comme occupation, c'est à faire mourir de dépit ceux qui la subissent de la part d'autrui. Byron sera encore, pendant cinquante ans, le rival de tout homme en Angleterre. Il est l'amant-né des jeunes filles, qui, du reste, ne l'appellent que leur bon ami.

« La jeune miss ferma enfin Byron, comme si elle eût entendu ma pensée, et elle se tourna un peu de mon côté. Nous nous sommes beaucoup moqués, — et de quoi ne nous sommes-nous pas moqués? — des anciens poètes, de ce qu'ils comparaient toujours les yeux de leurs maîtresses au soleil. A Paris, je permets qu'on se raille de cette image; on y connaît si peu le soleil! mais, pour tout autre qu'un Parisien, que cette comparaison est bien sentie. Voici en

quoi elle est juste. Rien n'est au-dessus du soleil, et rien n'est au-dessus du regard d'une femme aimée.

« Que la France est belle! » fut sa première parole.

« Mon ami, en ce moment, touché de cet éloge que je me croyais dû, je me dis comme Louis XIV : la France, c'est moi!

« Elle avait raison, du reste. Nous apercevions de notre promontoire mouvant des églises normandes aux clochers fluets, de claires rivières tournant et retournant autour de petits bouquets de villages qu'on aurait cueillis volontiers, et çà et là, encadrés comme des pièces d'échiquier, de petits bois, des carrés de pommiers, et des lacs enveloppés de genêts.

— Comment appelez-vous ce village? me demanda la jeune miss.

— Et celui-ci?

— Et celui-là, plus loin, à notre droite?

— Quelle est cette église?

— C'est l'église de Sainte.....

— C'est ma patronne....

— Vous vous nommez donc ainsi ?

— Oui, mais ce n'est pas le seul nom que j'aie. J'en ai un autre que j'aime mieux, et auquel je réponds.

« La jeune miss se tut.

« Quel autre nom avait-elle ? Crois-tu qu'il soit indifférent, mon ami, qu'une femme s'appelle Gertrude ou Scholastique ? Ce n'est sans doute qu'un enfantillage de ma part, mais j'ai des préventions sur les noms. Jamais je ne pourrais me résoudre à dire : ma chère Scholastique.

— Je m'appelle, reprit la jeune miss, je m'appelle Alice.

— Alice ! c'est un très joli nom.

« Désormais, je ne la nommerai plus qu'Alice dans mes lettres. Ce nom, je ne l'oublierai plus. Comment s'effacerait-il de ma mémoire ? Il servira, au contraire, à me remettre en présence de tous les objets que j'avais sous les yeux. Quand je l'entendis, nous descendions une côte

rapide, le vent soufflait vers nous, la plaine était couverte de bruyères, des nuées de corbeaux traçaient des triangles au couchant, trois petits nuages voltigeaient autour du soleil.

« Je m'aperçois un peu tard que j'abuse du privilège des voyageurs. Mon récit passe les bornes permises. Comme la critique aurait beau jeu si je faisais un livre! Rassure-toi : je ne publierai jamais deux lignes justiciables de son tribunal. Moi, écrire! moi insensible à l'éloge! moi que la critique la plus bienveillante pétrifierait pendant des mois entiers! J'admire, en vérité, ceux qui l'affrontent, ceux qui, brûlés au-dedans d'une juste fierté, et qui, pleins de la conscience de leur mérite, ont le courage d'une modestie menteuse, et s'apprennent à rougir et à baisser les yeux, comme une jeune fille, de peur de paraître voler le bien légitimement acquis de l'éloge. Il n'y a qu'un dieu ou un imbécile qui puisse dire : *Je ne suis pas venu pour être le premier, mais le dernier.* Encore une fois je ne serai pas auteur. Laissons donc ce

propos se perdre dans les sables. Revenons à miss Alice. T'es-tu jamais dit, au bord de la mer : Si cette vague roule jusqu'à mes pieds, je serai... Mais tu n'as jamais vu la mer ; tu as dû te dire quelquefois alors en regardant les étoiles : S'il s'en détache une de ce côté du ciel, je serai roi! Et comme de raison aucune étoile n'a jamais changé de place.

« Pour moi, mon ami, ce miracle s'est fait; l'étoile du ciel m'a entendu.

«Nous arrivons à Paris.

« A peine étais-je rentré à l'hôtel, que miss Alice se présenta et remit à ma mère une lettre de recommandation. L'étonnement m'avait cloué à ma place. Comment! miss Alice avait pour protectrice ma mère, ma maison était la sienne, et le voyage ne m'avait rien appris !

« L'accueil qu'elle reçut, quoique cordial, ne me satisfit pas. J'aurais désiré que ma mère l'embrassât, qu'elle lui parlât avec plus d'effusion, et lui offrît notre plus riche appartement. Les femmes ne savent pas recevoir les femmes;

les mères n'entendent rien surtout à rendre heureux les fils dans les personnes qu'ils aiment. Si j'avais osé, comme je lui aurais dit : Restez ici, miss, cet hôtel est à vous; commandez à ces domestiques, ils sont les vôtres; indiquez vos heures de repos et de travail, on les respectera. Exigez-vous encore que je vous serve, que je vous serve à genoux, que je vous accompagne dans le monde, dans vos promenades; et pour vos promenades acceptez-vous mon équipage? C'est moi, rien que moi, qui vous conduirai dans Paris; je ne vous quitterai pas, je ne vous perdrai jamais de vue. Et que ne lui aurais-je pas dit encore, mon ami, sans ma timidité, sans mon respcct pour ma mère? Il a fallu, mon ami, refouler toutes ces protestations si vraies, si chaudes de mon cœur, dans mon cœur même.

« Voici ce que lui a dit ma mère.

« Il ne conviendrait pas, mademoiselle, que « vous restassiez chez moi, même un seul jour; « votre candeur souffrirait de la liberté d'un

« monde que vous devez oublier, puisque vous « vous destinez aux saintes pratiques de la reli- « gion. Je vais sur-le-champ vous installer dans « le couvent des Irlandaises, où des compa- « gnes,. des compatriotes, des soeurs vous at- « tendent. Vous y trouverez ce délassement « d'esprit et de corps dont vous avez besoin « après un voyage pénible. »

« La jeune miss balbutia quelques paroles de reconnaissance, et se disposa à partir pour le couvent avec la même abnégation qu'elle aurait eue, je crois, pour affronter le martyre. La résignation est au suprême degré la vertu des femmes. Aussi combien y a-t-il eu plus de saintes que de saints.

« Je restai seul avec la jeune miss tandis que ma mère alla s'apprêter pour la conduire au couvent. Ma contenance fut alors plus gênée que la sienne. Je suis toujours au dessous de l'occasion; je la fais naître avec bien plus d'adresse que je ne sais en profiter. Miss Alice n'éprouvait aucune contrainte; elle dénoua son petit chapeau

de paille, aux longs rubans verts, et ses beaux cheveux aux boucles mignonnes flottèrent comme lorsque le vent les fouettait à la proue du bateau à vapeur. Je ne m'aperçus pas que les appartemens de l'hôtel, tout magnifiques qu'ils sont, lui aient arraché un geste de surprise. N'est-ce pas la marque d'un esprit élevé, cette assimilation immédiate au luxe, à la grandeur, aux choses trop éclatantes pour le vulgaire? Elle se promena dans le salon, elle se regarda dans la glace, parcourut des yeux le jardin, comme si elle eût été chez elle, au presbytère. Un seul meuble l'arrêta, ce fut mon piano, qui ne dut pas cet hommage à la beauté de ses pieds d'ébène, ni aux incrustations de nacre dont il est enrichi. Miss Alice s'en approcha avec émotion, s'assit auprès, l'ouvrit avec une familiarité pour laquelle je lui aurais baisé mille fois les mains, et s'accouda à l'un des côtés. Ensuite, avec la préoccupation du poète au bord de la mer, quand passent et repassent les vagues et leurs murmures, elle regarda les touches

d'ivoire de l'instrument. Mes yeux ne la quittaient pas. De plus en plus entraînée par sa rêverie, elle appuya mollement ses deux mains sur les touches, préluda comme sans y prendre garde pendant quelques minutes, et bientôt je distinguai les intentions d'un air que j'avais entendu mélancoliquement siffler par un matelot, un jour qu'un vaisseau de haut bord appareillait de la Tamise pour la Californie.

« Cet air était pénétrant comme la voix humaine quand elle est l'écho d'une vive douleur ou d'une joie soudaine; qu'avait-il besoin de paroles pour expliquer le sens dont il était empreint? C'étaient à la fois le soupir du pauvre, le regard de la mère à son enfant, le cri du voyageur à la vue de la maison paternelle derrière la haie, le pas hâtif de l'amant qui se rend au toit de la fiancée; si aucune parole ne dit bien cela, quelle parole rendrait l'amour de la patrie, qui se compose de ces sentimens de souffrance et d'amour? Ce qui seul le traduit, mon ami, comme le cri traduit la douleur,

c'est cette musique qu'elle faisait entendre, la sainte musique d'un air national, musique simple, grande, éternelle, où le ciel, les eaux, la terre, le vent, les hommes, leur croyance, leur force, leur liberté, font chacun leur partie.

« La jeune miss m'oublia, oublia qu'elle était étrangère chez moi, pour s'abandonner à l'inspiration de son âme, avec laquelle bien plus qu'avec ses doigts elle jouait sur le piano son air national de l'Irlande. Que de tableaux attendrissans et sauvages, que de montagnes pleines du bruit du cor, que de vallées ondoyantes passèrent sous mes yeux, tantôt au moment où les étoiles versent leur lumière dans les lacs, tantôt lorsque le soleil d'été dore chaque brin d'herbe! J'entendais tout, je voyais tout dans cette musique, simple, comme un bonsoir qu'au coucher du soleil se disent deux amis de chaque côté de la rivière bleue et profonde qui les sépare.

« Quand elle eut cessé de jouer, je restai encore long-temps sous l'impression de sa divi-

ne musique ; elle-même était si émue, qu'elle n'eut pas la force de repousser ma main, qui serra la sienne. La musique continuait l'œuvre d'alliance commencée par la poésie dans le trajet d'Angleterre en France. Je bénis une seconde fois ces amis du cœur, ces artistes dont le langage, répété des siècles après eux, surprend, enchaîne, et dit pour nous ce que notre insuffisance ne saurait exprimer comme eux. Malgré mes efforts pour te donner une idée de mon état nouveau, ah ! que tu es sans doute loin, mon ami, d'entrer avec moi dans cette sphère où je me sens porté depuis quelques heures. Si tu n'as pas brûlé la lettre où je te racontais le bal des Tuileries, cette lettre dont chaque ligne, lorsque je l'écrivais, semblait se détacher de ma plume comme des étincelles électriques du bout d'une baguette d'acier, eh bien ! cette lettre ne renferme pas une seule surprise, un seul sentiment comparable à ma situation d'à-présent. Mon effusion n'était qu'inquiétude d'enfant, admiration fastueuse ; ce n'était pas,

enfin, cette faiblesse sans nom, cette ivresse du sang, ce mal universel dont on craint de guérir; j'aimais toutes les femmes, j'en aime une; et, renouvellement étrange que je ne t'expliquerai pas, depuis ce moment je me sens meilleur, j'éprouve une tendresse illimitée pour tout ce qui m'entoure. Ma vie, mon bras, ma fortune à qui les voudra! J'ai besoin de me répandre au dehors, de rendre sensible aux autres la joie dont je suis plein. Ah! vienne, vienne un pauvre me tendre la main, et je la chargerai d'or, et je le remercierai de m'avoir soulagé! Si je savais ce soir une pauvre fille ne pouvant se marier faute d'une dot, j'irais à son grenier et je la ferais sourire comme une reine en lui mettant sa dot sur la cheminée. Je veux voir tout le monde heureux; si j'osais, j'écrirais sur mon chapeau : « Saluez un homme heureux, vous qui passez, car il aime, car il est aimé. »

« Enfin, je te l'ai dit, ce mot — je suis aimé; car lorsque miss Alice est partie, elle m'a regardé avec tant de bonté, avec une si douce per-

sistance, que je n'ai pu douter de mon bonheur. A présent je ne désire plus rien, ma vie est complète. Fou que j'étais, d'avoir désiré quelquefois d'être militaire, orateur célèbre, grand poète! tout cela vaut-il ce bonheur, aimer! être aimé!

« Je ne dormirai pas cette nuit, je ne veux plus dormir. Ce serait me laisser voler une pensée toute pour elle.

« Mais, à propos, où et quand la reverrai-je? Je l'enlèverai, je l'épouserai. A demain les réflexions, si toutefois je puis réfléchir, car je suis fou. Heureux les fous d'amour : on les plaint; moi, je les envie. Ils ont retenu, arrêté, scellé comme une statue d'airain, dans leur mémoire, les traits aimés, le beau corps, l'ame de leur amie. Ils ont vécu, ils vivent, ils vivront avec elle, et elle mourra au même instant qu'eux.

« Adieu, je n'ai plus rien à te dire, si ce n'est qu'elle est charmante et que je l'aime, qu'elle a les cheveux presque noirs et que je l'aime, que ses yeux ne sont pas très bleus, mais que je

l'aime; que sa bouche n'est ni ridiculement petite, comme les mauvais peintres savent les faire, ni trop grande cependant, et que sa taille, ainsi que toutes les beautés de sa personne, a ces moyennes proportions sans lesquelles rien n'est absolument parfait.

« Adieu, mon ami, adieu! Partage mon bonheur pour qu'il soit double.

« Ton frère,

» WASHINGTON. »

XXVII

« Mon cher Washington.

« On me remet ta lettre, ami ; je vais la lire ; laisse-moi achever de respirer le frais à ma croisée, ma petite croisée qui domine les jardins du faubourg Saint-Antoine et d'où l'œil plane sur les jolis marais des barrières : c'est une vue charmante agrandie de l'horizon boisé de Vincennes. Jamais soirée de printemps ne me sem-

bla plus pure ; elle est même peut-être trop ardente pour la saison ; et en effet, les maraichers se donnent plus de mal que de coutume pour arroser leurs plates-bandes de légumes, et leurs jeunes couches de melons. Ce relâchement précoce de l'air m'a ôté depuis quelques jours la moitié de mes forces ; le matin et le soir j'éprouve des langueurs sans souffrir précisément. Mon mal n'est nulle part et il est partout. Encore est-ce un mal? C'est ce que j'ignore. Il m'attaque par momens comme un accès, il m'effleure comme une bouffée d'air, et il passe. Je tressaille sans cause ; puis-je appeler une cause l'impression obscure produite par l'accident le plus commun ? Si le vent m'apporte l'odeur des fleurs du pommier, ou le bruit des cloches du couvent, si, comme au moment où je reçois ta lettre, il va faire nuit, si les champs ondulent tout à coup sous un éclat de la lumière expirante du soleil, je me sens alors surpris par une défaillance inconnue, et mon coeur est malade jusqu'à la nuit. Il y a, dans un jardin placé à côté du nôtre,

derrière le mur de clôture de l'hospice, un lilas que je croirais enchanté si j'étais superstitieux. Plus il s'est développé sous l'influence du printemps, et plus ce malaise dont je suis atteint a augmenté en moi. Quand il poussait des feuilles et des boutons, je frémissais comme lui à la brise du soir; à ses premières grappes violettes, j'ai été plus mal; et depuis qu'il est chargé de bouquets, de petites étoiles bleues et blanches, je suis accablé de faiblesse. Hier surtout, j'ai failli m'évanouir en apercevant entre ses branches des oiseaux qui chantaient, des moucherons, des papillons blancs, des fils de la Vierge tendus de grappe en grappe, et derrière ce voile animé un chapeau de paille noué aux rameaux, le chapeau oublié de quelque jeune fille sans doute. Si je n'avais eu que huit ans, je me serais élancé sur ce mur pour le franchir et pour presser cet arbre contre moi. A qui supposes-tu qu'appartient ce chapeau de paille?

. . . .

« J'ai lu ta lettre, ami, et ta lettre, au

lieu de détourner ma pensée de cette obsession maladive, l'a fixée en moi plus que jamais. Tu m'as donné la fièvre, quand je n'avais que le frisson. Tantôt j'étais glacé, tantôt brûlant en te lisant. Explique-moi pourquoi cette lettre, la plus faible de toutes celles que tu m'as écrites jusqu'ici, la plus négligée, m'a occupé, saisi, remué, plus fortement qu'aucune des précédentes. Maintenant, j'en suis convaincu, les grands écrivains sont ceux qui écrivent comme ça vient. Mon expression n'est peut-être pas choisie, mais je la laisse par respect pour ce principe que je professe, sans me croire ni te croire un grand écrivain. J'aurais peur de déchirer ta lettre ; il en coulerait peut-être du sang. C'est qu'elle est vivante, ami. Ecris-moi toujours ainsi ; envoie-moi des larmes, j'ai soif de pleurer.

« Qu'elle est intéressante ta traversée, et pour la faire avec toi, que j'aurais donné la moitié de ma vie si elle ne t'appartenait tout entière ! Je te plains pourtant de n'avoir pas essuyé d'orage au milieu de la Manche ; Dieu ne t'aime

pas; il te devait au moins un incendie à bord. Tu l'aurais prise avec toi, n'est-ce pas? et les cheveux épars, une hache à la main, le désespoir dans les yeux, tu l'aurais sauvée, ami, ou tu aurais péri avec elle dans les flammes ou sous les flots. Sais-tu ce que j'aurais fait à ta place? car je veux tout te dire, je l'aurais poussée dans la mer et je m'y serais précipité pour la sauver. Ton sang-froid m'a déplu. Elle et toi vous m'avez trop rappelé, dans le moment où vous étiez assis sur ce banc de démarcation, placé entre les riches et les pauvres, ces promenades limpides de Télémaque et de Calypso, sur des trirêmes dorées.

Quels jolis noms ont toutes ces jeunes filles, passagères sur ton bateau, tes compagnes de route sur le continent! J'aurais bien voulu, ami, que tu me dépeignisses quelques-unes d'entre elles; cela t'aurait peu coûté, et cela m'aurait tant fait de plaisir! Oui, que leurs noms sont doux et caressans! j'ai posé les lèvres sur le nom de celle qui s'appelle Jemima. Sois bon pour moi, sois

complaisant ; dis-moi, n'a-t-elle pas de longs cheveux blonds, épars sur des épaules charmantes? Ne montre-t-elle pas ses dents en riant, et en écartant ses cheveux qui chagrinent ses joues? Quand on s'appelle Jemima on a les yeux bleus, ou l'on ne s'appelle pas Jemima; on est insaisissable comme l'air; qu'en dis-tu? Si j'allais me tromper sur Jemima comme sur Paris autrefois, te souviens-tu?

« Ce que je ne te pardonne pas, ami, c'est ton ironie qui gâte tout. Tu te rends malheureux au plus beau moment de ta joie; en vérité, tu es comme ces enfans qui se disent : Oh! la belle tulipe! si j'avais cette tulipe! On leur permet de cueillir la tulipe. A peine l'ont-ils, qu'ils se disent : Tiens! qu'y a-t-il donc sous cette jolie feuille noire! et ils l'arrachent. Ah! il y a encore une feuille rouge; ils arrachent la feuille rouge pour arriver à la feuille bleue, qu'ils arrachent également ; et de feuilles rouges en feuilles bleues arrachées, ils parviennent au réceptacle, qui est un ognon infect. Oui!

tu es cet enfant; et l'ironie est un poison.

Ami, j'achève la seconde lecture de ta lettre, et j'ai la tête fatiguée autant que si j'avais fait dix lieues au soleil, malgré la tranquillité de la nuit qui d'ordinaire apaise la perturbation de mon esprit. La cloche du souper sonne inutilement pour moi; je veux rester à ma croisée pour respirer, pour boire à pleine poitrine les émanations de la jeune saison qui descend du ciel, et s'insinue dans mes sens, comme dans la terre la plus dure. Ah! je désirerais mourir au milieu de cette expansion et me fondre en atomes avec elle. Que je souffre! que je désire et que j'aime à cette heure qui suit la révélation de ta lettre! Que m'as-tu donc appris?

. . . .

Enfin je suis descendu à la chapelle et j'ai demandé à ces images de saints et de saintes, appendues aux murs, la paix que tu as achevé de me prendre, ami. Ma prière a été vaine. Je n'ai eu d'élan, de regards et de paroles que pour un portrait de sainte Geneviève, blonde et

rêveuse fille, assise et filant auprès d'une fontaine. Je ne te répéterai pas ce que je lui ai dit ; mais elle semblait sourire et rougir en m'écoutant.

« Oui ! ami, ton amour fait que j'aime ; tu m'as donné ton mal ; ta lettre m'a tué ; j'aime, mon Dieu, et je ne sais qui encore ; ce n'est pas cet air en feu du printemps, ce ne sont pas ces fleurs enivrantes, ce chapeau de jeune fille balancé à un rameau de lilas, cette sainte création d'un artiste que j'aime, c'est une femme ! c'est une femme ! mais où est-elle ?

« Au nom du ciel, au nom de notre amitié, au nom de tout ce qu'il y a de sacré au monde, ne me parle plus de ton Alice, tais-toi, ne m'en parle plus. Sais-tu pourquoi ? je l'aimerais ! je l'aime !

« A toi, « SOCRATE. »

XXVIII.

Depuis le duel de son fils avec le vicomte de Maison-Ronde, le duc de Levert avait rompu toute intimité avec son beau-frère, Des Verriers, auquel il lui était impossible de pardonner des conseils et des leçons de la plus douloureuse gravité. Ce fut donc sans le consulter qu'il arrêta le plan définitif de la destinée de l'enfant de l'hospice,

ayant renoncé pour toujours, et quelle déception pour ses croyances philantropiques! à en faire l'ami de son fils, trop flexible à de funestes penchans, sans être jusqu'ici absolument vicieux; son fils, déjà meurtrier à dix-neuf ans! Quel titre à la fraternité d'élite qu'il prétendait féconder sous l'haleine des vertus et des devoirs! La résignation est la religion du sage; le duc rêva l'amélioration de l'espèce dans l'avenir des siècles, essuya une larme, et en soupirant il écrivit cette lettre à la supérieure de l'Hospice des Orphelins.

« Ma chère soeur,

« Notre enfant aura vingt ans bientôt; le temps est venu de le rendre à lui-même et au monde, dont les lois, d'ailleurs, le font libre. Notre tâche est finie. Avouons-nous, ma sœur, que vos enseignemens pieux pas plus que mes doctrines philantropiques, souvent contrariées, il est vrai, n'en ont fait le sujet que nous attendions. Il n'a guère aujourd'hui en propre que

ce qu'il apporta en naissant : une imagination rêveuse, une sensibilité d'esprit voisine de la folie, et un fonds de paresse que rien n'a pu fertiliser. Vous ne m'entendrez point ici, ma sœur, maudire la nature, en désespoir de mon œuvre, si décevante qu'elle soit. Les âges à venir seront meilleurs à l'humanité. J'apporte, ma sœur, une résignation si vraie, un aveu si réfléchi de ma chûte, dans ce malheureux évènement, que je ne rougis point de vous confier combien le triste naturel de mon fils Washington a contribué à me décourager dans mon entreprise. En conscience, dois-je favoriser plus longtemps une liaison entre mon fils d'adoption et Washington, si rebelle à mes conseils, enfant sans enthousiasme pour la vertu, tout de feu pour les passions, excepté pour les meilleures; jeune homme dont la main s'est déjà rougie du sang de son semblable! Non, notre enfant, ma chère sœur, n'aura mon fils ni pour frère ni pour ami. Ils ne se sont jamais vus, grâces à nos soins; ils ne se verront jamais. Je reviens

au motif de cette lettre : tout est prêt, ma chère sœur, pour le départ de Socrate ; je l'envoie au Cap de Bonne-Espérance sur un navire qui l'attend au Hâvre. Je n'ai pu en faire un sage ; il sera un commerçant honnête. Avec une vertu commune et l'établissement opulent que je lui crée, il vivra heureux, je l'espère, et il aura encore assez de superflu pour soulager le malheur. Il sortira demain de l'hospice ; ma chaise de poste ira le prendre à quatre heures du soir, et il sera conduit directement au Hâvre ; dans huit jours il sera en plein Océan.

« Mon cœur est brisé, ma chère sœur ; j'ai soixante-dix-sept ans, savez-vous bien ? et voilà plus de soixante ans que je rêve cette idée de perfection humaine qui s'en va aujourd'hui du fond de mon âme avec le reste de ma vie. J'en mourrai. Plaignez-moi ! sur deux enfans, l'un de mon sang, l'autre de mes veilles, de ma sollicitude, de mon or, pas un homme !

« Je ne te maudirai pas cependant, humanité, sublime humanité, mon culte, ma religion,

ma vie ; qu'on me prenne tout, mes espérances, une à une, mon sang, goutte à goutte, mes deux fils, toi, Washington, toi, Socrate ; qu'on me laisse nu, pauvre, sans pain, au milieu de la rue, je crierai toujours, bénie soyez, humanité sainte ! Je meurs pour vous parce que vous êtes la vérité !

« Ayez bien soin une dernière fois de cet enfant, ma sœur ; couvrez-le chaudement pour le voyage ; mettez-lui de l'or dans les poches, tant qu'elles pourront en contenir ; embrassez-le comme si vous étiez sa mère : eh ! ne l'êtes-vous pas ? Les baisers d'une sainte femme comme vous portent bonheur. Donnez-lui aussi votre bénédiction ; qu'il voie mes larmes à travers les vôtres.

« Adieu, ma sœur, je suis bien malheureux.

« Duc de Levert. »

XXIX

Courbé sous son inquiétude, le duc se promenait dans son cabinet, hésitant s'il préviendrait ou non son fils du départ de Socrate. Washington n'est plus un enfant, se disait-il ; le temps n'est plus où j'amusais son imagination avec le prétexte romanesque d'une correspondance feinte. Depuis plusieurs années il n'ignore pas que rien

n'est plus réel que cette liaison de mon choix. Mon rôle de père serait compromis si je le terminais par un coup de théâtre, par une surprise indigne de ma gravité. Avec les enfans, le mystère a quelquefois son utilité, avec les hommes jamais. Le mensonge n'est que l'élément du mal. Ma conscience m'invite donc à ne rien cacher à mon fils.

Le duc fit appeler Washington, et d'une voix lente il lui dit, après l'avoir prié de s'asseoir près de lui :

— Je vous dégage, mon fils, des liens d'affection que ma trop grande confiance en certains principes avait tenté d'établir entre vous et Socrate. Votre correspondance avec lui cesse dès ce moment ; votre père n'a plus à vous demander la continuation de ce sacrifice de temps et de travail. Il vous remercie d'une complaisance devenue inutile.

— Mais, mon père, reprit Washington étonné, d'où vous vient cette résolution ?

— La cause serait longue à expliquer, et l'ex-

plication n'apporterait aucun changement à la résolution. Socrate quitte la France demain et l'Europe dans quelques jours.

— Cela ne sera pas, s'écria Washington en se levant.

— Pourquoi cela, mon fils?

— Parce que cela est impossible, parce que vous ne le voudrez pas pour lui, pour vous, pour moi aussi...

— Je vous répète, mon fils, ajouta le duc avec un ton mêlé de plaisir, d'autorité et de douleur. je vous répète que ce jeune homme partira demain; un navire sous voile pour le cap de Bonne-Espérance l'attend au Hâvre.

— Et moi je vous dis qu'il ne partira pas.....

— Mon fils!...

— Non! il ne partira pas. Quoi! après me l'avoir imposé comme un ami, comme un frère; après m'avoir laissé pendant huit ans verser la confidence de mes peines et de mes plaisirs dans le cœur de cet ami, après m'avoir inspiré l'espoir de l'avoir à vingt ans pour frère d'armes,

pour compagnon de la vie, vous me l'enlevez tout à coup. Pardon ! mon père, mais il est un âge où l'obéissance filiale a quelquefois besoin de peser les raisons de l'autorité paternelle. Dans cette occasion je ne comprends pas le langage de la vôtre.

— Tu as du cœur, mon enfant, viens, et que je bénisse ta désobéissance. Tu aimes, c'est bien ; aimer c'est la source du beau et du vrai ; pourquoi la source a-t-elle été empoisonnée chez toi, empoisonnée par ton oncle et par ta mère? Ce cri généreux qui t'échappe m'apprend tout ce qu'ils m'ont enlevé. Quel homme! quel sage tu eusses été, livré à ta noble nature, qu'eût dirigée ma pensée ! N'y pensons plus.

Le duc passa sa main sur ses yeux.

— Ecoutez, mon fils, vous avez tort de vous opposer au départ de Socrate. D'abord, en l'abandonnant, je lui assure une fortune presque aussi grande que la vôtre; ensuite, si je consentais à le laisser demeurer en France et libre au-

près de vous, songez que vous auriez la responsabilité de sa conduite. Il serait en droit d'accuser de cruauté ou de folie celui qui lui aurait ouvert les abîmes du monde sans en savoir le chemin. J'ai succombé à l'entreprise lorsqu'elle était possible; la mènerez-vous à bien, vous qui n'avez pas trop de votre propre prudence pour vous conduire? Si vous vous trompiez, mon fils, si vous vous perdiez avec lui, envisagez un instant la sombre agonie que vous donneriez à ma vieillesse. Nous nous serions mis à deux, le père et le fils, pour distraire de son repos, de son innocence et de son bonheur, une créature tranquille qui ne nous demandait rien.

Il est rare que la raison, exprimée à propos, ne produise pas son effet; rien n'était plus sensé, en ce moment, que la parole du duc de Levert. Le père et le fils allaient se quitter avec assez d'accord, quand on remit au duc la réponse à la lettre qu'il avait écrite quelques heures auparavant à la supérieure de l'hospice des Orphelins, pour lui annoncer le départ de Socrate.

Washington fut prié par son père trop ému de lire lui-même cette réponse.

« MONSIEUR LE DUC,

« Je n'aurais eu qu'à vous obéir sur-le-champ et à tenir tout prêt pour le départ de notre cher enfant, s'il avait été seulement en état de se tenir debout ; mais il est couché dans son lit, malade et étrangement malade. Sa respiration n'est pas gênée ; il est calme comme d'habitude ; mais il ne parle pas, il ne répond à personne, et son regard est fixe. Depuis hier il est dans cet état. Le médecin de l'hospice donne à ce mal un nom extraordinaire, et il assure que les exemples en sont très-rares. Avant d'essayer de le tirer de cette léthargie par de fortes secousses, il nous a interrogées afin de savoir si depuis quelques jours, il n'a pas été contrarié dans ses désirs. Nous lui avons répondu que non. Selon le docteur, la connaissance de la cause de la maladie indique, en pareil cas, le

remède à appliquer. Malgré le peu d'éclaircissemens qu'il a reçus de nous, il n'a pas moins tenté d'éveiller notre cher enfant par le bruit d'une arme à feu; l'essai n'a pas produit plus d'effet sur lui que les parfums répandus dans la chambre, autre moyen dont le docteur espérait beaucoup. Socrate n'a paru éprouver aucune sensation. Quand j'ai vu que la science était impuissante, je me suis adressée à Dieu, monsieur le duc, et il m'a inspiré l'idée de recourir au baume des prières. Ce soir plusieurs religieuses de divers couvens de Paris viendront demander au Seigneur, dans leurs prières unies aux nôtres, de délivrer notre cher enfant de l'espèce de mort où il est retenu, s'il n'aime mieux l'appeler à lui tout-à-fait. Il nous exaucera peut-être, comme il nous exauça cette fois, il vous en souvient, où Socrate tomba dans le délire à la suite d'une petite solennité de la maison. Le mal est plus profond aujourd'hui; mais Dieu n'est-il pas assez puissant pour le vaincre? Seulement

sommes-nous assez pures pour être écoutées?

« Après ce que je viens de vous dire, monsieur le duc, je ne crois pas que nous ayons grand espoir à fonder sur cette pauvre créature que nous avons peut-être trop aimée, l'un et l'autre, et à l'égard de laquelle le ciel veut nous éprouver tous les deux. Et s'il revient jamais à la vie, ne craignez vous pas que sa convalescence ne soit trop longue pour lui permettre de partir avec le navire dont il est question dans votre lettre?

« Agissez, monsieur le duc, avec votre sagesse accoutumée; je serai toujours prête à vous obéir, dans l'intérêt de notre cher enfant.

« Votre soeur en Jésus-Christ.

« . . . . . . »

Frappés du même coup, le père et le fils se regardèrent en silence. « Maintenant, tout est fini, semblaient-ils se dire, nous n'aurons plus besoin de nous disputer pour savoir à qui de nous il appartiendra. »

— Son mal est la catalepsie, dit le vieux duc; il en réchappera, à coup sûr, mais cet accident me confirme que l'imagination de ce jeune homme est en feu. Sa jeunesse le tourmente comme un volcan intérieur. Le coup de foudre dont il a été renversé n'est que l'irruption soudaine du dernier développement physique. C'est l'affaire de quelques jours; la supérieure de l'hospice a eu tort de s'alarmer si vite. Socrate pourra partir dans la quinzaine; je vais écrire au capitaine de retarder son départ.

Lorsque Washington eut quitté son père, il descendit au jardin et s'assit sur un banc pour éclaircir quelques pensées dont il avait été préoccupé pendant la conversation qui venait d'avoir lieu. Ce n'est pas seulement l'effervescence de la jeunesse, se confia-t-il avec un sentiment de remords, qui a causé le mal dont Socrate est frappé; depuis ma lettre, il n'est plus le même homme. Sa réponse indiquait déjà une inquiétude brûlante et fixe dont il a atteint le dernier terme. Mais que lui ai-je dit? quel monde lui ai-je

révélé, pour me servir de ses expressions? Il y a un étrange lien entre lui et moi; il m'attire, je vais à lui; nous avons besoin l'un de l'autre, et à peine nous touchons-nous par quelque point, que nous nous désunissons aussitôt, quand toutefois la joie de ma pensée ne devient pas le désespoir de la sienne, ou que ses illusions ne rejettent pas avec mépris dans l'ombre l'astre que j'avais pris pour le soleil. Je commence à m'en vouloir d'avoir habitué mes opinions aux contrôles des siennes, que je blesse toujours.

Le banc sur lequel était assis Washington s'adossait près de la croisée de la chambre de son oncle. Cette croisée s'ouvrit, et Des Verriers s'y montra.

— As-tu jamais vu de plus belle soirée, au commencement de l'été, Washington?

— Rarement, mon oncle; c'est ce que je me disais il n'y a qu'un instant.

— Cela me rajeunit, mon enfant, de respirer ces bonnes odeurs de violettes et de thym. Je

redeviendrais amoureux si je n'avais que soixante ans.

— Est-ce que vous avez jamais aimé, vous, mon oncle?

— Tu supposes sans doute que j'étais trop laid pour cela.

— Non, mais trop.... que vous dirais-je? trop amer, trop ironique, trop moqueur....

— Reste à savoir si j'étais ironique, puisque tu m'appelles ainsi, avant d'avoir aimé, ou si je suis moqueur depuis que j'ai eu le bonheur d'être aimé.

— C'est ce que vous allez m'apprendre, mon oncle, répondit Washington avec une légèreté de ton que son âge et l'acquit d'un voyage en Angleterre lui permettaient de prendre. Maintenant je suis un homme, semblait-il dire; je suis à la hauteur de tout. Je vous écoute.

— Ne compte ni sur un sermon, ni sur des biographies scandaleuses, mon enfant; ton attention serait frustrée. Mais que penserais-tu d'un jardinier qui s'acharnerait à vouloir faire

porter des melons à un rosier et des roses à un chêne?

— Cela me semblerait assez dépourvu de raison.

— Et, ne voyant pas s'effectuer ces monstruosités, si ce jardinier se désespérait, maudissait le monde, Dieu, la nature, la société, s'il tentait de se tuer, que penserais-tu alors?

— Que votre jardinier est un fou, voilà.

— Mon ami, tous les hommes mettent leur bonheur à faire pousser des roses sur des chênes, en demandant à un besoin les qualités d'un sentiment. Aimer est nécessaire à la jeunesse, comme le lait de la mère au nouveau-né. Mais c'est exclusivement une nécessité. Infidélité, inconstance, légéreté, coquetterie, trahison, grands mots! Autant vaudrait dire qu'un homme qui n'a plus faim n'est qu'un traître, et qu'une femme qui a sommeil est une coquette. La satiété en amour ne diffère pas de toute autre satiété.

— Quoi! mononcle, ne serait-ce qu'un gros-

sier appétit, ce sentiment si fin qui a produit des vers enchanteurs, des tableaux délicieux, avec Pétrarque, Ovide, Raphaël, Corrège?...,

— Je ne nie pas les beaux tableaux et les beaux vers, mais je ne crois pas à la réalité du sentiment qui les a inspirés. Je serais fâché pourtant que l'erreur ne subsistât pas toujours, le monde y perdrait trop. Et, pour le dire en passant, tu remarqueras que les religions (la nôtre qui est vraie n'est pas en question), et l'amour, mensonges monstrueux, ont produit les plus merveilleuses œuvres d'art de la terre. Tu vois que je suis sincère. Crois-moi donc quand je te prouve, pour justifier mon ironie, que l'amour n'est pas ce que tu crois. Voyons, tu aimes une jeune femme, par exemple?

— Oui, mon oncle.

— Comme tu réponds vite! Tu l'aimes pour son âme, sa candeur, sa vertu.

— Oh! oui, mon oncle.

— Vous vous promenez au clair de la lune, si chère aux amours, et le serein la rend borgne,

tu la chéris encore, car sa candeur n'a pas été éborgnée par le serein.

— Certainement. J'aurais mieux aimé toutefois qu'elle ne fût pas borgne.

— Sans doute! un soir d'été elle oublie de fermer sa croisée, et le lendemain elle est couverte de rougeurs. C'est la petite vérole. La voilà affreuse. Tu la chéris encore, car sa vertu n'a pas perdu le nez.

— Je la chéris encore... vous allez trop loin, mon oncle.

— Trop loin! Te l'ai-je montrée boiteuse, vieille, bossue par une chûte. Enfant, avoue-toi donc que l'amour prend mille masques, mais qu'il n'a qu'une forme. Je te l'ai dit : le besoin.

— En ce cas, vous seriez bien étonné, mon oncle, si je vous communiquais la dernière lettre de Socrate où je crois qu'il est question d'amour d'une autre manière que la nôtre.

— Que la nôtre! murmura Des Verriers, en priant son neveu de lui montrer cette lettre.

Il alla ensuite au fond de l'appartement et lut à la lueur de la lampe ce long gémissement à peine articulé, qui était échappé à une âme désolée de sa propre énergie.

— Qu'as-tu fait? dit Des Verriers en levant les bras et en retournant à sa croisée, tu as égaré, et mis en danger de folie, une tête aussi exaltée!

— Hélas! oui, mon oncle; et je m'accuse aussi bien fort de la position où se trouve Socrate.

Après avoir raconté à Des Verriers l'événement dont il est question dans la lettre de la supérieure de l'hospice, Washington sollicita un conseil, afin de réparer le mal qu'il croyait avoir causé.

— Je suis de l'opinion de ton père; la crise est profonde, mais peu dangereuse. Ne lui écris sur le même sujet que dans quelques jours, — entends-tu?

— J'écouterai vos avis, mon oncle; bonne nuit.

Quinze jours après, Socrate décachetait la lettre suivante, qu'avaient précédée sans doute deux ou trois autres lettres dans lesquelles Washington s'occupait un peu moins de lui, et un peu plus de la santé de son ami.

XXX

De Washington a Socrate.

« Un jour, deux Français qui voyageaient en Allemagne s'arrêtent pour dîner à l'auberge d'une petite ville. Ne supposant pas, avec raison, chez leur hôtesse une profonde connaissance de leur langue, ils s'épuisent en efforts de toutes sortes pour lui faire comprendre leur désir de manger un lièvre rôti. Ils parlent latin,

s'accroupissent à terre pour imiter les bonds du lièvre, rien ne frappe l'intelligence des gens de l'auberge. Ces pauvres Français seraient morts de faim si l'hôtesse, désespérée, ne se fût enfin écriée : *Mon Dieu! si ces messieurs parlaient français!*

« Compare-moi, ami, à ces deux voyageurs : je songeais à vaincre l'impossible, quand le facile était à ma portée. Incendier le couvent où s'est retirée la jeune miss, ce qu'à ma place tu aurais réalisé sans doute ; forcer l'abbé Ronsin à m'y introduire avec lui, violence à laquelle je ne penserai pas une seconde fois, vu que l'abbé Ronsin a été enfin nommé grand-vicaire dans le midi, ne sont que deux projets entre les mille que je ruminais depuis un mois, nuit et jour, à toute heure, quand le courage me vint de lui écrire et de lui demander tout simplement un rendez-vous. Elle s'y est trouvée avec une exacte précision. Ainsi, grace à ma timidité, j'ai obtenu un mois plus tard ce que j'aurais pu avoir un mois plus tôt.

« Ce qui m'est survenu depuis plus d'un mois que je ne cesse de la voir ne vaudrait pas les frais d'un récit, s'il n'était convenu entre nous que nous ne mesurerions jamais l'importance de nos relations écrites à l'estime du monde. Nous écrivons pour nous ; le facteur aurait seul le droit de se plaindre de l'épaisseur de nos lettres. Amuse-toi donc ou ennuie-toi, comme il te plaira, à me lire à ta petite croisée du côté du jardin ; et quand tu seras las, quitte-moi pour la vue de tes marais et de ton horizon de Vincennes.

« Si tu connaissais le Jardin des Plantes, tu pardonnerais sans doute au Jardin des Tuileries de n'avoir pas de cèdres. On y voit des cèdres, des nopals, des palmiers, des lataniers, et les plus rares productions de chaque règne. Tu serais enchanté surtout du jardin en lui-même, non pas le dimanche quand il est plein d'un gros peuple avide de faire une lieue pour manger du pain d'épice qu'on vend à sa porte ou pour agacer des singes ; mais les jours de la

semaine, lorsque les belles allées de marronniers balancent leurs panaches fleuris dans l'air calme de l'après-midi, et que les oiseaux jouent devant vous.

« J'ai choisi, ami, cette promenade pour mes rendez-vous avec miss Alice. Nous sommes à peu près sûrs de n'y être rencontrés par personne, les Parisiens n'allant jamais où ils n'ont pas l'espoir d'être foulés ou fusillés, selon les temps. C'est à peine si nous coudoyons dans les allées quelques rares couples, parlant bas et montrant pour nous la même réserve d'attention que nous avons pour eux. Les amans et les conspirateurs se reconnaissent de loin.

« Il y a mille endroits charmans pour causer dans les allées du Jardin des Plantes. Nous nous assîmes à notre première rencontre au pied d'un cèdre apporté d'Afrique par Jussieu dans le fond de son chapeau ; c'est une histoire touchante que vous racontent, pour quatre sous de pain d'épice, les marchandes établies, tous les jeudis, autour du vieux cèdre.

« Que les Parisiens sont spéculateurs, même dans leurs plaisirs les plus poétiques! me fit observer la jeune miss. Voyez : ils possèdent une merveille végétale ; ils en sont fiers ; ils la montrent aux étrangers comme un monument, et à deux pas ils élèvent un cabaret où l'on débite de la bière, à l'enseigne du *cèdre du Liban;* et une laiterie, fameuse par son lait chaud et ses gauffres, *la laiterie du cèdre du Liban!*

« Je répondis à miss Alice que la civilisation n'était poétique qu'à cette condition de mélange; si l'on supprimait du commerce la confiture de cédrats et le miel, dans dix ans il n'existerait pas un citronnier en Europe ni une seule fleur sur sa tige. On respecte les fleurs parce qu'elles nourrissent les abeilles qui produisent du miel. Sans la tisane des quatre fleurs, il y a long-temps que les abeilles auraient disparu de la terre.

— Cela est triste, ajouta miss Alice, mais vous avez raison; cela est partout, excepté dans les pays pauvres comme le mien. Chez nous, cha-

que fleur est une histoire, le souvenir d'une passion malheureuse, le sujet d'un vieux fabliau.

— Les peuples primitifs ont des forêts, et les nations civilisées des jardins des plantes, ajoutai-je à mon tour. Chacun de ces deux résultats a ses avantages; pourquoi fait-on qu'ils s'excluent! Pourquoi ce jardin si bien placé entre une montagne qui l'abrite du vent et un fleuve qui le rafraîchit, est-il ici un carré de salade, là une plate-bande de légumes; plus loin une étagère de pharmacien, et presque partout, un répertoire médicinal? On dit que le but de ces collections est d'être utile à l'humanité. Est-ce que l'humanité n'a besoin que de décoctions, de cataplasmes et de tisanes? Il y a des plaies au cœur comme à la jambe, et autant de maladies de l'âme que du corps. Celles de l'âme sont oubliées ici; l'âme n'a que faire de ces classifications chimériques et de ces dénominations en latin clouées au dos de chaque plante. Que ceci rende la santé, c'est bien; mais que ceci du

moins apporte à l'intelligence l'idée religieuse d'une providence toujours présente à notre faiblesse. Qui osera s'arrêter devant cet arbuste épineux, si vous vous bornez à le salir dans vos livres de science de cette épithète stérile : *aloë americana*. Mais avec quelle affection, quelle reconnaissance, nous considérerons ce même arbuste, si vous nous dites humainement : La plante entière de l'aloës sert de cloison et de haie pour entourer les champs ; ses tiges fournissent des poutres aux maisons, et ses feuilles des tuiles ; on emploie encore ses feuilles à faire des bassins et des plats : voilà un arbre dont on a déjà tiré la maison et le mobilier. Avec les nerfs et les fibres de l'aloës, on tisse du linge, des habits, des souliers, des filets, des hamacs, des tapisseries ; nous n'avions que le nécessaire, nous avons maintenant le nécessaire et le luxe ; ajoûtez l'indispensable. Les pointes de l'aloës sont façonnées en clous, en dards pour la guerre, en alènes de cordonniers, en aiguilles, en épingles, en rateaux, en

peignes. Du suc du même arbre, qui coule en si grande abondance, qu'une seule plante emplit jusqu'à cinquante amphores, on extrait un lait des plus doux. Cuits sous la terre, le tronc et les parties épaisses des feuilles sont délicieux à manger. Que demander de plus à une seule production de la nature? Que dire de plus éloquent et de plus simple pour en faire aimer le créateur! Cette botanique vaut bien celle qui dit : l'aloës est un excellent purgatif.

— Eh bien! dit la jeune miss, voilà ce que je demande à votre jardin des Plantes, et ce que je n'aperçois pas.

— Ah! demandez-le à tout ce qui existe dans notre société, car elle est tout entière privée de ce moelleux de formes, de cette souplesse, de ce charme; et vous savez bien pourquoi. C'est que l'homme seul a mis sa main dure et nerveuse à l'œuvre, et n'a rien laissé à faire à la femme, c'est-à-dire à la grâce qui achève tout. Qui a bâti, sculpté, écrit, peint? Ce sont les hommes, jamais les femmes. L'art n'a

qu'un sexe, il est mâle; tandis qu'il devrait réunir, et il les réunira un jour, la puissance du sexe évidemment le plus fort et la tendresse du sexe le plus faible. Alors les temps seront venus et accomplis pour la beauté de l'expression idéale.

— Je suis heureuse, me dit Alice, de trouver un écho de mes pensées dans les vôtres; je ne sais si elles sont justes, mais elles ont pour moi l'attrait de la conviction. Ainsi, il me semble qu'une femme n'aurait pas emprisonné dans ce carré de fer, que nous voyons d'ici, de belles fleurs qui seraient mille fois plus belles de leur propre éclat, et du reflet des autres, si, au lieu d'être alignées comme des soldats, avec un numéro au front, elles avaient été semées à la volée, çà et là, pour croître comme Dieu l'aurait voulu.

— Tant que ce seront d'épais jardiniers qu'on emploiera ici, jamais, je vous le répète, miss, ce jardin ne sera qu'une boutique de pharmacien. Ce sont d'ailleurs des médecins,

des antiquaires, des herboristes qui le dirigent. Il y manque un poète, le poète aurait fait un Eden de ce jardin; il lui aurait donné la physionomie variée de l'univers. Le lion y aurait eu son désert, le chamois sa montagne, le faon sa forêt, l'aigrette son fleuve, la fleur son appui, et l'homme, le roi de la création, se serait écrié : C'est bien! en sentant, en respirant, en écoutant le bruit, les émanations, le chant, le murmure et les harmonies de la création. Au lieu de cela, il faut nous contenter de ce banc de bois pour nous asseoir, et de la vue des ours pour nous distraire. Allons voir les ours, m'écriai-je.

« Nous descendîmes lentement la petite colline sur laquelle est planté le cèdre, pour nous diriger vers le bas du jardin. Comme tu le penses bien, nous n'évitâmes aucun détour; nous en suivîmes tant, au contraire, que nous nous trouvâmes je ne sais où, mais à coup sûr fort loin de la fosse aux ours. Comme on est susceptible lorsqu'on aime! Depuis que nous avions

changé de place, depuis qu'Alice n'avait plus ses regards distraits par le spectacle du jardin, il me sembla que son attention m'était moins dévouée; je m'imaginais que l'entourage avait prêté à mes paroles un prix dont elles s'étaient privées par notre déplacement; qu'enfin j'étais comparable, par ma position réelle ou imaginaire, à un sujet de peinture dont on aurait enlevé le fond. Mon relief avait disparu. C'est là du moins ce que je supposai.

« L'ombre de cette première tristesse, causée par la plus douce des situations, — le bonheur rend quelquefois injuste, — s'évanouit aussitôt que la conversation reprit son cours. J'avais pu confondre le repos de la réflexion avec la langueur de l'indifférence. J'ai souvent le tort de vouloir qu'on s'abandonne; et l'entraînement est un attribut du climat et non une qualité du caractère.

— Nous passions entre ces tortueuses allées, si parcimonieusement mises à contribution pour ménager des haies circulaires, de petits parcs,

des jardins sauvages aux animaux habitués à une certaine régularité de demeure, et sans laquelle ils dépériraient.

— Ce soin est charmant, m'écriai-je, l'homme est sublime quand il se fait aimer dans sa force. C'est Hercule balançant un enfant sur ses mains : quoi de plus gracieux?

— Oui, me dit Alice, mais essayez de vous faire aimer par ces locataires-là. Elle me montrait la galerie occupée par les léopards, les tigres, les lions, les ours et les panthères.

— J'avoue, répondis-je, qu'un des gardiens de ce jardin ne comptait pas trop sur leur affection, le jour qu'il se vengea sur un professeur de botanique dont il avait à se plaindre.

— Ah! racontez-moi cette histoire, me dit Alice en se suspendant à mon bras, et en me jetant ses lèvres comme si elle eût voulu me laisser voir la récompense qui m'attendait pour me payer de ma complaisance.

« Faut-il te rapporter cette histoire? Oui. Mais passe-la.

« Plus sentimental que ses semblables, ce professeur de botanique aimait, outre les pistils et les étamines, un bel éléphant apporté du royaume de Candahar au jardin des Plantes. Chaque matin et chaque soir, il s'accoudait sur la haie plantée autour du bassin réservé aux ablutions de son ami, et il se délectait à le voir barbotter, souffler, lancer de l'eau à la hauteur de vingt pieds. Cette satisfaction était souvent plus effective; des gâteaux passaient de la poche du savant dans la trompe du pachyderme, fort reconnaissant comme tout éléphant bien né, de tant de bontés inépuisables. Quel beau ciel n'a ses nuées? un changement eut lieu dans le personnel des gardiens du jardin. Ce nouveau gardien n'eut pas pour l'éléphant les soins attentifs de l'ancien. Il négligeá sa toilette pendant des semaines entières, oublia de renouveler l'eau du bassin; enfin il se conduisit si mal, que le professeur, après plusieurs remontrances, aussi paternelles qu'inutiles, fut dans l'obligation de le congédier.

« Si les éléphans sont rancuneux, les gardiens ne leur cèdent guère. Père de famille, comme tous les domestiques quand ils se plaignent d'être chassés, ayant quatre enfans, le nombre quatre étant inséparable du mot enfant comme est inévitable le nombre dix-sept quand il s'agit de blessures reçues, ce gardien ressentit vivement le tort que lui faisait le professeur de botanique. Une vengeance était dans sa main; il jura d'en user le soir même de son expulsion. Il sortit.

« C'était par un beau clair de lune; le professeur de botanique se promenait dans le jardin, ouvrant, avec l'autorité de son titre, la porte de chaque haie, foulant ces carrés de verdure, qui n'ont jamais été parcourus par personne. Dans le calme du soir, il achevait une *Flore nocturne*, vaste ouvrage où seraient décrites les mœurs et la physionomie des plantes qui ne s'ouvrent que la nuit. Comme il allait à travers les fleurs! comme il en fauchait avec sa petite serpe! comme il entassait des gerbes de

bouquets sous son bras! jouissances du sage, rien ne vous est comparable; et vous n'avez pas d'infidèles retours.

« Tout à coup un sifflement l'éveille. Qui a sifflé? Le professeur s'arrête. Nouveau bruit. C'est un ricanement dans les feuilles. Les feuilles sont écartées, et que lui laissent-elles voir? des singes! Horreur! A l'arbre à côté, à l'arbre suivant, à tous les arbres du carré, des singes! des centaines de singes! Qu'est-ce à dire, s'écria le professeur à l'aspect de tant de singes verts, de macaques et de guenons, qui, à la lueur de la lune, lui soufflent au nez en lui montrant les dents, — se sont-ils échappés de leurs loges?

« Le professeur dépose ses fleurs à terre, suspend les investigations pour sa *Flore nocturne*, et va appeler les gardiens. Il sort de la haie, et que voit-il? un zébu!

« Le zébu n'est pas féroce, mais il n'est pas agréable à rencontrer au bout du chemin. Il évite le zébu et passe. A trois pas de là, se

montre à lui l'ours blanc de Terre-Neuve, un énorme ours blanc. Le professeur oublie alors la *flore nocturne*, les singes verts et le zébu, et reste pétrifié devant l'ours blanc, qui se gratte le museau avec sa patte, dédaignant de manger un botaniste.

« Il est probable que si le professeur avait pu faire usage de ses jambes en ce moment, il se serait tiré du mauvais pas; mais il tremblait encore qu'il lui fallût trembler de nouveau. Après l'ours blanc, voici le lion, qui ne se laisse limer les dents par les jolies femmes que dans les fables de La Fontaine, voici la hyène qui mange toujours, voici la panthère qui mange la hyène, voici le tigre qui mange sans faim. Le professeur se crut mangé douze fois; et il comptait sur de l'avancement!

« Il est des positions qui ne se décrivent pas, parce que ceux qui pourraient les peindre ont été dévorés; le professeur renonça à publier sa *Flore nocturne*, s'adossa contre un arbre tout couvert de singes verts qui lui ricanaient

son chant de mort sur la tête, et il attendit.

« Tu crois peut-être que l'éléphant accourut le sauver? Tu t'attendais à la répétition de l'histoire d'Androclès? L'éléphant ne vint pas dans ce moment. Mais vois-tu comme le gardien s'était vengé. Ce vénérable père de famille, avant de sortir de son emploi et du jardin, avait ouvert la grille à tous les animaux cruels et féroces de l'établissement.

« Au milieu des léopards qui le flairaient, des tigres qui frottaient leur grosse tête à ses genoux, des zébus qui ont un si mauvais œil, des ours, assis sur leurs pattes de derrière, espèce de jury fourré, des hyènes et des panthères, au milieu de tous ces animaux, et pourtant à trente pas du pont d'Austerlitz, le professeur croyait déjà lire son article nécrologique dans l'Annuaire de Lesur. Tout à coup il se voit emporté dans une espèce de marche triomphale, sans chercher à opposer une résistance quelconque. Que me veulent ces animaux qui semblent me prier de les conduire quelque

part? se dit-il. Ils me précèdent en retournant leur tête à chaque pas pour que je les suive, ils me pressent en hurlant pour que je les guide. La peur le fait automate, la peur le pousse, et blême, et tremblant comme la feuille, en sa qualité de botaniste, il suit le féroce troupeau, qui, sans dévier de sa route, se dirige vers ses loges. Une fois là, la panthère saute d'un bond dans sa loge, le lion dans la sienne, et tous les autres quadrupèdes en font autant. Le professeur n'eut qu'à abaisser la grille sur eux pour être tout-à-fait hors de danger. Je suis donc un Daniel? aurait pu s'écrier le professeur, s'il n'avait pas compris; quand le sang-froid lui fut rendu, qu'une longue résidence avait amolli le naturel de ces animaux au point de leur faire désirer de rentrer dans leur bauge dont ils n'étaient sortis qu'à regret.

« Ce ne fut qu'en rentrant chez lui que le professeur de botanique trouva à sa porte l'éléphant qui l'attendait; l'éléphant s'inclina en signe de respect, et l'événement eut sa conclu-

sion. Au lieu d'être dévoré, il avait, pour ainsi dire, été ramené chez lui par les animaux du jardin avec toute sorte d'égards.

« Je ne sais si l'anecdote t'a amusé; elle a plus d'une fois amené le sourire sur les lèvres d'Alice. Mais quel triste caractère que le mien! Mon récit achevé, j'ai cru remarquer de nouveau que miss Alice redevenait distraite comme auparavant. Son œil n'était plus animé comme en m'écoutant, son bras pressait moins le mien, elle regardait ailleurs. Est-ce qu'il y aurait des femmes qui considéreraient les hommes, ai-je pensé, comme des claviers sonores, écoutés, aimés, chéris tant qu'ils résonnent, et rejetés comme meubles indifférens quand ils ont cessé de produire leur bruit harmonieux? Il me fut amer de supposer que je n'étais qu'un piano pour Alice. Je secouai cette mauvaise pensée, et m'abandonnai au doux état que fait éprouver à l'âme la lutte du jour et de la nuit au fond de ce jardin tout rempli d'exhalaisons différentes, embaumant l'air, le fortifiant, l'embra-

sant des senteurs de l'Amérique et de l'Orient.

— Qu'y a-t-il dans l'air? me demanda Alice elle-même, ne le trouvez-vous pas changé depuis que nous sommes dans cette allée? On respire moins aisément peut-être, mais on est mieux. Je ne puis garder ni mes gants ni mon chapeau. On semble pénétrer dans une salle de bains d'Orient; qu'est-ce donc! Elle dénoua son chapeau qu'elle balança à son bras, comme une écolière en récréation.

— C'est une heure sacrée, lui répondis-je, et les Orientaux ont eu raison de la choisir pour adresser leurs prières à l'Éternel. De partout s'échappe un parfum de bénédiction, qui unit en Dieu ceux qui le répandent sans avoir la conscience de leur office : ils sont les grains d'encens jetés dans l'encensoir. Cette heure est la protestation de la nature contre les exclusions des systèmes philosophiques ou religieux, qui veulent que l'homme soit une abstraction dans la création. L'homme, le lion, l'arbre, la fleur, le brin d'herbe, ressentent un commun tressail-

lement à l'instant où le soleil se retire. On voit qu'à son disque tiennent tous les fils de la matière et de l'intelligence; la pensée, le parfum, la couleur, le bruit, se rencontrent dans ce centre universel et subissent les mêmes lois d'assimilation. Levez les yeux, Alice, voyez! Ces milliers de feuilles tremblent, et pourtant l'air est calme; respirez au bord de cette haie, les odeurs vous arrivent nombreuses et plus vives, et cependant aucun vent ne les propage plus vite qu'il y a une heure; écoutez! le lion, la panthère, le léopard crient; et ils étaient muets depuis midi; la nature animée et la nature inanimée, s'il en est, se dégagent de leurs liens et demandent quelque chose dont elles ont soif. Ce quelque chose, n'est-ce pas l'amour? Qu'importe que la feuille l'exprime en se creusant sous la rosée, les fleurs, en se renvoyant des nuages d'atomes féconds, la nuée en se dilatant pour ouvrir un passage jusqu'au soleil à toutes ces émanations, c'est toujours l'amour qu'elles éprouvent. Et il en est, Alice, continuai-je, des êtres intelligens,

comme de ces êtres dont l'âme est retenue dans l'écorce d'un arbre ou dans le calice d'une fleur. Aussi ai-je toujours cru à la parenté mystérieuse des âmes, à travers les distances. Les créatures souffrantes d'amour et qui meurent avant la rencontre de l'objet aimé, celles-là ont éprouvé cette attraction qui rayonne entre tous les êtres comme les feux des astres se croisent entre eux. Leur cœur a senti, aimé et souffert d'un côté du soleil, tandis que la sœur de leur âme languissait et souffrait de l'autre côté de l'astre. Combien ont trouvé sous les palmiers de l'Asie, la figure, le regard, la voix qu'ils avaient pressentis sur les plages de l'Europe ! Il y a pour les plantes, pour les fleurs, pour l'homme, des courans éternels d'amour, que Dieu et le soleil entretiennent pour l'éternelle fécondité des mondes. Dans les volontés de la matière et de l'intelligence suprême, il a été arrêté que beaucoup de ces rayons s'uniraient dans un but impénétrable, et que d'autres se perdraient et mourraient dans l'épuisement de la solitude. Moi, je vous ai ren-

contrée, je vous ai aimée, Alice; et vous?...

— Parlez-moi toujours, répondit Alice.

« Oh! cette femme, ami, n'aime qu'à m'entendre; je ne suis qu'un livre pour elle. Quand ce livre sera fini, elle me jettera dans un coin.

« A toi,

« WASHINGTON. »

XXXI

De Socrate a Washington.

« Je sors d'un long rêve ; saint Jean n'en eut jamais de semblable dans son île de Patmos, et à coup sûr saint Jean, à son réveil, n'aperçut pas près de lui l'objet de sa vision. Et l'aurait-il vu, qu'y a-t-il de comparable entre un vilain lion qui avait le visage d'un homme, un cheval roux, vingt-quatre vieillards, et la jeune religieuse

priant à mon chevet quand je suis revenu de ma léthargie? En ouvrant les yeux, j'ai rencontré les siens, tout humides encore de sa fervente oraison adressée à Dieu pour moi; ma main glacée par la mort a effleuré sa main, ou plutôt ses mains, car elles étaient jointes par un rosaire; et ma résurrection entière m'a semblé venir d'elle, ma vie de sa vie, mon souffle de la part que m'avait faite le sien. Telle je l'avais vue dans mon rêve, telle je la revoyais. Mêmes traits moins voilés peut-être, mais plus humains; mêmes yeux bleus, plus bleus que ceux de ton Alice; sa bouche petite, sa blanche figure, animée; même costume : une robe en laine bleue, une guimpe en toile blanche, et une de ces spacieuses coiffures au fond desquelles les religieuses laides sont plus laides, et les jolies bien plus jolies. Sœur Mystique est céleste sous ce bonnet.

— Ne parlez pas encore, me dit-elle, quand j'essayai de me rendre compte, à mon réveil, de la longue absence que j'avais faite de la vie;

dites-moi ce que vous désirez, et restez ensuite en repos.

— Je désire vous voir, lui répondis-je en me soulevant sur mon lit, en la regardant fixement et de manière à lui inspirer des doutes sur ma parfaite guérison, si elle n'en avait plus sur mon existence.

— Restez en repos, me pria-t-elle une seconde fois; dormez, si c'est possible, moi je continuerai à prier pour vous.

« Elle avait aussi la voix de l'ange de ma vision évanouie. Je ne m'étonnai point de ces rapports, confirmés par tes observations personnelles dans ta seconde lettre, que j'ai lue quelques jours après ma maladie. Tu dis vrai; l'univers n'est qu'une famille autrefois indivisible comme l'attraction et la matière. Elle a été brisée; mais le besoin d'union n'a pas cessé d'exister. Il est de ces momens où l'on n'en doute pas. Tu crois que, malgré l'espace et les obstacles, on aspire l'un à l'autre; moi, j'en suis sûr et je l'atteste; moi je connais l'Orient comme

si j'y étais né ; je dessinerais jusqu'au moindre contour de ses montagnes et de ses vallées. On ne sait pas de quoi est capable l'intelligence qui désire fortement, toujours, à toute minute, le même objet. Comme il est vrai que je t'aime, frère, il est vrai que je connaissais sœur Mystique depuis long-temps. Tu as écrit une ligne d'or quand tu as dit : « La femme qu'on aime, on l'a toujours connue. » Et à qui donc, dans mon esprit, appartenait ce chapeau de paille suspendu au lilas ? si ce n'est à elle. Pour qui cette prière désolée faite au portrait de sainte Geneviève ? si ce n'est pour elle. Malheur à qui nie ces illuminations ! il nie les prophètes qui vivent toujours de par le monde, et qui parleront encore un jour, à l'éternelle honte et petitesse de la science.

— Vous priez pour moi, ma sœur ! lui dis-je ; et que demandez-vous pour moi à Dieu ?

— Une sainte vie, puisqu'il n'a pas encore jugé à propos de vous accorder une bonne mort.

— Et savez-vous, ma bonne sœur, s'il n'eût pas mieux fait de ne pas me retirer du tombeau où j'étais déjà descendu ? Qu'aurais-je perdu ! Les voluptés d'un monde inconnu ? Ce qu'il possède de plus pur, de plus angélique, je l'avais déjà dans le trésor de mes affections célestes de là-haut.

— Et qu'avez-vous donc rêvé de si extraordinaire ? s'informa la jeune religieuse, s'apercevant que j'étais assez fort pour parler sans danger.

— Ce que j'ai rêvé, c'est vous ! ma sœur, vous, telle que vous êtes là, jeune, presque enfant, arrivant de loin, de bien loin, comme de l'horizon et sur un nuage ; oui, telle que vous êtes là.

« La jeune sœur abaissa aussitôt sa tête sur ses mains au bord de mon lit, ainsi que je l'avais trouvée à mon réveil.

— Oui, jeune, belle, vêtue ainsi que vous. Seulement vous ne priiez pas, mais vous chantiez. Et j'éprouvais un étrange trouble à vous

entendre; quoique votre attention fût portée sur les touches d'un orgue ou d'un piano, vos yeux me suivaient partout et ne m'abandonnaient jamais. Vous chantiez, il m'en souvient, en vous accompagnant. Que votre voix entrait profondément en moi!

— Voyez, combien il faut croire peu aux rêves, me répondit la jeune religieuse en relevant la tête; je n'ai jamais chanté de ma vie.

« Cet aveu me déplut; je n'osai pas lui demander si elle avait appris à jouer de quelque instrument, car je t'avoue, et j'en suis fâché pour toi, si enthousiaste, dans ton avant-dernière lettre, de l'air national que t'a chantée ta jeune miss; je t'avoue que, de tous les instrumens, le plus doux à entendre, c'est la voix humaine. Remarque que plus les peuples s'éloignent de leur berceau, et plus ils inventent d'instrumens; ils compensent ou croient compenser leur insensibilité en chargeant des machines inertes de sentir pour eux. De nos jours, le piano est destiné à avoir un cœur pour les femmes. Oui,

je suis fâché que sœur Mystique n'ait pas justifié la belle voix qu'elle avait dans mon rêve. Mais n'est-elle pas assez parfaite sans cela?

« La nuit étant venue, elle prit congé de moi; elle me promit de me revoir le lendemain; elle m'a tenu parole. Quand elle fut debout pour partir, je remarquai qu'elle était plutôt grande que petite. Ne sois pas jaloux, ami, à cause de ta charmante Alice. N'as-tu pas dit qu'une femme n'était jamais petite lorsqu'elle était jolie? Permets donc à sœur Mystique d'être un peu moins jolie qu'Alice pour être un peu plus grande. Faisons-les sœurs, ami, par notre amitié. Le jour approche où nous nous verrons! Viens vers moi avec Alice; j'irai à toi tenant sœur Mystique par la main. Quel moment pour tous quatre, mon Dieu! Ah! je ne l'aurais pas acheté trop cher par des années de désirs et d'attente.

« Mais comme je vais, comme je vais! Ne dirait-on pas que sœur Mystique a jeté le voile au feu, et m'a sacrifié sa vocation? Peut-être. Ecoute-moi bien! Non, ne m'écoute pas encore,

car je ne suis pas arrivé au plus essentiel. Le point indifférent, c'est qu'elle n'a pas les mains transparentes comme elle les avait dans mon rêve. C'est peu de chose, sans doute, que des mains, mais nous sommes si peu de chose, que ce peu, en réalité, est beaucoup. Les belles mains qu'il y a en Orient, dis? Vois les poëtes arabes, ils célèbrent toujours les mains de leurs femmes dans leurs vers. Qu'aimaient donc les poètes latins? il n'est jamais question chez eux ni des pieds ni des mains de leurs maîtresses.

« Enfin, sœur Mystique est venue le lendemain, le surlendemain, et tous les jours depuis mon entrée en convalescence. Plusieurs occasions se sont présentées, comme tu le penses, de lui demander si elle avait prononcé des vœux, si elle avait renoncé au monde, si elle y rentrerait; à quoi elle a répondu qu'elle n'était pas encore engagée, et que son projet était de passer dans les colonies pour y soigner les fiévreux dans les hôpitaux. Peu à peu je l'ai fait renoncer à ce dévouement périlleux, obtenant qu'elle

bornerait ses soins aux malades de ce continent. La tâche est encore assez méritoire. Approche, ami, et que je te dise, tout bas, un mot à l'oreille. Je suis désolé d'avoir déterminé en elle ce changement de résolution. Oui, elle a perdu en un instant la moitié de l'héroïsme qui rend à mes yeux les femmes si belles. J'avais prié pour qu'elle ne partît pas. — Du reste, je l'aurais suivie, — et j'ai été mortellement affligé de son obéissance. Elle ne m'a pas compris. C'est la foi, la constance inébranlable dans la volonté que j'espérais en elle, et j'ai trouvé la femme ordinaire, qui échange, en un clin d'œil, la palme du martyre pour un éventail. O mon rêve! mon rêve!

« Tu es plus digne d'être aimé que moi. J'ai remarqué que ton Alice parle fort peu dans tes promenades, et pourtant tu es heureux près d'elle. Moi, je désirerais que sœur Mystique me dispensât de parler. Ne serait-ce pas un charme, gracieuse comme elle est, de s'appuyer sur son bras, et d'aller par les champs, la laissant

gazouiller et répandre des paroles dans l'air! Il faut que ceux qui ont des paroles défraient ceux qui ont des idées; et les femmes ont tant de jolies paroles!

« Fus-tu bien content, dis-moi, quand Alice t'a dit qu'elle t'aimait? Etiez-vous dans le beau jardin, sous un platane, sous un nopal? C'eût été délicieux comme position. Il y a mieux encore que l'ombre du nopal pour se dire qu'on s'aime; c'est la proue d'un vaisseau lancé sur la mer. Aux grandes émotions les grands espaces. La mer, son vent glacé, son écume, son eau sans fond, un ciel sans fond, pour l'amour. Comment peut-on dire au coin du feu à une femme : « Je vous aime! »

« Moi, je n'ai eu ni le nopal ni la mer; plains-moi, j'ai même eu moins que le prosaïque coin du feu. Mon désenchantement, sur ce point, est complet. Pourvu qu'elle t'aime, crieras-tu, qu'importe la place de l'aveu?

« Soit; mais c'est elle qui m'a dit la première: « Je vous aime! » et j'aurais tant voulu le lui

dire le premier. Pourquoi suis-je tout heureux et tout triste ?

« SOCRATE. »

XXXII

Les confidences régulières des deux amis expliquent assez leur situatiou respective, sans qu'il soit besoin de recourir à une analyse inutile. L'un est libre de ses actions et entame sa vie par une passion à laquelle il demande le bonheur, comme si le bonheur était jamais venu à la suite d'une passion ; l'autre aurait déjà mis

la distance de deux ou trois océans entre l'Europe et lui, si une maladie ne l'avait arrêté au seuil du départ, et fait passer, de rêve en rêve, au plus séduisant de tous. Un même obstacle les attendait à l'entrée de l'existence. On ne cherchera plus de trace de leur éducation philantropique sur le chemin qu'il leur reste à parcourir. Ainsi que tous les hommes, ils n'ont plus qu'eux pour eux et contre eux. Quel fat ou quel ignorant celui qui prit pour devise : *Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée* ! Est-ce qu'on doit jamais quelque chose à quelqu'un ? Chacun est sa destinée. Leur destinée s'accomplira en dépit des systèmes, des prévisions et des calculs de toute espèce. Autour d'eux, l'échafaudage des projets plus ou moins fous, plus ou moins sages, s'est écroulé. Ils restent seul à seul, face à face. Tout ce que la philantropie pourra revendiquer, c'est le bien ou le mal qu'ils vont exercer l'un sur l'autre, puisque sans elle ils ne se seraient jamais connus; situation chanceuse, nettement accusée il y a vingt ans par Des Verriers, lors-

qu'il disait au duc : « En essayant de lier ces deux enfans au même sort, vous jouez à la loterie. »

Ces enfans sont devenus des hommes.



XXXIII

« Mon cher Socrate,

« Je ne me trompais pas, quand je prévoyais, en tremblant, la place que j'occuperais dans le cœur d'Alice. Mais par quel stupide préjugé dit-on que l'amour est aveugle? Quelle niaiserie mythologique passée dans le sang des niaiseries morales! L'amour a un regard qui perce les murs. Trois jours après l'avoir connue, je savais, — et

combien mes promenades au Jardin des Plantes me l'ont confirmé, — je savais que je ne lui plaisais que parce que je l'amusais; que j'étais pour elle une flûte enchantée, faisant danser les palais et les campagnes, tant que je rendais des sons; vil morceau de bois, quand je cessais d'en produire. Ma découverte, quoique pressentie de si loin, m'a accablé. C'est un amour ruineux, dégradant, de bouffon du cœur, le sais-tu? celui de n'arrêter les regards d'une femme qu'à force de sortilèges, qu'à force d'esprit, quand elle consent à vous en trouver pour votre malheur. Que je devine bien la douleur du Tasse, du Camoëns et de tous les poètes, âmes sublimes auxquelles je ne me compare que par la douleur, crois-le bien; ils s'imaginent qu'on les accueille, parce qu'on les écoute, parce qu'on sourit à leurs enivrantes paroles. Quand ils ont fini de jouer leurs rôles et qu'ils se présentent comme hommes et non comme acteurs, on leur dit : *Je ne vous connais pas.*

« Oui ! je n'étais que cela, un amusement, un

piano, un livre qu'on n'avait pas la peine de feuilleter; j'étais moins que cela; tu vas l'apprendre. . . .

« Il faut croire, ami, que nous sommes bien éloignés de l'origine des primitives affections, spontanées comme le besoin, simples comme la vérité, pour être arrivés, de raffinement en raffinement, à une des plus monstrueuses aberrations de notre nature. Ce n'est plus l'homme, roi de la création, beau de sa force, puissant de sa volonté, que cherche sous le figuier son Eve corrompue; à sa place, elle adore une idole de son invention, un être que Dieu n'a pas fait, une espèce de type sans ressemblance avec le premier homme. Oui, ami, il y a des femmes qui, délayant à l'infini un sentiment aussi exclusif que l'amour, se passionnent pour l'esprit d'un homme, pour l'imagination d'un autre, et pour chaque subdivision de leur erreur.

« La civilisation a ses Messalines morales, femmes eunuques, se prostituant à l'esprit comme d'autres se vendent au corps. N'est-ce

pas le dernier terme de la corruption, cet oubli des sens au profit de ce qui n'est que mensonge et volupté stérile? L'homme est fait pour être aimé pour lui, et non pour ce qui n'est pas lui. On doit s'y attacher malgré son esprit et non à cause de son esprit, sous peine de renverser l'œuvre de la création. Le mal est si invétéré, ami, que si je publiais, pour d'autres que toi, ces quelques lignes, elles seraient décriées comme un paradoxe par ceux mêmes qui s'étonnent le plus de la légèreté des femmes et qui en ont le plus à souffrir.

« Dès qu'elles se croient autorisées à pratiquer ce mensonge contre nature, de quel droit les empêcherait-on de varier leur affection dans une proportion égale à la variété des qualités qui les séduisent? Prêcher l'ordre dans l'erreur n'est qu'une erreur de plus. Quant à moi, je me révolte contre cette lâcheté; mon orgueil d'homme méprise et repousse une affection qui s'abuse sur mon compte, et me déshonore en me prêtant une valeur de convention, de cir-

constance, et pour ainsi dire de quartier. Si je ne suis pas aux yeux d'une femme ce que j'aurais été pour elle dans tous les temps, je n'en veux pas; car je suis un homme, et non une abstraction.

« Assez de principes généraux. Miss Alice est cette femme à qui l'on peut appliquer ce que je viens d'établir à propos de toutes ces femmes, d'une catégorie dépravée. J'ai la preuve de l'opinion qu'elle avait de moi, j'ai la mesure de son amour, je sais la signification de cet amour comme j'en sais l'origine, et j'en suis indigné. Un événement tout naturel a mis entre mes mains les tablettes sur lesquelles, depuis son arrivée à Paris, elle écrit chaque soir ses pensées et ses remarques. C'est sans doute une grave indiscrétion de les avoir lues, mais je suis absous de ce tort par le mal que j'en reçois et dont je ne me guérirai jamais.

« Voici ce qui est écrit sur ces tablettes:

« Le piano sur lequel j'ai joué à mon arrivée à Paris, chez madame la duchesse de Levert, a

une octave de plus que les pianos anglais, et il leur est bien supérieur pour le son. Il a dû coûter 6,000 fr. au moins. »

« Mon ami, ce piano est celui qui lui servit à exécuter cet air national qui m'avait arraché un cri si vif d'admiration pour sa sensibilité patriotique et avait achevé de me la faire aimer. Quand je la croyais pénétrée du souvenir de son pays, elle estimait que mon piano valait 6,000 francs et avait une octave de plus que les pianos anglais. Poursuivons la lecture des tablettes. »

« Hier, il m'a déclaré son amour, ce que je prévoyais depuis huit jours au moins. J'ai écouté avec beaucoup d'attention et sans l'interrompre une seule fois tout ce qu'il lui a plu de me dire sur mes beaux cheveux, mes jolies mains, mon teint, mes dents et mes yeux; malgré la rapidité de son débit, sa vivacité et sa chaleur, j'ai suivi le sens passionné de ses phrases, et j'ai conservé dans la mémoire l'empreinte de chaque mot. Ainsi, je suis sûre maintenant que

l'imparfait du subjonctif est indispensable lorsqu'il est précédé d'un verbe dont il dépend, et qui est lui-même au passé. Comme il parle sa langue avec une grande pureté, il m'a également confirmé dans cette opinion que souvent deux substantifs n'exigent pas le verbe suivant au pluriel lorsque l'attribut convient à l'un et à l'autre; car il m'a dit en me prenant le front dans ses deux mains : *Que votre regard, que votre voix est tendre*, au lieu de *sont tendres*. A présent je tiens ma règle. »

« Misères humaines ! c'est là ce qui l'occupait lorsque je m'épuisais en protestations, en sermens, pour la persuader de l'intensité de mon amour, quand je croyais l'avoir enlevée au troisième ciel avec moi ! Elle prenait plaisir à m'entendre, non pas comme amant, mais comme grammairien ; je méritais son attention grâce à l'imparfait du subjonctif, que Dieu confonde ! Et voilà pourquoi elle me disait toujours : *Parlez encore !* Il lui restait à savoir une règle, ou à vérifier la portée d'un

mot. Pendant deux mois elle a économisé à cause de moi les honoraires d'un professeur de français. Et tu t'étonnerais de mon cri d'indignation poussé plus loin contre les femmes qui cherchent dans leurs amans autre chose que le plaisir ! Mais celle qui vous aime comme homme d'esprit, vous préférera demain un maître d'écriture, si elle veut se former la main, ou un botaniste, si le désir lui vient d'étudier les fleurs, ou un astronôme, ou un cuisinier même. Pour chaque branche des connaissances humaines, elle aura un amant; et vous aurez pour rival l'encyclopédie universelle.

« Le reste des tablettes est comme le commencement. Lis, si tu as le temps, ces dernières lignes :

« Le 15 avoir changé de bonnet;

« Le 16 avoir changé de religion;

« Le 17 avoir changé de bas. »

« Telles sont les Anglaises, mon ami, tels sont ces sylphes aux ailes diaphanes que M. Thomas Moore nous a révélés dans ses poésies, et

que le *steamer* nous apporte tous les jours de Londres. Que nous sommes de grands innocens! Nous voulons qu'une nation de boutiquiers, de colporteurs, de marchands et de buveurs de gin, qu'une nation couverte de rail-ways, ferrée comme un cheval, qu'une nation qui n'est pas une nation, mais un mélange de pirates danois, de pêcheurs saxons et de brigands normands, produise dans ses femmes des anges de grâce et de sensibilité! Mon ami, leurs femmes sont comme leur musique, comme leur peinture, comme leur architecture, comme leur poésie : un tout régulier, mais sans âme, sans chaleur, sans élan. Ce sont des femmes à la mécanique.

« Oh! ceci dit tout. Le grand poète de l'Angleterre, le pair de la chambre haute, le fameux lord Byron vendait ses vers une guinée la pièce au libraire Murray, — au prix des pêches sur les marchés de Londres!

« Washington. »

Personne ne demandera compte des événe-

mens intermédiaires, qui marquèrent le temps écoulé entre la dernière lettre si désespérée de Washington, à l'endroit de ses amours, et la réponse de Socrate qui va suivre. Nous laissons l'appréciation de ces heures muettes de la vie aux horlogers de profession, de même que nous abandonnons les descriptions minutieuses aux commissaires priseurs.

XXXIV

« Mon triste ami,

« Dans ta dernière lettre, tu dis tant de mal des Anglais, après m'en avoir écrit de si grands éloges, tu parles avec tant de colère, d'aigreur et d'emportement, des femmes anglaises et surtout de miss Alice; tu l'analyses avec tant de cruauté; tu mets si peu de mesure dans tes expressions de fureur, que j'en conclus avec cer-

titude, et démens-moi, si tu l'oses, que tu l'aimes plus que jamais.

Un poète, je ne sais lequel, a dit quelque part : *Haïr c'est encore adorer*. Tu adores miss Alice de toute la chaleur déployée contre elle dans ta lettre, à propos de ces fâcheuses tablettes oubliées dans tes mains. Si les consolations avaient quelque valeur, je te prodiguerais les miennes ; mais tu sais mieux que moi que les plus éloquens parmi ceux qui ont tenté de consoler les autres, sont morts de chagrin, ou se sont détruits. Je préférerais quelque bon raisonnement, si j'en connaissais d'applicable à la circonstance ; mais je suis en train, comme toi, cher désespéré, de faire mon expérience en amour.

« N'ayant ni paroles de bon conseil, ni phrases consolatrices à t'envoyer, je veux essayer du reproche, oui du reproche. De quoi t'étonnes-tu, si tu n'es pas plus favorisé de miss Alice ? Songe à ta conduite depuis que tu la fréquentes. Ta tâche, ton unique tâche a été, avec un

cœur ardent, plein jusqu'au bord, impétueux comme la tempête, de l'entourer des fascinations de la parole. Que de chaleur dépensée par toi! que d'enthousiasme! que de moyens violens pour arriver au résultat auquel tu serais parvenu sans doute avec la moitié moins d'efforts. Le premier jour tu as été un volcan, le second, forcément, tu as été tiède, le troisième froid, j'en suis sûr, quoique te maintenant toujours à la même élévation. Il était impossible que tu te soutinsses long-temps sur ce pied-là; ta ruine était imminente; c'est une femme tuée sous ton esprit, à t'entendre; ceci est de la fatuité; ce n'est qu'une femme tuée sous ton cœur. Au reste le mot *tuée* n'a ici qu'une portée de hasard. Attends quelques jours encore, et tout s'éclaircira. Les notes de ces funestes tablettes ne sont que des notes après tout, c'est-à-dire des membres brisés d'un beau corps, et par conséquent repoussans à voir. Deux moitiés d'une pensée juste présentent souvent, prises à part, deux mensonges ou deux calomnies. Sois raison-

nable; mets l'ironie sous les pieds, et dis-toi qu'elle n'est pas si coupable pour avoir essayé, en t'écoutant parler, de se perfectionner dans une langue qu'elle n'aime sans doute qu'à cause de toi; dis-toi que si elle a remarqué la valeur de ton piano dans un moment où, je l'avoue, ces sortes de réflexions viennent rarement, mieux vaut cela encore que si elle t'eût fait comprendre qu'elle en désirait un semblable. Passe ensuite rapidement sur la fantaisie d'avoir inscrit sur ses tablettes, le jour qu'elle a changé de religion entre les jours qu'elle a changé de bonnet et de bas. N'imite pas ce ministre qui ne demandait que deux lignes d'un homme, quel qu'il fût, pour le faire pendre. Il eût au moins, par bienséance, accordé douze lignes aux femmes moins habiles que nous en laconismes. Je ne présume pas que, dans ta colère, tu lui reproches d'avoir changé de religion. Si elle ne croyait plus à celle qu'elle a quittée, que lui reproches-tu? Il me semble, ami, que je bats ta tour en brèche. D'ailleurs tu la verras revenir

bientôt à toi, bonne comme tu la désires, éprise de toi comme tu prétends qu'elle le soit; si je me trompe, suis le conseil de La Bruyère : « Quand on a tout tenté sans succès auprès « d'une femme, il reste encore un moyen de « réussir auprès d'elle : celui de ne plus rien « faire. »

« T'intéresses-tu assez à ma liaison avec sœur Mystique pour que je t'en parle? Je t'apprendrai que je ne suis pas plus heureux que toi, mais moins par ma faute; car toi, ami, tu as trouvé celle qu'il t'était donné d'aimer, tandis que moi, j'ai peur d'avoir pris l'ombre pour le corps, et que mon rêve ne soit pas près de s'accomplir sur la terre.

« Est-ce ma faute ou celle de sœur Mystique? Mais je ne la quitte jamais heureux. Avant de la voir, je lui prête des sentimens et des paroles qui me la rendent incomparable; est-elle en ma présence, elle n'est plus qu'une jolie femme, tout juste douée d'assez d'esprit naturel, je présume, pour se faire pardonner son ignorance

des usages du monde. Avec elle je suis froid ou je mens, toujours à cause du caractère que prennent en moi le désir et la possession. Singularité moins rare qu'on ne pense, à moins toutefois que les jeunes gens de mon caractère ne soient rares, et je ne le crois pas, je l'aime beaucoup plus absente que présente. Si je ne dois la voir que le quatrième jour de la semaine, le troisième je suis moins occupé que le second, et une heure avant notre entrevue, bien plus calme que la veille; et par accident, si je doute qu'elle doive venir, les minutes d'attente sont des instans célestes pour moi. Mon anxiété vaut cent mille certitudes de bonheur. Vient-elle à la suite de cette lutte, j'ai perdu ma joie. Je n'ai plus à espérer, puisque je possède. Oh! n'est-ce qu'au ciel, mon ami, qu'on réunit à la fois le plaisir d'espérer et le plaisir d'avoir?

« Le caractère de mes analogies avec elle est vrai à tous les degrés. Ses yeux sont d'un bleu angélique dans mon souvenir, et pourtant si, en réalité, je les examine trop long-temps, je

finis par les voir gris, pâles et presque blancs; la blancheur de son teint, qui ne s'altère jamais dans ma mémoire, jaunit si je lui fais subir la même épreuve qu'à ses yeux. Est-ce qu'aucune femme au monde ne serait vraiment belle, regardée de près pendant cinq minutes consécutives?

« Malgré mes soins à lui cacher l'état de mon âme, elle a jugé par une comparaison naturelle entre ses élans et les miens, qu'elle avait plus d'attachement que moi. De jour en jour sa conviction s'est accrue et sa tristesse aussi. Elle souffre d'autant plus qu'elle ne peut soulager sa douleur par la pensée qu'elle vaut mieux qu'une rivale. Elle sait qu'elle n'a pas de rivale; sa vanité ne la console pas de mon indifférence. Sa rivale, ami, c'est elle-même. Pourquoi l'ai-je vue comme elle n'est pas? ou pourquoi la vois-je comme elle est?

« Je crois, pour me justifier, car je m'accuse de sa souffrance, que de toutes les choses créées, la femme a été la plus tardive et est conséquem-

ment la plus éloignée de sa dernière perfection, à moins cependant qu'elle ne soit un être déchu dont le type est au ciel. Aurais-je vu le type avant la copie? Serait-ce là l'origine de mes erreurs? Pourquoi nier tout? Nie-t-on l'équilibre des saisons? Nie-t-on l'admirable régularité du printemps, sa coïncidence éternelle avec les feuilles qui poussent, avec les oiseaux de retour, avec les eaux qui s'épanchent, avec le sang de la nature entière qui monte à la surface? Cet accord fut-il toujours ou n'est-il que l'encadrement exact de mille parties d'abord éparses et réunies à la suite des siècles? Je crois que l'homme et la femme sont encore à l'état de cette lente recherche qui cessera un jour pour la mansuétude et la paix de la création. Alors les âmes comme celle de sœur Mystique ne languiront plus autour d'une âme comme la mienne, qui n'ira pas chercher au ciel ou à travers des rêveries la femme de son choix.

« Si ces lignes te paraissent obscures, n'y vois que l'intention de me prouver à moi-même,

par excès de justice, que je n'ai pas tort de rester au-dessous de l'amour de sœur Mystique. Je ne suis pas assez parfait pour elle. Je suis trop exigeant peut-être. Mais tout en elle me semble terrestre, incomplet, sans ailes ni rayons. C'est une femme.

« Je m'aperçois, en finissant, que je rends à certains égards à sœur Mystique ce que tu as reçu de miss Alice. Celle-là m'aime trop, celle-ci ne t'aime pas assez. Miss Alice ne se serait éprise que de ton esprit, ce que je t'ai prouvé n'être pas rigoureusement vrai, et moi, je n'aurais rencontré dans sœur Mystique que la réminiscence affaiblie d'une image pure, immatérielle et céleste.

« Ainsi donc, tu ne peux accuser miss Alice sans me trouver coupable. Eh bien! que le dernier mot de sa défense nous absolve tous deux. Pourquoi veux-tu donc qu'on t'aime, fou! si ce n'est pour les qualités que tu as? sera-ce pour tes défauts? N'est-ce pas toujours par un

côté particulier du caractère qu'on éveille dans les femmes le sentiment d'attention qui plus tard devient de l'amour ? Quelle dépravation y a-t-il de leur part à s'attacher à l'esprit, à l'imagination, au goût, à la gaieté ; à la mélancolie d'un homme ? Prends garde, ami, ne touche pas à cela ; sois heureux qu'il en soit ainsi, — sinon tu n'aurais pas à subir la rivalité de l'encyclopédie universelle, comme tu dis, mais la rivalité de tous les cochers de fiacre, de tous les bouchers, de tous les écuyers du Cirque Olympique, de tous les forts de la halle de Paris.

« Adieu, »

« Socrate. »

« Il faut croire aux prophètes, et non les éprouver, » écrivait le doux Mélanchton à Erasme, à propos de Luther. Les femmes sont de nature divine comme les prophètes ; y croire est plus sage que de les éprouver.

Mais Washington n'avait pas lu Mélanchton ;

il avait même oublié les paroles de son oncle Des Verriers : « L'expérience, mon enfant, est une suite de sottises. »

Il tenta un essai, afin de s'assurer d'une manière décisive s'il était aimé ou non de miss Alice. Menteur de bonne foi comme tout le monde, il lui écrivit :

« Miss,

« Fatigué de votre indifférence, ennuyé de la vie, désespéré de n'être pas compris, et incapable de vivre dans une ville qui me retrace à chaque pas votre souvenir, je partirai demain pour l'Allemagne, où je passerai plusieurs années.

« Mon projet est arrêté ; je monterai en voiture demain à six heures, dans la cour des Messageries de la rue des Victoires.

« W. »

Washington crut que miss Alice ne s'aper-

cevrait pas que cette lettre était moins la nouvelle d'un départ que la proposition d'un rendez-vous.

Washington n'avait pris en effet aucune place pour l'Allemagne. Il se borna à se rendre à la cour des Messageries, où miss Alice n'alla pas.

— Elle ne m'aime pas ! s'écria-t-il ; c'est une femme sans cœur, sans âme, sans reconnaissance. Je ne la verrai plus ; je ne lui écrirai plus.

Une heure après, il lui écrivait :

« Mademoiselle,

« J'ai changé d'avis : je ne partirai pas pour l'Allemagne ; je me tuerai. Ce soir, à sept heures, je me brûlerai la cervelle dans la grande allée du Jardin des Plantes, à droite, près de la montagne du belvédère.

« W. »

Miss Alice n'alla pas plus au Jardin des Plantes qu'elle ne s'était rendue à la cour des Messageries.

Quand un homme a abusé de la menace du départ et de celle du suicide, il a crevé sous lui toutes ses espérances. Ne s'étant pas tué, Washington n'eut plus aucune ressource.

XXXV

La tête pleine d'irrésolutions, Washington appela de tous ses vœux une distraction puissante, énergique, comme font les joueurs quand ils ont perdu jusqu'à leur dernière illusion. Il s'élança à travers Paris, qui était alors allumé à toutes les distances et à toutes les hauteurs de ces myriades de feux qui font de la grande ville, vue des

sommités environnantes, une espèce de voie lactée rouge, cendrée de ténèbres. Son cabriolet l'emportait, comme s'il eût eu des ailes d'aigle, du bout des Champs-Élysées à la barrière du Trône. L'amertume, l'ennui, le désespoir allaient encore plus vite que lui, quoique l'immense circuit de Paris fût réduit aux proportions d'un manège par la rapidité de sa course. En contradiction avec cette précipitation fiévreuse, le temps ne marchait pas. Après avoir franchi les plus grandes distances, Washington avait à peine consommé dix minutes, et il n'était que huit heures. Il n'y a que ceux qui aiment ou qui n'ont pas dîné qui savent combien il y a d'heures entre huit heures et minuit. Et il pleuvait à torrens!

Cet état était intolérable pour Washington. Avant neuf heures il aurait crevé son cheval, fracassé son cabriolet ou écrasé quelqu'un sur la voie publique. Tandis qu'il accueillait avec dégoût la série de distractions qu'il s'offrait à lui-même, il aperçut, au bas du boulevart du

Temple, une file de voitures et un grand empressement de gens à travers ces voitures. Des fiacres, des cabriolets arrivaient du côté des faubourgs, de la rue Basse, des profondeurs du Marais et des deux moitiés des boulevarts. Son cheval s'arrêta au milieu de cet encombrement. La pluie grossissait l'avalanche; elle forçait les invités qui venaient à cette fête (car c'était évidemment une fête) à se faire descendre au bord même de la maison où ils allaient. Chacun, comme d'usage, prétendait descendre le premier, et, comme d'usage, la police ne le souffrait pas. Alors c'était à qui se précipiterait du marchepied périlleux des voitures au seuil de la grande maison. Que de Raleigh auraient étendu leurs manteaux dans la boue pour ménager un doux chemin à leur souveraine, si l'on avait eu des manteaux dans la saison où l'on était! Les souveraines ne manquaient pas. Les gerbes de diamans, les cheveux mêlés aux torsades de perles, les turbans, les diadèmes plaqués aux fronts, les tuniques, les ceintures flottantes, passaient

comme un éclair du fond sombre des fiacres sous une voûte de parapluies, et de la voûte de parapluies, ils disparaissaient sous la porte de marbre.

— Qu'est-ce donc que ce bruit? demanda Washington à un de ces mendians qui posent un tapis sur la roue des fiacres, moins sale que leur tapis.

— Est-ce que vous ne le voyez pas? répondit le mendiant, c'est Paphos. On célèbre la dernière soirée de Paphos. Demain plus de Paphos, le gouvernement n'en veut plus; il n'y avait plus que cela qui fît vivre le quartier, brave gouvernement, va!

— Tu auras vingt francs, garde mon cabriolet jusqu'à ce que je sois descendu; entends-tu?

— Je vous le garderais jusqu'à la fin du monde, mon bon monsieur, répondit le mendiant. Ah bien! si vous montez à Paphos, je puis vous garantir que vous vous amuserez. On a mis en réquisition tous les cuisiniers, les glaciers, les limonadiers de Paris. A preuve que vous ne

vous procureriez pas une demi-tasse d'ici au *pas de la mule*.

Content d'être poussé par les uns, insulté par les autres, d'avoir mis les deux pieds, les deux mains et la tête dans ce volcan, qui lançait de sa base à son sommet des nuées de mouchards, de voleurs et de jolies femmes, des étrangers, des flammes, des cris, des échappés des bagnes et même beaucoup d'honnêtes gens, car on en trouve partout, Washington respira de joie en franchissant les marches de Paphos.

Devant lui s'ouvraient six grandes salles en éventail ; il avait à choisir. En avant, se dit-il, je les verrai toutes. La première sera la bienvenue. Dans la première siégeaient huit messieurs en habit noir, huit hommes respectables d'aspect comme des juges en cassation ; rasés de près, ayant du linge blanc, du coton dans les oreilles, des dents pures, et un menton bleu de barbe. Ces messieurs étaient les banquiers de la table des jeux. Ils avaient découvert toutes les batteries de la séduction pour cette dernière solennité.

Leur sourire était triste et victorieux. L'élégie et l'ode passaient sur leurs lèvres. Sous leurs mains comme sous un pont d'une seule voûte coulait un ruisseau d'or.

— Oui, messieurs ! c'est notre dernière soirée, la dernière fois que nous aurons eu le plaisir de nous rencontrer. L'état nous renvoie. Faites votre jeu.

— Je double, — cent louis.

— Oui, messieurs, ce soir la clôture de Paphos.

— Deux cents louis. Encore perdu ! Que le feu du ciel dévore la place où fut bâti votre Paphos.

— Rien n'est durable dans ce monde, continuait avec aménité le banquier, sous le regard foudroyant du joueur qui fuyait après avoir perdu deux ou trois mille louis. On ne trouvera nulle part une aussi heureuse situation : au centre du Paris commercial, à portée de la ville et des faubourgs, à deux pas des théâtres.

— Que joue monsieur ? s'interrompit le banquier pour s'adresser à Washington.

— Je fais mille francs, répondit Washington.

— Que ces dames disent si elles jouiront ailleurs de plus d'agrémens. Ah ! elles regretteront long-temps les salles dorées de Paphos et ses beaux jardins, ses délicieux sorbets, ses quadrilles et ses gracieux cavaliers.

— Certainement ! certainement ! répondirent à la fois plusieurs groupes de jeunes femmes qui passaient en ce moment des salons où la contredanse était suspendue, pour entrer dans la salle de jeu.

— Mes toutes belles, continua le fermier, si le préfet de police vous avait vues, telles que vous êtes aujourd'hui, nues comme Vénus, il aurait épargné, à coup sûr, l'asile de cette charmante déesse. Il n'aurait pas exilé les Graces de Paphos.

— Monsieur ne peut jouer que dix mille francs à la fois, fit observer le banquier à Washington, qui remit une poignée de billets de banque dans sa poche.

— Soit, dix mille francs encore.

Le sang-froid de Washington, sa veine de bonheur, sa témérité calme, attirèrent auprès de lui les jeunes femmes qui étaient entrées. Elles méprisèrent les calembourgs mythologiques et les doléances lyriques des fermiers, pour assiéger le cœur de l'étranger qu'elles se figuraient être quelque prince brésilien, un boyard, un vice-roi au moins. Washington fit semblant de ne pas voir la ligne de circonvallation tracée par des cupidités charmantes autour de lui; vingt têtes gracieuses encadraient la sienne et lui faisaient une auréole de cheveux embaumés, de regards pleins de désirs et de séductions.

Il sentait des poitrines nues appuyées près de lui, des haleines ardentes courir sur ses cheveux; il n'aurait eu qu'à relever la tête et à dire : *à moi*! et toutes ces femmes l'eussent suivi, à travers les boues de Paris, jusqu'où il lui aurait plu de les conduire. Il voulut s'amuser d'elles et les tenter, saint Antoine à rebours. Sans pitié pour leur séduction, il les fit passer par le supplice de l'or et la torture des billets

de banque. L'enfer eût été moins horrible à ces femmes si dédaignées et si belles. Du coin de son œil ironique, il en apercevait d'accomplies en beauté de visage et de corps. L'ardeur espagnole, la langueur anglaise, l'abandon allemand, la brusquerie italienne, avaient réuni leurs types les plus parfaits dans ce palais, qui n'avait plus qu'une nuit à dépenser; nuit merveilleuse au dedans, épouvantable au dehors, car il tonnait de minute en minute, et le faubourg du Temple roulait des torrens d'eau de Belleville au Marais.

Le banquier ne plaisantait plus ni sur Vénus, ni sur Paphos, ni sur Idalie; Washington empilait des monceaux d'or devant lui et ses poches regorgeaient de billets de banque.

Pour faire diversion à la fatale veine qui les poursuivait, les banquiers suspendirent le jeu pendant quelques minutes, sous prétexte que les cartes manquaient. Ce qui manquait, c'était l'or et les billets de banque.

Je comprends, dit Washington en lui-même;

je les ai ruinés ; puis il tira sa montre et sourit :

— Vive le vice ! J'ai passé deux heures sans m'en apercevoir.

— Vous avez gagné deux cent mille francs, lui dit à l'oreille un homme qui avait l'air très respectable.

— Je vous remercie, monsieur ; mais le chiffre de mon gain ne m'importe guère.

— C'est possible ; mais il vous importe d'être vivant en rentrant chez vous. Votre bonne fortune est sue déjà dans toutes les salles. Vingt escrocs, si vous ne vous retirez de bonne heure, sauraient vous faire un mauvais parti.

Cet homme veut un louis, pensa Washington.

— Voilà cinq cents francs, monsieur, et laissez-moi.

Ce fut alors le tour des femmes. L'une d'elles s'approche de Washington, tandis que les autres l'entourent, et elle lui dit :

— Qui de nous a gagné le pari, monsieur ?

— Quel pari, mesdames ?

— Annette a parié que vous avez vingt ans ; Lucie, dix-sept ; Joséphine, dix-huit, et moi, seize.

— Vous avez toutes gagné, s'écria Washington, en leur indiquant le chemin de la salle où l'on dansait. Veuillez me suivre. Oui, vous avez toutes gagné.

Et monté sur un tabouret, Washington prit dans sa poche des poignées d'or et les éparpilla au milieu des quadrilles.

Quand les tigres des ménageries ont faim, ils ne se jettent pas avec plus de bonds convulsifs sur la chair hachée que lance le gardien aux barreaux de leurs cages. Ces ravissantes filles brunes et blondes, types allemands ou espagnols, se courbèrent, et avec leurs doigts blancs et roses elles cherchèrent, elles se disputèrent, elles s'arrachèrent les pièces d'or du parquet. Dans la lutte, bien des parures furent souillées, bien des visages se montrèrent nuageux de poussière, bien de beaux bras eurent des sillons de sang. Washington riait comme don Juan, quoi-

qu'il n'eût pas le moins du monde l'intention de l'imiter.

— Voilà les femmes! s'écria-t-il. Enfin j'ai trouvé aussi mon idéal !

Cependant, parmi ces femmes, une seule n'avait pas prostitué son corps à la sale moisson des pièces d'or ; elle s'était réfugiée dans un coin, loin de la mêlée, regardant avec une obsession perpétuelle la pendule de bronze de la cheminée. C'était assurément la plus remarquable de toutes, si elle n'était pas la plus jeune. Des yeux orientaux illuminaient en dessous un front net comme un diadême. C'était une reine du Bas-Empire ; moitié déesse, moitié femme ; moitié romaine, moitié turque.

Washington alla vers elle, et lui dit en souriant :

— Madame n'aime pas l'or sans doute ; ce sont les billets de banque qu'elle préfère : en voilà ; qu'elle en prenne.

— Ce que j'aime, monsieur, lui répondit cette femme, ce sont les jeunes gens qui n'avilissent

pas les créatures de Dieu comme vous l'avez fait. Vous venez de commettre là une action infâme, qui ne vous serait jamais pardonnée par Dieu, si vous n'aviez une mère qui priât pour vous. Vous croyez que c'est bien de prouver à soi-même et aux autres que les femmes ne sont pas des anges? Belle découverte! Oh! monsieur, dans tout il y a du poison; dans la plus belle fleur, dans le meilleur fruit, et au fond de toute chose. Méchant, cruel, qui analyse et met tout en doute, bon et consolé, qui va les yeux fermés de ce monde dans l'autre. Ne tentez personne; le premier puni serait vous. Vous avez avili ces femmes, vous les avez fait ramper à terre comme des chiennes, vous les avez fait se mordre pour de l'or. Eh bien! il n'y a pas une de ces femmes, la moins belle, la plus vicieuse, qui, si elle le voulait bien, ne vous fît commettre un crime, un assassinat, sur un seul de ses caprices..

— Qui êtes-vous, madame? s'informa Washington avec un étonnement ironique.

— Avant de vous répondre, je vous dirai qui vous êtes ; vous aimez une femme qui ne vous aime pas.

Washington pâlit, et entraîna hors de la salle de bal cette étrange femme qui lui faisait la morale à Paphos.

— Vous vous vengez sur nous. A votre âge on n'est pas si cruel sans cause. Vous êtes riche; j'ai suivi du regard votre dédain pour l'or ; vous êtes fatigué de la vie ; vous n'avez de joie ni dans l'esprit ni dans le cœur ; et vous ne seriez pas ici si vous aviez su où aller ce soir.

— Mais, madame !

— Écoutez-moi encore, mon ami, dit-elle d'une voix douce, et en laissant tomber une larme sur ses bras nus croisés sur son sein presque nu. Vous êtes comme tout le monde, vous vous imaginez que le banquier échange le désespoir du dehors pour le bonheur du dedans, de même qu'il donne des billets pour de l'or. Je connais toutes ces femmes ; il n'en est pas dix qui seront vivantes dans dix ans ; pour beau-

coup, c'est leur dernière nuit, comme c'est la dernière pour cette maison. La plupart sont brûlées par les excès, et toutes ne viennent chercher ici qu'un étourdissement à la fixité d'une pensée. Cette pensée, c'est le regret d'avoir perdu l'estime du monde, le besoin d'échapper au suicide, à la douleur d'avoir aimé et d'avoir été délaissée ensuite ; cette pensée... Et la jeune femme se tut pour écouter le timbre de la pendule... Ainsi, ayez pitié, reprit-elle, de ces afflictions déguisées avec tant d'art, et n'arrachez le masque à personne, de peur que quelqu'un, par derrière, ne coupe les cordons du vôtre, et ne mette face à face la laideur du bourreau et la laideur de la victime.

Washington croisa les bras et regarda de toute la hauteur de son étonnement, cette femme qui lui parlait avec tant de véhémence. Il allait, pour la vingtième fois, lui demander : — Qui êtes-vous ? quand pour la vingtième fois, un bruit nouveau rompit sa question et l'empêcha d'être entendue. Ce bruit surpassait to

bruits. C'était la police. Place à la police! respect à la police!

Le chapeau sur la tête, la figure blême comme tout fonctionnaire en service, l'écharpe au côté, suivi de six de ses gens, gantés d'énormes rotins, un commissaire pénétra dans la salle, et après en avoir fermé les portes, il prévint les invités qu'on était à la recherche de douzes jeunes conspirateurs déguisés en femmes et cachés au milieu du bal de Paphos.

— Déguisés en femmes! répond une des belles du salon. Je suis un des douze conspirateurs, moi. Je suis assez blonde et j'ai d'assez blanches épaules pour ça.

— Vos conspirateurs, monsieur le commissaire, ont-ils la taille fine? Voyez la mienne.

— Ont-ils le pied mignon? Les reconnaîtriez-vous à la cheville ou au menton? Choisissez!

— Mesdames, respect à la loi!

— Messieurs! interrompait la voix du banquier, la nuit avance, c'est la dernière nuit de Paphos! Faites votre jeu!

— Ah ! vos jeunes conspirateurs sont déguisés en femmes ! Tenez, en voilà un !

Et l'on poussait au pied du commissaire, comme une balle de coton, quelque énorme femme de haute maturité.

— Est-ce cela ?

— Insolentes ! Je vous ferai toutes empoigner.

Il eût été bien habile, le fonctionnaire, s'il eût saisi quelqu'un dans ce gouffre tournoyant. La fourche du diable lui-même n'eût pas atteint une seule personne tout entière; c'étaient des quarts de visage, des demi-attitudes, des groupes entrelacés, des formes fuyantes ; le bal d'ailleurs s'insinuait à travers les fentes, nivelait les trous. L'assemblée, ou plutôt la cohue, était tantôt un nuage et tantôt un mur.

Plus adroit que le diable, il faut l'admettre, un des hommes de la police attire avec lui auprès du commissaire, une jeune femme brune, aux moustaches fines, indiquées au blaireau, aux formes effilées, au nez droit, au regard déterminé ;

un beau jeune homme enfin, à cela près que c'était une femme.

— Vous êtes un homme, s'écria le commissaire ; n'est-ce pas ?

Les hommes disaient : — Vous voyez bien que c'est une femme.

Les femmes ripostaient : — Il faut être commissaire de police pour ne pas s'apercevoir que c'est un homme.

— Qui vous a donné à penser, demandait le commissaire à celui de ses gens qui avait amené l'être ambigu, que madame est un homme ou que monsieur est habillé en femme ?

— Parbleu, monsieur le commissaire, elle buvait du punch.

— Boire du punch ce n'est pas un sexe, répétait la foule.

— Si fait ! elle buvait, elle fumait, répliqua l'agent.

— Fumer n'est pas un sexe.

— Le diable vous emporte avec votre sexe. Il n'y a que les hommes qui fument.

— En preuve ! répondait une voix ou plutôt une tête de femme avec un cigaretto aux lèvres ; en preuve !

— A la fin, suis-je un homme ou une femme ?

Le commissaire de police était dans une profonde anxiété. Il n'en sortit que pour dire à ses agens de se retirer et de se poster à l'entrée des six portes. De là ils observeraient mieux : le milieu de la nuit qui approchait ferait se trahir par sa licence le sexe déguisé. Excellent fonctionnaire !

— Messieurs, la nuit avance, faites votre jeu ; c'est la dernière nuit de Paphos ; il ne vous reste plus que quelques heures.

— Qui êtes-vous, madame ? demandait Washington à cette femme, reprenant sa conversation disloquée par la police.

— Je vous disais que ces femmes seraient toutes mortes dans dix ans au plus, les unes en prison, les autres dans des maisons de force ou de fous, les autres dans les hôpitaux.

— Et vous ?

— Moi, je serai morte aussi.

— Vous êtes donc une de ces femmes?

Elle ne répondit rien.

C'est singulier, pensa Washington, sa mise ne diffère guère de leur mise — Vous venez donc ici par goût?

— Par devoir, monsieur.

Washington se prit à rire insolemment devant le visage de cette femme belle et triste à la fois, comme si elle subissait la torture.

— Oui, monsieur, par devoir, et ma douleur est de penser que cette nuit est la dernière de Paphos.

— Voyons donc, jeune homme, aurez-vous bientôt fini de confesser madame? N'entendez-vous pas que le souper est servi?

— Quel souper? s'informa Washington. Est-ce qu'on soupe ici?

— On fait tout ici, ce soir. — La dernière nuit de Paphos n'aura point d'égale.

— Allons donc souper, répondit-il en prenant par la taille sa belle Grecque. Au dessert vous m'apprendrez qui vous êtes.

Les damnés se mirent à table, et chacun prit place à côté d'une dame; Washington s'assit auprès de la sienne. Aux deux bouts siégeaient les banquiers; aux six portes, la police faisait bonne garde. Versées en cascades dans les verres, les vins exaltaient la joie des vainqueurs du trente et quarante, et effaçaient les rides de désespoir des vaincus. Les uns étaient pourpres, les autres violets. On s'animait, on choquait les verres, on riait convulsivement, quand un plat monumental, annoncé par la musique, porté par dix domestiques, un plat qui hérissa d'horreur la police, un plat comme jamais Balthazar n'en eut sur sa table, la nuit de son épouvantable festin, fut balancé sur la tête des convives et posé devant eux. Satan dut en rire au fond de ses cuisines. Ce plat contenait un homme vivant, tout nu, mais voilé par beaucoup de cresson. Un plaisant de la fête avait eu l'ingénieuse idée de se faire servir en guise de poulet, sur un énorme plat long-temps médité par les commissaires de la soirée. Petit de taille, ce Sar-

danapale s'était aisément accroupi comme un poulet sous un monceau de cresson.

On ne le découpa pas.

Mais pour se venger de la police, la jeune fille prise pour un homme sauta sur la table, et cria : — Commissaire, voici un de vos douze conspirateurs ! Vous ne vous attendiez pas à le trouver au gros sel !

— Vive le conspirateur au gros sel !

Enfin, le repas fut terminé ; les danses recommencèrent ; les banquiers reprirent leur place, et ce cri retentit de nouveau : —*Messieurs, la nuit va finir ; c'est la dernière nuit de paphos !*

L'impassible police verbalisait toujours.

A la suite du souper babylonien qui avait eu lieu, on peut supposer si les danses, le jeu, et les conversations se rallumèrent. Washington n'en revenait pas de voir avec quelle admirable rapidité le vice dévorait le temps. Trois heures sonnèrent ; il croyait qu'il était à peine minuit.

— Madame, dit-il en posant sa main sur le

bras de l'énigmatique femme qui l'avait tant occupé avant le souper, reprenons, s'il vous plaît, notre conversation, sans sortir cette fois de la salle. Il y a tant de désordre maintenant ici, que personne, je vous jure, ne nous remarquera; l'empereur de la Chine, s'il entrait, n'attirerait pas un regard. Allons, ma souveraine, achevez de m'apprendre ce que vous venez chercher ici par devoir.

Washington s'exprimait avec une témérité rare depuis le souper; il avait déjà le ton de la bonne compagnie de l'endroit. Son œil était diamanté, sa tenue inquiète comme du vif-argent, son coude impatient de provoquer une affaire. Du reste il était charmant dans cette demi-ivresse.

— Vous avez les bras bien nus, la robe bien courte et les épaules fort découvertes, pour venir ici par devoir. Sérieusement, vous venez travailler à votre salut à Paphos, madame?

— J'ai l'espoir d'y rencontrer quelqu'un qui ne s'amuserait pas de ma situation comme vous, qui me paierait sans doute de tout ce que je

souffre pour lui depuis si long-temps. Ce n'est qu'ici, mon Dieu, qu'il peut me rencontrer, ajouta cette femme aussi pâle que son interlocuteur était pourpre, aussi calme qu'il était agité, aussi résignée qu'il était audacieux.

— Y a-t-il long-temps, madame, que vous le cherchez?

— Des années! des années! répondit-elle en remuant sa tête comme font les fous tranquilles et incurables.

— Messieurs, faites votre jeu, amusez-vous, la nuit va finir!

La police s'était renforcée d'une vingtaine d'agens, plantés en espalier au dehors des portes.

— Des années, dites-vous?

Rongeant la pointe de ses gants, Washington ouvrait de grands yeux pour deviner ce que son intelligence, si subtile d'ordinaire, ne saisissait pas.

On passa du punch! il en prit; des glaces, il en avala deux; du thé, il en but. Il tremblait

et suait à la fois. Il est vrai que la salle était une fournaise.

— Ah! je comprends, s'écria-t-il en se frappant le front, en riant du fond de la poitrine comme son oncle Des Verriers, je vous comprends, ma souveraine, mon impératrice, ma Turque; je sais ce que vous cherchez ici, et je vais vous le dire.

Cette femme fixait toujours son regard sur lui avec pitié et bonté, avec bonté pour sa jeunesse et pitié pour son état.

— Ce que vous cherchez...

— Messieurs, vous n'avez plus qu'une demi-heure : amusez-vous! Paphos va fermer pour toujours ses portes! La nuit va finir.

— La ronde d'adieu! la ronde d'adieu! Les mains dans les mains. Messieurs, à vos places!

Ce fut un beau moment.

Les banquiers jetèrent les cartes en l'air; ils embrassèrent les joueurs, les vieux joueurs fossiles, ceux que le temps et le malheur avaient

presque changés en as de trèfle. On leur devait bien ce signe de respect.

—Ce que vous cherchez ici, madame, c'est ce que cherche un de mes amis, un fou, comme vous êtes folle, un rêveur comme vous êtes une rêveuse; vous cherchez l'homme idéal, n'est-ce pas?

Celle qui écoutait Washington soupira.

— Il y en a donc partout des femmes de cette infernale nature! Vous êtes donc une femme d'esprit aussi? Vous êtes trop dépravée pour que je ne le croie pas; vous voulez mieux que le plaisir. Ceci ne vous satisfait pas. Ah! mon ami Socrate, j'ai ton affaire, se dit-il, le pareil aura sa pareille; le mâle aura sa femelle.

— Formez la ronde! la ronde d'adieu!

Et la tempête commença, une tempête des Antilles, sans progression. Jeunes filles dont les gants ne tenaient plus au bras, dont les bras ne tenaient plus aux épaules, dont les épaules étaient nues; hommes de tout âge, mais d'aucune profession, vieilles joueuses, vieilles emprunteuses, existant encore à l'état de *plesiosaurus* à

Frascati, anciens fournisseurs aux armées, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus infâme sous le soleil; cuisiniers, maîtres d'hôtel, marmitons, tous les domestiques de la maison s'inclinèrent, obliquèrent l'un sur l'autre et ébranlèrent les voûtes étincelantes de Paphos.

La police eut peur.

— Je vous disais que j'avais votre affaire, ma reine, votre idéal, le jeune homme de votre choix. Un beau jeune homme qui rêve des saintes et des femmes orientales. Soyez donc sa femme orientale.

Une partie des corniches tomba sous l'effort de la ronde; nul ne s'en aperçut; le plâtre fut broyé en poussière et la poussière avalée.

— Voici le moment de faire le triage, dit le commissaire de police à ses agens; à l'œuvre! A mesure qu'ils passeront et que je vous les désignerai, vous les empoignerez, et vite les menottes; un coup de poing dans le dos; et en route pour la Conciergerie. Ceci signifiait que la police, en cherchant des conspirateurs, était

venue fourrer la main dans un nid d'échappés des bagnes et de faussaires.

— C'est entendu, notre chef.

Quand Pompeï s'écroula, la grande ville, et s'abîma d'abord sous une couche de feu, puis sous des couches de cendre, elle fut moins remuée dans ses fondations, que cet îlot de débauche.

La ronde n'avait plus de forme. C'était une ellipse enflammée de chairs nues, de cheveux épars, enfin un éclair dévorant.

— Vous allez me suivre! s'écria Washington en prenant cette femme, en la regardant face à face et en enfonçant ses ongles ivres dans ses deux bras.

— Où donc?

— A deux pas d'ici. Je sais ce que vous cherchez, vous ai-je dit, un fou comme vous. Vous entrerez! Vous demanderez Socrate Leblanc, qui a mon âge.

— Dans quelle maison me conduisez-vous? Laissez-moi!

— Il a mon âge. Il fut baptisé ici dans le punch, une belle nuit comme celle-ci. Tenez! faites-vous reconnaître; présentez-lui de ma part la jonquille qui accompagna son baptême, il y a vingt ans.

Et comme la ronde brûlante allait achever son tourbillon, comme la police tendait déjà son filet à la porte, tous les becs de gaz s'éteignirent. L'enfer était tombé dans l'abîme; les conduits du gaz avaient été brisés pour déjouer la police.

Obscurité complète.

Et dans l'obscurité on sortit; on marcha sur le ventre de la police, qui fut pilée. Washington jeta la femme du bal dans son cabriolet, fouetta son cheval, et en moins de dix minutes il se faisait ouvrir la porte de l'Hospice des Orphelins, et la refermait en riant. Il était ivre-mort.

Paphos avait fait son temps et fini sa dernière nuit.

XXXVI

La tendre lueur d'une matinée d'été éclairait la chambre de Socrate, qui s'était jeté tout habillé sur son lit depuis la veille. Dans la soirée, l'ordre de départ pour le Hâvre et le cap de Bonne-Espérance lui avait été de nouveau signifié par la supérieure ; et quoique cette fois son esprit fût tranquille, une agitation intérieure

l'avait empêché de céder au sommeil. N'ayant plus que quelques heures à passer dans cette maison qui avait été son univers, sa mémoire reprenait du plus loin possible et avec d'indéfinissables tristesses le chemin parcouru de sa vie. Cette récapitulation s'opérait malgré lui, tandis que les yeux à demi fermés il éprouvait à la fois la langueur de l'assoupissement et la plénitude de la vie.

Des pas rapides foulèrent son escalier; sa porte s'ouvrit; le rideau de son lit fut tiré, et il n'avait rien entendu, ou plutôt il tenait à ne pas rompre le voile transparent de sa quiétude. Il sentait l'éclat et la chaleur du jour à travers sa paupière sans oser la soulever. Une femme était devant lui, près de lui, avide de le voir, étonnée pourtant de l'avoir vu, retenant son haleine de peur de l'éveiller, prête à l'éveiller à chacun de ses mouvements. — Qu'il est paisible! qu'il est beau! quel visage céleste! murmurait sa bouche. Elle tendait les bras vers lui, elle effleurait son front avec son front, lorsqu'il se souleva comme pour

éviter l'espèce d'ombre étendue sur lui. Une résistance l'arrête; il ouvre les yeux, regarde, admire sans comprendre, pousse un cri à cette apparition, et tombe sur une poitrine aussi émue que la sienne.

— Savez-vous qui je suis? lui disait en le pressant contre elle, cette femme, qu'il croyait être entrée dans sa chambre sur un rayon du soleil; savez-vous qui je suis?

— Oui! je sais qui vous êtes, puisque je vous attends depuis tant d'années, ici, dans cette maison. Ce sont bien vos traits que j'ai rêvés; et cette fois je ne crains plus de déception. Voilà le front spacieux, le beau visage, les mains charmantes, la femme achevée, entrevue derrière le voile de ma vision.

Ne comprenant pas le sens passionné et obscur de ces paroles, la jeune femme chercha à se dégager pour lire dans les yeux de Socrate ce que sa bouche énonçait d'une façon si étrange.

— Vous ne me quitterez pas! s'écria-t-il. Si

toute la force de mes désirs n'a pu vous attirer plus tôt vers moi, toutes les forces de mon être s'uniront maintenant autour de vous pour vous retenir. Pourquoi vous en iriez-vous? Je n'ai pas encore eu le temps de vous parcourir tout entière du regard. Venez-vous de l'Orient, embaumée comme vous l'êtes, avec ce diadême d'or au front, cette mousseline molle et transparente autour des bras, et cette souplesse de gazelle? Passe-t-on la main sur les yeux du prisonnier qui recouvre la lumière, et dans l'Orient, votre patrie, jette-t-on des pierres dans le puits du désert au moment où le voyageur se penche vers le bord? Je suis ce prisonnier, ce voyageur altéré; qui donc aura assez de puissance pour vous arracher de mes bras?

— Moi, mon ami, moi, qui vois votre erreur.

— Mon erreur! Vous avez raison, ceci n'est encore peut-être qu'un des mille rêves de mon imagination. Cependant, — et il se leva et quitta brusquement la jeune femme, — cepen-

dant je suis bien dans ma chambre; voilà ma table, mes livres, la croisée du jardin, ouverte telle que je l'ai laissée hier; le jardin, le lilas dont j'ai vu naître et tomber les fleurs, ce sont là les témoins de la fidélité de mes souvenirs, de la justesse de ma raison. Non! votre présence n'est point une erreur, mon bonheur n'en est pas une; ou si c'est une erreur que je n'en sorte jamais, et que je meure avant qu'elle ne soit évanouie.

Il revint se jeter aux pieds de cette femme pour l'entourer de ses bras et poser sa tête brûlante sur ses genoux.

— Ne me dites pas que c'est une erreur, car toutes les vérités de la vie me l'ont fait prendre en dégoût. La vérité de la science m'a rongé d'ennui, la vérité de la sagesse m'a retenu prisonnier ici jusqu'à vingt ans, la vérité de l'amitié m'en a montré l'ombre et refusé la réalité, la vérité de l'amour m'a fait connaître une femme moins pour être heureux avec elle

que pour m'apprendre combien j'étais loin du bonheur.

— Taisez-vous, mon ami; taisez-vous... car je suis...

— Qui que vous soyez, laissez-moi mon mensonge. Oh! ne me parlez pas; vos paroles n'ont rien à m'apprendre. Je suis fatigué de connaître, vous ai-je dit. Est-ce que ces cheveux si doux, ce visage si triste et si gracieux, ces lèvres qui sont à moi, ne me disent pas qu'enfin j'ai découvert le monde enchanté où je n'attendais plus qu'une femme? Toute parole est trompeuse. La vérité, c'est vous, c'est ce bras que je presse, ce cœur qui bat près du mien. Taisez-vous! ce que je saurais vaudrait-il ce que je possède!

Un dernier effort délivra celle que Socrate emprisonnait entre ses bras.

— Je suis votre mère!

Ce fut alors au tour de la femme de prendre l'enfant passionné sur elle et de lui donner des

baisers pour les vingt années que ce bonheur lui avait été refusé. Mais il n'avait plus de force, il était brisé. Sa chaleur n'avait cédé la place à aucune tendresse. Il était tombé du ciel.

— Oui! je suis votre mère!

— Vous, ma mère! Vous venez bien tard.

— Plus tard pour moi que pour vous, mon fils. Je vous cherche depuis votre naissance. Vous, savez-vous où vous vîtes le jour?

— Dans une orgie.

— Mon fils, j'avais alors quatorze ans; j'avais été enlevée par les étrangers dans un petit village aux environs de Paris. C'est à Paris que je fus menée et puis laissée...

— Je ne veux pas savoir cette histoire; je n'ai pas de passé; vous dîtes que vous êtes ma mère, et quand cela serait, que me voulez-vous?

Il y avait dans la voix de Socrate toute la colère de l'homme lassé d'être le jouet éternel de son propre esprit, lassé de n'avoir pu élever son premier amour à la hauteur d'un rêve, et

d'être réduit à faire descendre le second au respect filial.

— Oui, que me voulez-vous ? Vous vous appelez ma mère, et vous vous attendiez qu'à ce nom j'accourrais vers vous, comme si j'avais encore besoin de votre lait et de votre sourire. Vous m'avez appris à m'en passer quand ils m'étaient nécessaires comme l'air. Enfant, je vous ai attendue, et vous ne vous êtes pas présentée; vous n'avez pas même eu pour moi l'affection instinctive des animaux, n'abandonnant leurs enfans que lorsqu'ils peuvent marcher seuls. La pitié publique m'a allaité, bercé, tendu la main, nourri, fait homme enfin. Ma mère est donc la pitié publique, et non pas vous.

Celle à qui Socrate s'adressait, avait caché sa tête dans ses mains et pleurait.

— Il a été un temps de mon enfance où je vous ai souhaitée dans toutes mes pensées du jour et de la nuit; à chacune de mes joies je

vous associais alors comme pour vous bénir de m'avoir fait naître, à chacune de mes douleurs, afin d'avoir une consolatrice qui me les rendît légères. Je me suis usé dans cette attente. Où étiez-vous quand je pleurais?

Vous, ma mère! Mais une mère c'est la branche et l'arbre, l'un ne va pas sans l'autre; c'est le ciel et l'étoile qui s'y suspend. Vous m'avez fait naître et puis vous êtes partie, laissant l'étoile aller à l'aventure. Vous, ma mère! Mais l'êtes-vous à d'autres titres que la première femme venue dont je ne sais pas le nom! Il faut que vous ayez puisé votre confiance dans ces stupides livres et ces mauvais drames, pauvres représentations de la vie auxquelles j'ai cru aussi, où il est toujours temps pour les mères de retourner à leur enfant quand l'envie leur en prend, et quand elles veulent goûter la volupté d'être mères, après avoir épuisé toutes les autres voluptés. Cela est un mensonge.

Le titre de mère se mérite par la peine, comme tout ici-bas; il est un devoir et non un

plaisir. Vous êtes de celles, n'est-ce pas? qui font deux parts de leur vie : la première consacrée aux plaisirs, la seconde à réparer leurs fautes; qui prennent du temps pour redevenir honnêtes, et se consolent dans leurs enfans des amans qui ne veulent plus d'elles? Ce jeu est une ignominie.

— Le repentir, mon fils, est donc un mot?

— Mais quand je vous pardonnerais, à quel sentiment intérieur aurais-je recours pour parvenir à vous aimer comme une mère? Votre figure, votre voix, votre pensée, me seront toujours étrangères; ce qui fait la mère, c'est l'amour du fils, et cet amour, je vous l'ai dit, naît des pleurs essuyés la veille et des baisers donnés le lendemain, pendant des années. Je puis vous pardonner, mais vous aimer, jamais; vous êtes trop belle, pour que je vous aime comme ma mère, madame.

Cette ironie perça le cœur de celle qui répondit :

— Si vous saviez cependant, mon fils, que je vous attends depuis dix ans dans cette épouvantable maison où vous naquîtes. J'espérais, ne sachant par quel moyen vous découvrir, ayant perdu la trace de ceux qui vous enlevèrent à moi la fatale nuit de votre naissance, j'espérais que vous seriez venu me chercher dans cette maison, guidé par une lumière plus sûre. Chaque nuit je suis allée à la même place m'asseoir, languir et espérer. La nuit passée, la rencontre d'un jeune homme au milieu des circonstances les plus étranges, m'a révélé votre retraite. C'est lui qui m'a conduite ou plutôt entraînée ici.

— Et ce jeune homme?

— Il a votre âge, il vous connaît; c'est lui qui, dans l'égarement de l'ivresse, m'a appris que vous viviez, et qui m'a déposée à votre porte.

— Ce jeune homme est mon frère, madame, mon frère par la reconnaissance encore plus que

vous n'êtes ma mère par le sang. Son père est le mien, et je les aime mieux l'un et l'autre que toute ma race, fût-elle présente devant moi.

La porte de la chambre s'ouvrit, et la supérieure entra; elle venait annoncer à Socrate qu'il allait partir pour le Havre; la voiture du duc l'attendait dans la cour.

— Adieu, ma véritable mère! dit-il à la supérieure; et en s'adressant à l'autre femme : Ma mère, c'est celle-ci, qui vous a suppléée dans les soins que vous n'avez jamais eus pour moi; c'est celle-ci, bonne et pieuse créature, qui m'a veillé pendant la maladie, et rappelé deux fois de la mort sans m'imposer jamais une affection factice fondée sur le hasard d'avoir donné le jour. Adieu, ma mère! dit-il en tombant aux pieds de la supérieure, adieu; je n'ai qu'un témoignage de reconnaissance à vous offrir, et Dieu et mon cœur m'en inspirent l'idée, c'est de vous nommer de ce doux nom de mère devant

celle qui s'appelle ma mère, et que je ne connais pas.

Il sortit, et laissa une femme évanouie dans les bras d'une autre femme qui pleurait.

XXXVII

Après un sommeil plein de rêves agités, Washington fut appelé par son père et par sa mère, qui avaient, l'un et l'autre, à lui proposer de faire un choix dans une question assez grave.

Cette question était un mariage. Sa mère lui offrait la main d'une jeune fille très riche, de

très illustre naissance, cela va sans dire, et en position de lui faciliter un avancement rapide dans la carrière diplomatique. Il demanda trois heures de réflexion.

Son père lui dit qu'il serait heureux de le voir s'allier à la famille d'un célèbre économiste, à qui l'humanité reconnaissante devait la découverte d'une fécule nouvelle, contenant vingt parties nutritives sur vingt-quatre. Il demanda trois heures pour réfléchir.

Quand les jeunes gens demandent du temps pour réfléchir, ils ont ordinairement le projet de ne pas penser du tout à ce qui leur est proposé. Cependant Washington n'était pas absolument dans cette disposition.

Sous l'ébranlement de son ivresse de la veille, capable de tout tenter, car il n'avait plus rien à perdre en matière d'amour, il alla au couvent, s'adressa hardiment à la principale, et lui dit qu'il était chargé par madame la duchesse, sa mère, très dangereusement malade, de confier

quelques papiers à miss Alice. La principale l'accompagna elle-même à la chambre de miss Alice, lui en ouvrit la porte avec beaucoup d'égards, et la referma sur lui.

Miss Alice était évanouie, réellement évanouie, ce qui est remarquable dans la vie d'une Anglaise. Il allait chercher des sels sur la cheminée, appeler du secours, quand il aperçut sur les genoux de la jeune miss une lettre ouverte.

Washington prit cette lettre; elle était de la main d'Alice, qui probablement s'était trouvée mal au moment de la cacheter. Washington la lut avec la rapidité qu'on met à boire du poison.

« Vous partez pour l'Angleterre, me dites-vous; et moi je vous suivrai, je vais vous suivre. Ingrat, c'est au moment de votre départ que vous me l'apprenez seulement. Il n'y a plus de couvent pour moi, plus de voile, plus de vœux. Ne me dites pas que mon sacrifice est inutile, que vous êtes désespéré de n'avoir jamais répondu à

mon aveugle passion pour vous. Vous mentez ! Vous m'aimerez un jour, car vous ne voudrez pas me voir mourir. Vous m'aimerez par pitié. Savez-vous que je vous ai sacrifié la main d'un homme, dont j'ai trompé l'espoir pour avoir le mérite de vous préférer à lui ?

« Demain je fuirai du couvent ; demain je serai près de vous, avec vous et pour être toujours avec vous.

« ALICE. »

— Misérable ! s'écria Washington en levant la main sur le visage évanoui d'Alice ; tu t'es amusée de moi pour te faire un triomphe de ma douleur.

— Qui me parle ? qui est là ? s'écria-t-elle en s'éveillant.

— C'est moi ! répondit Washington en montrant la lettre à Alice. Je vais vous chercher la réponse.

Il sortit, courut à son hôtel, écrivit à son père

qu'il partait avec la résolution d'avoir la vie d'un homme inconnu qui lui emportait son bonheur, et de s'arracher la vie ensuite. Il prit deux pistolets, monta à cheval, et s'élança sur la route d'Angleterre ou du Hâvre.

XXXVIII

— Venez ! s'écria le duc, après avoir lu ce billet et en saisissant avec l'énergie du désespoir le bras de son beau-frère ; venez, s'il en est encore temps, m'aider à empêcher mon fils de commettre deux crimes ! Pas un instant n'est à perdre. Il court sur la route d'Angleterre ; il est armé de deux pistolets, l'un pour tuer son rival, l'au-

tre pour se tuer. Mais hâtez-vous ou je pars tout seul ! Hâtez-vous !

Des Verriers, qui avait été interrompu dans sa sieste, s'habillait avec son sang-froid ordinaire, endossant successivement ses vêtemens de flanelle, sans oublier sa montre. Il cherchait son parapluie...

— Je vous en supplie, Des Verriers, partons ! Chacun de vos retards donne une lieue d'avance à mon fils. Vous me rendrez fou.

— Je vous suis, je vous suis, me voilà.

Ils descendirent dans la cour, où deux chevaux les attendaient. Le duc s'élança sur le premier, et il indiqua à Des Verriers celui qui lui était destiné.

— Nous n'arriverons jamais en vie, mon cher duc ; à notre âge courir ainsi la grande route à cheval ! Ne pouviez-vous faire atteler votre landau !

— Un landau ! Nous enfermer dans un landau pour ne pas voir à dix pas devant nous manquer

de rencontrer mon fils pour être plus commodément ! Restez, si vous avez quelque crainte ; j'irai seul.

Le cheval du duc tournait déjà le coin de la rue. Des Verriers monta enfin et alla se placer à côté de son beau-frère. En moins d'un quart-d'heure ils se trouvèrent hors la barrière de l'Étoile, foulant un terrain uni, mais poudreux d'une longue sécheresse.

— Et moi qui n'avais pas la moindre connaissance de cette intrigue, qui lui proposais ce matin encore de se marier.... Soupçonniez-vous quelque chose, Des Verriers ? Ah ! cet enfant m'a cruellement trompé en tout.

— C'est vous, mon cher duc, qui vous êtes cruellement trompé sur son compte.

— Devais-je m'attendre à ce qui se passe aujourd'hui ? Est-ce là un événement naturel, et tant d'autres ?

— Ce n'est pas plus un événement que tant d'autres. Attendez donc pour vous désespérer.

Washington n'atteindra pas celui qu'il poursuit; et s'il le rejoint, il ne le tuera pas. Je ne crois pas plus au romanesque qu'à l'histoire.

— Vous me consolez un peu, disait le duc. Oui, vous avez raison, le hasard n'est pas toujours aux ordres de la menace.

Malgré cette assurance, le duc ne ralentissait pas la course de son cheval. Paris fuyait derrière eux; Neuilly aussi; nuage à nuage la poussière avait répandu une couche épaisse sur leurs habits. Le duc était haletant; Des Verriers toussait. Le soleil prolongeait sur eux, en s'épanouissant entre les arbres, d'ardens rayons, à l'incommodité desquels se joignait la tyrannie d'une nuée de petites mouches.

— J'ai du malheur, reprenait le duc. Le jour même où je me vois enlever mon fils d'adoption, l'autre me laisse dans la crainte de le perdre.

— Réjouissez-vous plutôt de cette compensation. Vous vous êtes débarrassé d'un lourd fardeau en embarquant un fou dont la destinée

vous a plus occupé que celle de trois enfans, sans vous procurer les avantages d'un seul. Mais que ce cheval a le trot dur ! j'ai les reins brisés.

Ce n'était pas le moment de discuter l'opinion mille fois controversée de Des Verriers. D'ailleurs la poussière et la chaleur étouffaient toute communication entre les deux cavaliers. Doublant de vitesse, franchissant en un clin d'œil les plus longues avenues de la route, ils n'avaient plus forme humaine, à force d'épaissir sur leurs visages, leurs cheveux et leurs habits, une croûte mêlée de sueur et de sable. Un instinct paternel avertissait le duc qu'il n'était pas loin de son fils. Il s'imaginait le voir dans chaque accident du chemin, dans la branche avancée au fond de l'horizon, dans le groupe de piétons noircissant la chaussée, dans les voitures qui arrivaient comme un nuage. A chacune de ces voitures, il ne manquait jamais de demander si elles n'avaient pas aperçu un cavalier au galop. Point de réponse satisfaisante encore. Enfin un boucher

de Poissy leur cria du haut de son char-à-banc, escorté de deux énormes chiens, qu'il n'avait rencontré sur la route qu'une voiture de couleur jaune, suivie à quatre cents pas de distance environ d'un homme à cheval qui semblait vouloir atteindre cette voiture.

— Des Verriers ! s'écria le duc, la voiture jaune, c'est la mienne ; et ce cavalier est mon fils. Washington et Socrate vont se trouver côte à côte. Vous voyez, mon frère, si j'en avais fait deux amis, l'un se jetterait au-devant de l'autre ; et Socrate, par une faveur de la Providence, arrêterait la course meurtrière de mon fils.

— Mon frère, raisonnez donc, je vous prie ; si vous en aviez fait deux amis, Socrate ne serait pas parti pour le cap de Bonne-Espérance, et n'aurait pas été rencontré par Washington sur la route de Paris au Hâvre.

— Nous ne sommes qu'à un quart de lieue, selon toute probabilité, de l'endroit où est mon fils. Encore un effort ; je crois entendre ; j'entends un galop ! Écoutez !

— Je n'entends que des cris qui partent de la rivière.

— Des cris ! dites-vous ? Reconnaissez-vous la voix de mon fils ?

Presque couchés de lassitude sur la croupe de leurs chevaux, les deux vieillards arrivèrent au bas d'un pont jeté sur la rivière.

Au bord étaient des gens qui gesticulaient, criaient et se désespéraient.

— Ces malheureux voient noyer une jeune fille sans lui porter secours. Descendons, Des Verriers ! sauvons-la !

— Le temps est précieux, mon frère ; ce retard nous fera perdre la trace de votre fils.

Sans écouter, sans entendre seulement les observations de Des Verriers, le duc s'était mêlé aux gens amassés au bord de la rivière, et leur mettait de l'or dans les mains pour les engager à sauver la jeune fille, qui disparaissait et reparaissait plus affaiblie à chaque convulsion.

Il avait déjà enfoncé les jambes dans l'eau,

quand enfin un paysan tenta de gagner la récompense. Il parvint à retirer la jeune fille.

Je me charge de votre dot, lui dit le duc avant de remonter à cheval. Et il partit. Son corps était partagé en deux zones, l'une de poussière, l'autre de boue : il avait l'air d'un poisson laissé à sec par le retrait de la marée.

— Dieu veuille que votre acte d'humanité ne nous ait pas mis dans l'impossibilité de jamais rejoindre votre fils. Vous serez le même toute votre vie.

— Elle est meilleure que vous, la Providence ! Voyez, Des Verriers ! voyez, devant nous, un homme à cheval ! et à quelques pas de lui ma voiture jaune. Mes deux enfans ensemble ! je les retrouve ; quel hasard ! quelle rencontre ! ils ne seront plus séparés, puisque Dieu les unit au moment d'une éternelle séparation : et Washington ne commettra pas de crime, j'arrive à temps. Celui qu'il poursuit l'aura évité ; il ne l'aura pas atteint. Chers enfans !

Le duc souriait et frémissait de contentement derrière sa couche de poussière ; il avait vingt ans, il avait recouvré ses forces, il semblait soulever son cheval, au lieu d'en être porté. Des Verriers ne parlait pas : il était passé, à force de cuisson, à l'état de statue en terre cuite.

— Mais regardez donc, mon frère, ils sont arrêtés. Mon fils descend de voiture ; c'est lui ! ils se connaissaient donc ? La portière s'ouvre, un jeune homme en descend ; c'est Socrate ! Des Verriers, je n'y vois plus ; mes pleurs !... Dites-moi, je crois qu'ils s'embrassent ; mais ils s'éloignent ; mon fils lui jette quelque chose ; qu'est-ce donc ? Socrate le ramasse ; ils s'avancent l'un vers l'autre.

— Ah !

Le duc se leva sur ses étriers et y resta tout d'une pièce, comme un compas de fer, jusqu'à l'endroit ou une double détonnation s'était fait entendre et où deux hommes étaient tombés.

— Morts tous deux ! tués l'un par l'autre !

froids, morts! morts! C'était donc là le rival qu'il poursuivait! Mon fils a tué mon fils! Morts sans se connaître? sans se connaître! Mes enfans! mes enfans! mes enfans! Mais aucune voix intérieure ne vous a donc crié que ma tendresse vous avait faits frères? Vous ne saviez pas que vous vous aimiez depuis vingt ans; toi, Socrate, que je t'avais ramassé dans la neige, une nuit d'hiver, que je t'ai servi de père, que ma fortune s'était partagée en deux, la moitié pour toi, l'autre moitié pour lui. Et toi, mon autre fils, tu ne savais pas non plus que c'était là celui que tu appelais ton ami, ton frère, celui que tu ne voulais pas laisser partir, celui qui te dit, dans sa première lettre: *Le jour de votre mort sera le jour de la mienne*. Était-ce là le lien du sang destiné à vous unir?

Mon Dieu! vous êtes bien cruel, s'écriait le vieillard, défiguré par la poussière détrempée dans ses larmes, allant de son fils mort à son fils mort. Mon Dieu! vous m'avez inspiré cet ardent amour de l'humanité, et vous m'en pu-

nissez dans mon œuvre la plus suivie, la plus constante, la plus chère! Me frappez-vous parce que j'ai été meilleur que les autres hommes! Mais alors vous êtes méchant ou vous n'existez pas!

Je ne blasphémerais pas, se répondait le vieillard dans son effrayant monologue, en posant ses lèvres sur le front de ses deux enfans étendus et souillés par la poussière, en les relevant à demi et en faisant deux parts abondantes de ses larmes de même qu'il avait fait deux parts entre eux de sa tendresse durant leur vie.

Des Verriers avait fait corps avec son cheval; il était immobile; rien ne coulait de ses lèvres, blanches de la poudre du chemin, ni de ses yeux; aucun regard, aucune parole.

— Dieu est juste, reprit le pauvre duc, et ses volontés sont impénétrables; son œuvre est au ciel; sur la terre, il nous laisse maîtres de nos actions; mais sur la terre, il y a d'autres faux dieux, des dieux de sang, des menteurs, des âmes enveloppées de ténèbres, comme la

vôtre, dit-il à Des Verriers, qu'il secoua en saisissant la bride de son cheval. Vous êtes une âme hautaine, moqueuse comme l'esprit du mal, hérissée d'ironie; vous m'avez tué mes fils, monsieur! C'est vous qui avez fait de mon fils Washington un reflet de votre odieux caractère; c'est vous qui lui avez mis le premier une épée à la main, qui avez ensuite placé un homme devant lui et lui avez crié : Marche ! C'est vous qui l'avez nourri de maximes vénéneuses, transmises de serpent en serpent depuis le tentateur, ce premier sceptique, jusqu'à vous, empoisonneur des âmes! Vous doutez de tout, et vous l'avez fait douter de tout, et de la vertu des sages, et de la pureté des femmes, et de la noblesse de tout sentiment; doutez donc de la mort, grand sceptique!

Moi, je ne suis qu'un homme simple à vos yeux, un enfant, un pauvre d'esprit. Que je remercie Dieu de n'avoir pas votre génie superbe, et d'être bon! Depuis plus de soixante ans, mon Dieu! ma simplicité, mon ignorance a fait vivre

le pauvre, mon imbécillité a passé des nuits froides dans les greniers à veiller les malades et les mourans; j'ai perdu la santé à visiter les prisons et les hôpitaux, et je ne suis qu'un ridicule philantrope? Mais qu'avez-vous produit, vous et les vôtres? La mort de tout; la mort de l'imagination, la mort du génie, la mort des croyances, la mort de mes deux fils! Répondez-moi donc sur ces deux cadavres, — que vous ne nierez pas.

— Ces deux enfans vivraient encore, répondit froidement Des Verriers, si vous n'aviez pas perdu du temps à sauver la jeune fille qui se noyait, et si vous ne les eussiez pas fait connaître l'un à l'autre. Que vous avais-je conseillé?

FIN.



WERDET, ÉDITEUR.

LA BANDE NOIRE.

PAR JULES A. DAVID.

2 vol. in-8. Prix : 15 francs.

(*Revue de Paris.* — 15 octobre 1837.)

Il paraît en ce moment un roman de M. Jules A. David, auteur de la *Duchesse de Presles* et de *Lucien Spalma*. Dans une action simple, mais bien soutenue, animée par des peintures franches, présentée avec des couleurs de style d'une sobriété à la fois choisie et intelligente, M. Jules A. David a fondu une pensée qui était un fait, il y a vingt ans, et qui n'est plus que de la poésie aujourd'hui ; cette pensée de destruction, en prenant un corps, avait écrit sur sa bannière le titre du roman de M. Jules A. David : *La Bande noire*. On ne sait que de trop les désastreux résultats de cette association de francs-maçons au rebours, d'hommes mystérieux, qui étaient venus pour détruire, et qui se recrutaient dans tous les rangs sans se connaître, unis seulement d'intentions pour abattre les vieux châteaux, et en revendre les pierres et le plomb. En romancier sérieux, et aimant avec respect son art, M. Jules A. David a personnifié cet esprit de destruction, qui tenait par des liens évidens à ce scep-

ticisme du XVIII[e] siècle, passé à l'état de brutalité sous l'empire. Arthur Raimbault est le héros de *La Bande noire*. Il n'a pas en main la pince du démolisseur; il est plus redoutable; il démolit avec ses raisonnemens, et il corrompt le propriétaire avant que le marteau de l'ouvrier n'ait abattu la propriété. Si ce n'est don Juan, c'est Robespierre. A ses cotés, il s'amuse à faire pirouetter pour son amusement, un jeune Child-Harold à son premier chant, et deux femmes prises dans deux conditions différentes, afin de se procurer sa domination moitié infernale, moitié terrestre. Il a aussi sa Zerlina, charmante fermière de Saint-Ry, où se trouve le château déchiré par cet aigle de la bande noire. Commencé avec une austérité poétique qui élargit l'attention et la dispose aux grands évènemens, ce livre consciencieux finit dans les luttes dramatiques d'un double adultère, puni par une balle qui vient prendre la place de la Providence. Ce dernier tableau est une grande image et une grande leçon.

L. G.



SOUS PRESSE

(Pour l'époque des mises en vente, voyez page 1 et 2).

BELLES ÉDITIONS FORMAT IN-8.

Léon Gozlan.

WASHINGTON LEVERT, ET SOCRATE LEBLANC, 2 vol. Prix. 15 fr.

LE MÉDECIN DU PECQ (suite aux INFLUENCES), 2 vol. 15 fr.

LES MÉANDRES, tomes 3 et 4 : 2 vol. 15 fr.

Michel-Masson,

Auteur *des Contes de l'Atelier*. — *Vierge et Martyre*. — *La Couronne d'Épines*, etc.

L'AMOUR DE LA FAMILLE, 4 vol. in-8, ornés du portrait de l'auteur, dessiné d'après nature par madame Zoé Goyet, et gravé en taille-douce sur acier.

Les romans de L'AMOUR DE LA FAMILLE seront publiés en 2 livraisons.

La première livraison paraîtra le 20 janvier et contiendra :

L'AMOUR D'UNE FEMME, 1 vol.
L'AMOUR D'UN FILS, 1 vol. } PRIX............. 15 fr.

La deuxième livraison paraîtra le 20 février, et contiendra :

L'AMOUR D'UN PÈRE, 1 vol.
L'AMOUR D'UNE MÈRE, 1 vol. } PRIX............. 15 fr.

Jules A. David.

LA BANDE NOIRE, 2 vol. 15 fr.

LE CLUB DES DÉSŒUVRÉS, 2 vol. 15 fr.

LE DERNIER MARQUIS, 2 vol. 15 fr.

LES POÈTES PERSANS. — ÉTUDES POÉTIQUES. 1 vol. 8 fr. 50 c.

SOUVENIRS D'UN ROULIER, 2 vol. 15 fr.

de Balzac.

CENT CONTES DROLATIQUES, 3me dixain, 1 vol. 10 fr.

Alphonse Royer,

Auteur de *Venezia la Bella*. — *Les Mauvais Garçons*, — *Manoël*, etc.

LE CONNÉTABLE DE BOURBON, 2 vol. 15 fr.

Jules Sandeau,

Auteur de *madame de Sommerville*, etc.

LE DOCTEUR HERBEAU, in-8. 2 vol. 15 fr.

Alphonse. Karr.

MÉDITATIONS DE FREYSCHUTZ, 2 vol. 15 fr.

POUR NE PAS ÊTRE TREIZE, 2 vol. 15 fr.

Edouard Corbière,

(Auteur du *Banian*. — *Le Négrier*. — *Le Prisonnier de Guerre*, etc.)

LES TROIS PIRATES, roman maritime, 2 vol. 15 fr.

Gustave Planche.

PORTRAITS D'ARTISTES, 2 vol. 15 fr.

Auguste Luchet,

Auteur de *Thadéus-le-Ressuscité*.

LE PARISIEN EN PROVINCE, 2 vol. Prix. 15 fr.

DEUX HEURES DE CANAPÉ, par Eugène Chaput, 1 vol. 7 fr. 50.

Chaudes-Aigues.

UN DERNIER RÊVE, 2 vol. 15 fr.

André Leclerc.

FERNANDE, 2 vol. 15 fr.

ŒUVRES
DE
M. DE BALZAC.

BELLES ÉDITIONS IN-8.

ÉTUDES DE MOEURS
AU XIX[e] SIÈCLE,

12 beaux volumes imprimés sur papier fin. Prix : 90 fr.

Les Études de Moeurs sont divisées en trois séries, intitulées :

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE, SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.

Première série. — TOMES I A IV.

Scènes de la vie privée. Troisième édition, 4 volumes, contenant : Introduction aux Études de mœurs, par M. Félix Davin. — Le Bal de Sceaux. — Gloire et Malheur. — La Vendetta. — *La Fleur des Pois (inédit)*. — La Paix du Ménage. — BALTHAZAR CLAËS, ou la RECHERCHE de l'ABSOLU (*inédit*). — Même Histoire.

Deuxième série. — TOMES V A VIII.

Scènes de la vie de province. 4 volumes, contenant : — EUGÉNIE GRANDET, (*inédit*).—Le Message.—Les Célibataires.—La Femme abandonnée (*inédit*).—La Grenadière (*inédit*). L'illustre Gaudissart (*inéd.*).—La Grande Bretèche.—LA VIEILLE FILLE.—ILLUSIONS PERDUES (*inéd.*).

Troisième série. — TOMES IX A XII.

Scènes de la vie parisienne, 4 volumes, contenant : — La Femme vertueuse. — La Bourse. — Le Papa Gobseck. — Les Marana (*inédit*). — TROIS ÉPISODES DE L'HISTOIRE DES TREIZE. 1° Ferragus, chef des dévorans (*inédit*). 2° Ne touchez pas à la hache (*inédit*). 3° La Fille aux yeux d'or (*inédit*). — Profil de Marquise. — Sarrazine. — Madame Firmiani. — La Comtesse à deux Maris.

L'on vend séparément des Études de Moeurs, tous les articles marqués d'une accolade et dont l'indication suit :

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE, Études contenant LA FLEUR DES POIS. — BALTHASAR CLAËS, ou la RECHERCHE DE L'ABSOLU (*inédit*). 4 volumes Prix : 30 fr.

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE, contenant : EUGÉNIE GRANDET. — LA VIEILLE FILLE. — ILLUSIONS PERDUES, 4 vol. Prix : 30 fr.

LES MARANA. — HISTOIRE DES TREIZE. — LA FILLE AUX YEUX D'OR (1re partie, tomes 10 et 11 des *Études de Mœurs*, ou 2e livraison, 2 vol. 15 fr.

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU, même histoire. — LE RENDEZ-VOUS. — SOUFFRANCES INCONNUES. Tomes 3 et 4 des *Études de Mœurs*, ou 3e livraison, 2 vol. 15 fr.

LE BAL DE SCEAUX: — GLOIRE ET MALHEUR. — LA VENDETTA. LA FILLE AUX YEUX D'OR. — 2me partie. SARRAZINE. — Tomes 1 et 12 des *Études de Mœurs*, ou 4e livraison. 2 vol. 15 f.

LA FLEUR DES POIS. — LA FEMME VERTUEUSE. — LA BOURSE. LE PAPA GOBSECK. Tomes 2 et 9 des *Études de Mœurs*, ou 5e livraison, 2 vol. 15 fr.

LES ILLUSIONS PERDUES. - - LA VIEILLE FILLE. Tomes 7 et 8 des *Études de Mœurs*, ou 6e livraison, 2 vol. 15 fr.

Autres Ouvrages de M. de Balzac.

LE LYS DANS LA VALLÉE, 2 vol.	15 fr
LE LIVRE MYSTIQUE, deuxième édition, 2 vol.	15 fr.
HISTOIRE DE LOUIS LAMBERT, 1 vol.	7 fr. 50 c.
SÉRAPHITA, 1 vol.	7 fr. 50 c.
LE PÈRE GORIOT, troisième édition, 2 vol.	15 fr.
LES CHOUANS, en 1799, troisième édition, 2 vol.	15 fr.
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE, 2 vol.	15 fr.
NOUVEAUX CONTES PHILOSOPHIQUES, 1 vol.	7 fr. 50 c.
LA PHYSIOLOGIE DU MARIAGE, 2me édition, 2 vol.	15 fr.

LES CENT CONTES

DROLATIQUES,

COLLIGEZ EZ ABBAYES DE TOURAINE,

ET MIS EN LUMIÈRE

PAR LE SIEUR DE BALZAC,

Pour l'esbattement des Pantagruélistes et non aultres.

Le prix de chaque dixain est de 10 f., et 12 f. par la poste.



WASHINGTON LEVERT

ET

SOCRATE LEBLANC



LÉON GOZLAN.

[illegible]

LE NOTAIRE DE CHANTILLY — LES MÉANDRES

PARIS

WERDET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

[illegible]

1838.



